

Léon Bourdon

Lettres familières
et Fragment du Journal intime
de Ferdinand Denis à Bahia

(1816-1819)



Coimbra Editora, Limitada
1 9 5 7

Je ne fay rien
sans

Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin

Lettres familières
et Fragment du Journal intime
de Ferdinand Denis à Bahia
(1816-1819)

Léon Bourdon

Lettres familières
et Fragment du Journal intime
de Ferdinand Denis à Bahia

(1816-1819)



Coimbra Editora, Limitada

1 9 5 7

Separata de BRASILIA, vol. X.

LETTRES FAMILIERES
ET FRAGMENT DU JOURNAL INTIME
MES SOTTISES QUOTIDIENNES
DE FERDINAND DENIS A BAHIA
(1816-1819)

Il y a quelque trente ans, Georges Le Gentil donnait, dans les Universités de Coïmbre, Lisbonne et Porto, une suite de leçons consacrées à *Ferdinand Denis, initiateur des Etudes portugaises et brésiliennes* en France (1). Cet hommage du maître regretté en qui tous les lusitanisants français vénèrent le «restaurateur» de ces mêmes études, a contribué à orienter les recherches de Pierre Moreau qui publiait peu après des fragments du *Journal (1829-1848)* de F. Denis (2). Aussi bien Pierre Moreau que Georges Le Gentil mirent largement à profit les lettres envoyées par le jeune Ferdinand à sa famille au cours de son voyage au Brésil (1816-1819) ainsi qu'un fragment de son journal intime rédigé à Bahia du 7 octobre 1818 au 19 janvier 1819 et qu'il avait intitulé lui-même *Mes Sottises quotidiennes*. Ces papiers, légués par F. Denis à la Bibliothèque Sainte-Geneviève dont il fut le conservateur jusqu'à sa mort en 1890 et où ils sont soigneusement conservés sous les cotes 3417 et 3421 de la section des manuscrits, méritaient bien d'attirer l'attention des érudits brésiliens. Luís Gastão de Escraignolle Doria en a cité quelques passages dans l'article biographique qu'il consacra naguère à *Um Amigo do Brasil* (3) et, plus récemment, Afonso Arinos de Melo Franco

(1) Georges Le Gentil, *Ferdinand Denis, iniciador dos Estudos portugueses e brasileiros*, in *Biblos*, IV (1928), pp. 293-323.

(2) Ferdinand Denis, *Journal (1829-1848)*, publié avec une introduction et des notes par Pierre Moreau, Fribourg-Paris 1932, XII-61 pp.

(3) Luís Gastão de Escraignolle Doria, *Um Amigo do Brasil*, in *Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro*, LXXV¹ (1923).

publica *Algumas Cartas copiadas no Arquivo de Ferdinand Denis* (4), dont quatre seulement datent du séjour de leur auteur au Brésil. Afonso Arinos souhaitait que «ces échantillons encouragent quelque Brésilien de passage à Paris à microfilmer ces documents et à nous en fournir une transcription complète et authentique». Ce vœu semble devoir être réalisé grâce à l'initiative du Ministre des Relations Extérieures du Brésil, M. Macedo Soares, qui, en juillet 1956, chargea M. Cicero Dias de faire l'inventaire des documents relatifs au Brésil qui sont conservés dans les archives et bibliothèques parisiennes. Mais, dès le printemps de 1956, pour répondre à la confiance que m'avait témoignée le Recteur Magnifique de l'Université de Bahia, Docteur Edgar Santos, en m'invitant à donner un cours à la Faculté de Philosophie de cette ville, je préparais une demi-douzaine de leçons sur *Ferdinand Denis à Bahia d'après ses Lettres familières et son Journal intime* (5). On voulut bien m'assurer que ces causeries avaient suscité quelque curiosité chez mes bienveillants auditeurs. Ce que je sais pourtant mieux que personne, c'est qu'elles tiraient tout leur intérêt des longs extraits que j'y faisais des propres textes de Ferdinand Denis où se manifestaient déjà ses étonnantes facultés d'observateur du monde nouveau qu'il avait sous les yeux. Je remercie donc très vivement mon éminent Collègue et Ami, Prof. Docteur Álvaro Júlio da Costa Pimpão, d'avoir libéralement ouvert les portes de *Brasília* aux premières impressions d'un tout jeune homme qui, sa longue vie durant, ne devait jamais cesser de se montrer un admirateur passionné, et néanmoins fort clairvoyant, du Brésil. Impressions traduites au courant de la plume, et souvent à la hâte, le soir avant le sommeil ou quelques minutes avant le départ d'un navire. Impressions où la vie est «saisie dans son simple mouvement, dans son pittoresque heurté» (6), mais d'une façon si primesautière que l'image que nous en perce-

(4) Afonso Arinos de Melo Franco, *Algumas Cartas copiadas no Arquivo de Ferdinand Denis*, in *Brasília*, II (1943), pp. 649-667.

(5) Ces leçons furent répétées à la Faculté de Philosophie de l'Université Fédérale du Brésil et à la Faculté de Philosophie de l'Université de Recife sur invitation des Recteurs Magnifiques, Professeur Pedro Calmon et Professeur Joaquim Amazonas de Almeida, et de mes collègues Professeur Josué de Castro et Professeur Gilberto Freyre, à qui j'adresse ici mes plus sincères remerciements.

(6) P. Moreau, intr. à F. Denis, *Journal*, p. 2.

vons est souvent imparfaite et qu'il convient parfois de la compléter à l'aide des passages de certaines oeuvres postérieures (7) où Ferdinand Denis évoque explicitement ses souvenirs de Bahia.



Jean-Ferdinand Denis était né à Paris le 13 août 1798 (8), d'une honorable famille de bonne bourgeoisie française dont la médiocre fortune avait été «singulièrement altérée par la Révolution».

Ces derniers mots, qui dissimulent pudiquement une ruine à peu près totale, sont du propre père de Ferdinand, Joseph-André Denis (9). Celui-ci avait d'incontestables dispositions pour les langues étrangères. Sans être apparemment jamais sorti de France, il entendait, précise-t-il quelque part, très bien l'anglais, l'italien, l'espagnol et le portugais; la langue allemande ne lui était pas tout à fait aussi familière, mais il pouvait la traduire avec assez de facilité; il avait en outre quelque teinture du hollandais, du suédois, du danois, et même du grec moderne et du polonais, et il semble encore qu'il se soit, mais en amateur, intéressé aux idiomes des peuples qualifiés de primitifs. Aussi est-il tout naturel de trouver, vers 1798, cet étonnant polyglotte dans les fonctions d'interprète-juré près le Conseil des Prises maritimes. Mais en 1801, le voici attaché comme traducteur à la division des consulats, et même, par intermittence, aux divisions politiques du Ministère des Relations Extérieures (10), où il est apprécié de Talleyrand. Son traitement de traducteur, même augmenté de quelques indemnités pour travaux extraordinaires, indemnités d'ailleurs très irrégulièrement payées, n'en demeure pas moins fort maigre et lui suffit à peine pour vivre et faire vivre sa famille.

(7) Notamment les *Scènes de la Nature sous les Tropiques*, Paris, 1824, et *Brésil*, Paris, 1837.

(8) Note rédigée par F. Denis en date du 1^{er} octobre 1845 et conservée dans son dossier administratif à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

(9) J.-A. Denis au Ministre des Affaires Etrangères, Paris 15 décembre 1813, Archives Quai d'Orsay, *Personnel*, 1^{ère} série, n° 22, f. 312.

(10) J.-A. Denis au Ministre des Relations Extérieures, et Ministre des Relations Extérieures au citoyen Denis, Paris, 16 fructidor an IX (3 septembre 1801), *ibid.*, ff. 308 et 309.

Joseph-André avait épousé une demoiselle Stocard⁽¹¹⁾ qui, malgré sa santé fragile, lui donna trois enfants. L'aîné, Alphonse, né en 1794, fit, grâce à une demi-bourse offerte par Talleyrand, des études régulières au Lycée de Versailles et il fut admis à Saint-Cyr, d'où, fin 1813, il sortit sous-lieutenant, juste à la veille de la Campagne de France. Le cadet, Ferdinand, beaucoup moins favorisé, ne reçut, semble-t-il, d'autre enseignement que celui des premières lettres dans une institution privée tenue par un certain M. Jageot⁽¹²⁾. En 1810 — il avait alors 12 ans — son père sollicita son inscription à l'École des Jeunes de Langues, ancêtre de notre actuelle École des Langues Orientales, qui fonctionnait auprès du Ministère des Relations Extérieures et permettait de pénétrer par la petite porte dans la carrière des consulats⁽¹³⁾. Mais, après plusieurs années de vaine attente, Ferdinand se vit préféré par deux fois des candidats plus chaudement recommandés⁽¹⁴⁾. Entre temps, il accompagnait son père au Ministère, où il eut l'occasion d'approcher le comte de la Besnardière, directeur de la première division politique⁽¹⁵⁾, et il prenait à domicile, avec un certain abbé Dejean, et d'après les grammaires alors classiques de Meninski⁽¹⁶⁾ et de

(11) Dans la Lettre 13, il sera question d'un Stocard qui était parent de la mère de F. Denis. Son nom revient dans le *Journal*, éd. P. Moreau, p. 45.

(12) Cf. Lettre 33.

(13) J.-A. Denis au Ministre des Affaires Étrangères, Paris, 1^{er} février 1810, Archives Quai d'Orsay, *Personnel*, 1^{ère} série, n^o 22, f. 310: «Je supplie Votre Excellence de vouloir bien m'accorder la faveur de faire inscrire mon second fils J.-F. Denis sur la liste des Jeunes de Langues afin qu'il puisse être admis à l'École de Drogmanat pour la première place qui viendra à vacquer. J'ai besoin d'obtenir cette grâce parce que les frais qu'entraîne l'éducation de cet enfant sont au-dessus de mes moyens.»

(14) Cf. Archives Quai d'Orsay, *ibid.*, ff. 311, 312, 313.

(15) Jean-Baptiste de Gouey (1765-1843) entra en 1796 en qualité de commis au Ministère des Relations Extérieures. En 1799, il était sous-chef de la division des consulats et, en 1807, chef de la première division politique. Créé comte de La Besnardière par Louis XVIII en 1815, il demeura chargé de la direction des affaires politiques aux Affaires Étrangères. Cf. *Nouvelle Biographie générale Didot*, XXVIII, col. 361-362. Dans son *Journal*, pp. 80-87, F. Denis rapporte à son sujet une curieuse anecdote: «Il était en fort bel habit de velours le jour où, je m'en souviens, je faillis lui attirer la colère du grand homme en le faisant arriver une heure trop tard, et en lui disant avec mon étourderie de douze ans qu'il n'était pas cinq heures quand il en était six. Il fut heureusement averti par une meilleure tête...»

(16) François de Mesgnien, dit Meninski, composa, outre un *Thesaurus Linguarum orientalium, praesertim turcicae, arabicae et persicae*, Vienne, 1680, 3 vol., des

Viguiier⁽¹⁷⁾, quelques leçons de turc, langue qu'il entendra et parlera assez aisément et surtout prononcera fort bien, et dont il tracera les caractères avec élégance. C'est du moins le témoignage que devait porter sur lui son père en 1813 dans une nouvelle — et infructueuse — lettre de demande d'admission à l'École des Jeunes de Langues. Car la situation matérielle de la famille Denis ne s'est alors nullement améliorée. Un troisième enfant est venu au monde, et c'est une fille. Certes, la petite Francisca -- Cisca dans l'intimité — est jolie, vive, espiègle; c'est un vrai lutin, c'est la joie de la maison. Mais il faudra la marier un jour, et, pour la marier, il faudra une dot. Angoissant problème! Problème qui demeurera toujours insoluble!

Bien que pauvre, sinon besogneuse, la famille Denis tenait en effet un certain rang social d'où elle entendait ne pas déchoir. Elle habitait rive gauche, la rive aristocratique. Nous ne savons rien des demeures qu'elle occupa au 731 de la rue d'Enfer Saint-Michel, dans l'actuel 5^e (18), puis au 21 de la rue de Verneuil, dans l'actuel 7^e (19). Mais un peu avant 1813, elle était installée — et cette fois définitivement — au 17 de la Rue Neuve Notre-Dame des Champs, au coin de la rue de Chevreuse, dans l'actuel 6^e, derrière le Luxembourg (20). Comme beaucoup d'autres maisons de ce quartier naguère encore très aéré, celle des Denis était entourée d'un vaste jardin dont, au printemps, la mère de Ferdinand, «le râteau à la main», appropriait «les allées bordées de violettes, embaumées par le lilas, la rose et le jasmin», et où Cisca gambadait avec sa chèvre Blanchette «en attendant que la saison lui permette d'aller cueillir des fraises (21)». L'été venu, les Denis n'avaient guère de quoi se payer une villégiature. Mais ils avaient des cousins, les de Caix de Chaulieu, qui possédaient un château en Normandie, près de Bernay, dans l'Eure, et invitaient chaque année nos parisiens à passer un ou deux mois sur leurs terres. Ferdinand évoquera plus tard

Linguarum orientalium Institutiones seu grammatica turcica, Vienne, 1680 et 1756. Cf. *Nouvelle Biographie générale* Didot, XXXIV, col. 989-990. Voir Lettre 13.

(17) Pierre-François Viguiier, *Éléments de la Langue turque*, Constantinople, 1790. Cf. *Nouv. Biogr. gén.* Didot, XLVI, col. 154. Voir Lettre 13.

(18) En 1801: cf. Archives Quai d'Orsay, *Personnel*, 1^{ère} série, n° 22, f. 308.

(19) En 1810: cf. *ibid.*, f. 310.

(20) Cf. *ibid.*, f. 312.

(21) Lettre 23.

M^{me} Denis «jouissant de la belle campagne», Alphonse «grimpant les beaux rochers de Moeniglez», et M^{lle} Cisca, «toujours aussi lutin que de coutume, courant après les papillons avec la gentille petite cousine» tandis que les bons châtelains mettaient tous leurs soins à ce que chacun fût satisfait (22).

Que voilà donc une famille que Greuze et Rousseau eussent aimée! Car c'est une famille très typiquement seconde moitié du XVIII^e siècle. Et pas seulement par l'atmosphère de simplicité et de tendresse qui l'enveloppe. Mais aussi par son goût de la culture. Le modeste traducteur du Ministère des Relations Extérieures, qui se donne à lui-même la qualité d'«homme de lettres» (23), est en effet un homme éclairé, et il possède une assez belle bibliothèque dont, au dire de son fils, il connaît «parfaitement les coins et les recoins» (24). Bibliothèque elle aussi tout à fait XVIII^e siècle, où les «lumières» voisinent avec l'exotisme, où le genre «Encyclopédie» fait bon ménage avec le genre «Indes galantes». Il est hasardeux d'en reconstituer le catalogue. Mais il est probable que le jeune Ferdinand put y lire, entre autres, comme le pense Pierre Moreau (25), le *Rapport du physique et du moral* de Cabanis, l'*Esprit des Lois*, Buffon, *Robinson Crusôë*, Bernardin de Saint-Pierre, la *Maison rustique à l'usage des habitants de la partie de la France équinoxiale connue sous le nom de Cayenne* de Préfontaine, les *Voyages dans les Forêts de de la Guyane* de Malouet, les *Incas* de Marmontel, les *Plantes de Castel*, les *Trois Règnes* et les *Jardins* de Delille, les *Compensations dans les Destinées humaines* de Hyacinthe Azaïs, dont le système faisait alors fureur (26), et, bien entendu, les fadeurs larmoyantes de l'intarissable M^{me} de Genlis (27), sans oublier les 54 volumes de la *Décade philosophique, littéraire et politique*

(22) Lettre 36.

(23) Archives Quai d'Orsay, *Personnel*, 1^{ère} série, n^o 22, f. 308.

(24) Lettre 16.

(25) P. Moreau, introd. à F. Denis, *Journal*, pp. 8-10.

(26) Selon les *Compensations dans les Destinées humaines*, publiées par Hyacinthe Azaïs en 1809 et plusieurs fois rééditées ensuite, l'essentiel, pour l'homme, est d'être heureux, et il ne désire les autres égalités que pour arriver à être l'égal en bonheur des autres hommes. Or, en fait, tous les hommes sont également heureux, car tout bonheur se paie en malheur et tout malheur se compense par un bonheur. Ce «système des compensations» contribua beaucoup à rendre le nom d'Azaïs parfaitement ridicule.

(27) Lettre 20.

qui, de 1794 à 1807, avait «traversé la Terreur, le Directoire, le Consulat et l'Empire, en sauvegardant toujours son indépendance et sa dignité» et sans rien renier de la foi des Idéologues et de l'esprit de la Révolution (28).

Cet esprit et cette foi survivent, non seulement sur les rayons de la bibliothèque des Denis, mais encore dans leur entourage. Ferdinand se remémorera plus tard «ces conversations du XVIII^e siècle», vives, railleuses, dont il avait entendu «les derniers échos chez Ginguené, M^{me} de la Saudraye, Garat et Thurot» (29). Or Ginguené (30) et Garat (31), c'était la *Décade*, tout comme, après tout, Salaville, ancien collaborateur de Mirabeau (32), le P. Ducloux, un prêtre amateur de philosophie naturelle et pour qui Ferdinand éprouvait une très vive affection (33), et le P. Francisco Manuel do Nascimento, en littérature Filinto Elysio, qui avait fui jadis l'Inquisition lisbonnaise et donnait sans doute à M. Denis des leçons de portugais (34). Mais Ville-

(28) Cf. P. Hazard, *Journal de Ginguené (1807-1808)*, pp. 33-68.

(29) F. Denis, *Journal*, p. 96. Le nom de M^{me} de la Saudraye revient fréquemment dans les lettres de Ferdinand Denis: cf. Lettres 7, 13, 22, etc... Jean-François Thurot (1768-1832), philosophe et helléniste, avait assidûment fréquenté le salon de M^{me} Helvétius où il rencontrait Cabanis et Destutt de Tracy: cf. *Nouv. Biogr. gén. Didot*, XLV, col. 326-328.

(30) Sur Pierre-Louis Ginguené (1748-1816), qui fut un des rédacteurs les plus assidus de la *Décade Philosophique* depuis sa fondation en 1795 jusqu'à sa suppression en 1807, cf. *Nouv. Biogr. gén. Didot*, XX, col. 571-582.

(31) Dominique-Joseph Garat (1749-1833), qui s'était lié d'amitié avec Rousseau, d'Alembert, Condillac, Buffon et Diderot, eut, sous la Révolution et l'Empire, une carrière politique qui ne fut qu'une longue suite de faiblesses et lui valut de figurer en bonne place au *Dictionnaire des Girouettes*. Du moins demeura-t-il fidèle à l'Idéologie. «Eh bien, Monsieur Garat, comment va l'Idéologie et les Idéologues?» aimait à lui demander Napoléon qui ne les aimait guère. Cf. *Nouv. Biogr. gén. Didot*, XIX, col. 429-441.

(32) Cf. F. Denis, *Journal*, p. 110: «Faites de la piquette, j'y mettrai le bouchon, disait Mirabeau à ce père Salaville que nous avons si bien connu et qui faisait certes de la meilleure piquette que bien d'autres.» J.-B. Salaville est l'auteur des *Lettres du Comte de Mirabeau*, Paris, 1791.

(33) Cf. Lettres 7, 11, 13, 35, etc... L'abbé Jean-Pierre-Paul Ducloux, né à Orléans en 1758, mourut au Presbytère de Saint-Roch à Paris le 11 mai 1835: cf. *Bibl. Sainte-Geneviève*, ms. 3425, f. 21. M. le Curé de Saint-Roch me communique que les archives de la paroisse ne possèdent aucun renseignement à son sujet.

(34) Sur Francisco Manuel do Nascimento (1734-1819), généralement connu sous le pseudonyme arcadien de Filinto Elysio, cf. Teófilo Braga, *Filinto Elysio e os dissidentes da Arcádia*, Porto, 1901; G. Le Gentil, *Filinto Elysio traducteur de Chateaubriand*, in *Revue de Littérature Comparée*, XVIII (1938) pp. 83-101; L. Bourdon, *Cor-*

nave, qui avait trop souffert sous la Terreur pour ne pas demeurer fidèle à ses sentiments monarchistes⁽³⁵⁾, était également des amis intimes de la famille qu'il charmait sans doute par la vivacité de son esprit et l'élégance de sa conversation. On voyait encore apparaître assez fréquemment Drobecq, collaborateur de l'*Almanach des Muses* et auteur de quelques manuels de philologie pratique⁽³⁶⁾, et Johanneau, botaniste passé à l'archéologie et qui, entiché de druidisme, avait fondé l'éphémère Académie Celtique à laquelle devait succéder la Société des Antiquaires de France⁽³⁷⁾. Les Denis étendaient d'ailleurs leurs relations jusque dans le domaine des arts. Le peintre Louis Arsenne, alors tout jeune, et qui ne devait débiter qu'au salon de 1822 avec *Une Maison de campagne à Auteuil*⁽³⁸⁾, avait élu domicile au 17 de la rue Notre-Dame des Champs. On y voyait aussi un autre peintre, Paulin Guérin, que son *Caïn après le meurtre d'Abel*, exposé en 1812, avait déjà rendu célèbre⁽³⁹⁾, et M^{lle} Hermine Mutel, dont les miniatures allaient retenir l'attention des connaisseurs⁽⁴⁰⁾. Dans

rections autographes à la «Vida de Dom Manoel» de Francisco Manuel do Nascimento, in *Bulletin Hispanique*, LV (1953), pp. 174-190. On sait que Francisco Manuel avait donné des leçons de portugais non seulement à son voisin Alexandre Sané qui publia en 1808 une *Poésie lyrique portugaise ou Choix des Odes de Francisco Manuel traduites en français avec le texte en regard*, et en 1810 une *Nouvelle grammaire portugaise*, mais encore à Lamartine qui, en 1817, lui dédia sa belle pièce *A un Poète exilé*, et à Augustin Routiez qu'il encourageait à traduire les *Lusiades*.

(35) Sur Matthieu-Guillaume Villenave (1672-1846), qui tenait alors un des salons les plus fréquentés de Paris et possédait une riche bibliothèque de 25000 volumes, cf. *Nouv. Biogr. gén. Didot*, XLVI, col. 200-202.

(36) Sur Jean-Louis Drobecq (1749-1825), cf. *Feuilleton du Journal de la Librairie*, 8 avril 1837, p. 7. On a de lui des *Eléments de la Langue latine ramenés par l'analyse à leur simplicité primitive*, Paris, 1786, et un *Précis de Prononciation anglaise pour les voyelles simples à l'usage des dames*, Paris, 1790.

(37) Sur Eloi Johanneau (1770-1851), cf. *Nouvelle Biographie Générale Didot*, XXVI, col. 782-784. Les *Mémoires de l'Académie Celtique ou Recherches sur les Antiquités celtiques, gauloises et françaises publiées par l'Académie Celtique* comprennent 6 tomes parus de 1807 à 1812. Les *Mémoires et Dissertations sur les Antiquités nationales et étrangères publiés par la Société royale des Antiquaires de France* commencèrent à paraître en 1817.

(38) Louis-Charles Arsenne (1790-1855), peintre autodidacte mais sans grande personnalité, publia en 1833 un *Manuel du Peintre et du Sculpteur* avec une notice de F. Denis qui parle de lui dans son *Journal*, pp. 51, 84.

(39) Sur Jean-Baptiste-Paulin Guérin (1783-1855), cf. *Nouv. Biogr. gén. Didot*, XXII, col. 431-432.

(40) Sur Hermine Mutel, cf. F. Denis, *Journal*, p. 147. Elle était probablement la fille de Jacques-François Mutel de Boucheville (1730-1814), homme de lettres d'un

ses lettres, Ferdinand parle également de Toméoni, compositeur de sonatines⁽⁴¹⁾, et, comme Alphonse commençait à s'essayer au «mélodrame dans le genre romantique», il n'est pas étonnant d'y rencontrer le nom de Naudet qui aspirait alors à faire recevoir une pièce aux Français⁽⁴²⁾. Avec M. Le Vaillant, l'exotisme déferlait dans le salon des Denis, car François Le Vaillant avait fait deux voyages en Afrique Australe et s'était acquis, comme ornithologue, une réputation quasi universelle⁽⁴³⁾. Et combien de noms que je n'ai su identifier: M. et M^{me} Dupuis, M^{me} Barbé, M. Trésan, M. Clément, M. Cériod, M. Gusman, le P. Sauvé, M^{me} Lobes Nordier, M^{elle} Hennequin, M. de Villiers, tant d'autres encore... Une famille anglaise, M. et M^{me} Rolls, miss Lisy, miss Mary et miss Sarah, entretenait avec la famille Denis des rapports particulièrement intimes, et les demoiselles Rolls soignaient avec dévouement M^{me} Denis quand elle était malade⁽⁴⁴⁾.

certain talent, fixé à Bernay; et l'on sait que les Denis allaient souvent passer les vacances près de Bernay.

(41) Cf. Lettres 11, 13, 22, etc... Florido Toméoni (1755-1820), après avoir étudié la musique au Conservatoire de Naples, était venu à Paris en 1783 en même temps que son père, musicien lui aussi. Il fit carrière de professeur de musique et fonda une maison d'éditions musicales qui publia surtout des ouvrages de sa propre composition, tels que *Méthode qui apprend la connaissance de l'harmonie et la pratique de l'accompagnement, selon les principes de l'école de Naples*, Paris, 1798, *Théorie de la Musique vocale, ou des dix Règles qu'il faut connaître et observer pour bien chanter ou pour apprendre à juger soi-même du degré de perfection de ceux que l'on entend*, Paris, 1799, *Traité d'harmonie et d'accompagnement, Sonates pour le pianoforte, Le Rossignol et la Fauvette, cantate avec orchestre ou piano, Rondo pour soprano et orchestre ou piano, Paul au Tombeau de Virginie, pour voix seule avec clavecin ou orchestre, La Tomba d'Irena, madrigali a 2 voci*, etc... On trouve quelques ariettes de F. Toméoni dans le *Journal des Ariettes italiennes*, et les *Feuilles de Terpsichore*. Cf. F. J. Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*, VIII, pp. 240-241, et R. Eitner, *Biographisch-bibliographisches Quellen-Lexicon der Musiker und Musikgelehrten*. Je dois ces renseignements à l'extrême obligeance de M^{me} E. Lebeau, conservateur des fonds musicaux au Département de la Musique de la Bibliothèque Nationale de Paris.

(42) Cf. Lettre 21. J. A. N. Naudet fit jouer aux Français *La Fontaine chez M^{me} de la Sablière*, 1 acte, le 13 novembre 1821, et *Le Ménage de Molière*, 1 acte, le 15 janvier 1822. Mais, selon l'obligeante communication de M. Paul Gazagne, archiviste-bibliothécaire de la Comédie-Française, la seconde pièce eut 8 représentations, et la première 4 seulement.

(43) Sur François Le Vaillant (1753-1824), auteur de *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique*, Paris 1790 et 1796, et d'*Histoires Naturelles des Oiseaux d'Afrique, des Perroquets, des Oiseaux-paradis*, etc..., Paris, 1796-1812, cf. *Nouv. Biogr. gén. Didot*, XXXI, col. 19-20. Voir Lettre 1, 26, etc...

(44) Cf. Lettre 7.

Mais qui étaient Jules ⁽⁴⁵⁾, et William ? Sans doute des camarades de Ferdinand, tout comme Théodore et M^{elle} Mélanie ⁽⁴⁶⁾, fils et fille de M. et M^{me} Villenave, tout comme ce « bon James », James Parry, l'enfant adoptif chéri des Ginguéné ⁽⁴⁷⁾. Cela ne constituait pas une société de génies exceptionnels. Mais il est certain que ces contacts répétés avec des personnalités tranchant pour la plupart sur le vulgaire devaient contribuer à affiner la culture intellectuelle, voire esthétique, de Ferdinand.

Et tout soudain, l'Empire s'effondre... M. Denis « est mis à la retraite après d'honorables services », ce qui veut dire qu'il perd sa place au Ministère. Alphonse, qui a été décoré après la bataille de Montereau, se trouve brutalement jeté dans la classe aigrie des demi-solde, cherche en vain un emploi dans la vie civile, et tente sans succès de se faire un nom comme auteur de vaudevilles ou de mélodrames. C'est Ferdinand qui se sacrifie. Nous sommes en 1816. Il n'a que 18 ans. Mais, par cela même, il ne manque ni de courage, ni surtout d'illusions. Et il décide de s'expatrier. « Une dot à la gentille petite Cisca, un bien-être pour vous tous ⁽⁴⁸⁾ », voilà, dit-il à ses parents, ce qu'il veut aller conquérir de haute lutte au-delà des mers.

Où pensait-il aller ? Parlant de lui-même à la troisième personne, il écrira : « Il partit en 1816 pour le Brésil avec l'intention de s'embarquer plus tard pour les Indes Orientales où un ami de sa famille établi dans le Bengale lui assurait une posi-

(45) Le ms. 3417 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, ff. 88-89, conserve une lettre adressée à ce Jules par F. Denis peu après son retour en Europe. Serait-ce Jules Dupré, qui devait devenir Amiral ? Cf. brouillon de lettre adressée en 1881 par F. Denis à l'Amiral Mouchez, ms. 3417, ff. 98-98^v : « Le temps, que n'a-t-il pas encore amené de tristesse en nous enlevant, il y a quelques mois seulement, à vous et à moi, un ami excellent, l'Amiral Jules Dupré, avec lequel je m'entretenais sans cesse du passé. »

(46) Théodore Villenave, né en 1798, fera représenter *Walstein*, à l'Odéon en 1828. Quant à Mélanie Villenave, née en 1796, elle composera, sous le nom de M^{me} Waldor, *L'École des Jeunes Filles*, drame en 5 actes (1834), *La Tirelire de Jeannette*, comédie-vaudeville en 1 acte (1859), *La Mère Grippetout*, vaudeville en 1 acte (1861). Pour le moment, elle avait un petit faible pour Ferdinand... et lui envoyait des bonbons... Cf. Lettres 1, 27, etc...

(47) Sur l'adoption de James Parry par les Ginguéné qui regrettaient de ne pas avoir d'enfant, cf. P. Hazard, *Journal de Ginguéné*, pp. 27-28.

(48) Cf. Lettre 9.

tion (49).» Cet ami des Denis était un jeune homme, Adolphe Dubois, qui s'installa effectivement dans les environs de Calcutta (50). Le plus simple eût été sans doute de prendre un navire anglais à destination de l'Inde. Mais, sans que l'on s'explique parfaitement pourquoi, peut-être par raison d'économie, Ferdinand préféra se rendre d'abord au Brésil où il espérait trouver plus facilement qu'à Lisbonne un bateau portugais allant à Goa. Or un autre ami de la famille Denis, Henri Plasson, rejoignait précisément alors le poste d'agent consulaire de France à Bahia auquel il venait d'être nommé (51), et pouvait ainsi prendre sous sa protection le jeune Ferdinand, guider ses premiers pas hors d'Europe, et, le cas échéant, lui venir en aide si son projet ne se réalisait pas. Il est hautement probable que cette circonstance influa beaucoup sur la décision des Denis. Elle devait décider de la vie entière de Ferdinand.

Le voilà donc avec M. Plasson, le 14 août 1816, au Havre (52). Et c'est chez ce parisien qui n'avait jamais visité qu'un petit coin des collines normandes, la révélation de la mer. Puis, vingt jours plus tard, en rade de Funchal (53), c'est, chez cet Européen qui ne connaissait des terres lointaines que ce qu'il en avait deviné à travers les livres, la révélation d'un exotisme déjà tropical. *André le Voyageur, histoire d'un marin* (54) et les *Scènes de la Nature sous les Tropiques* (55) procèdent de ce double choc. «Ne montre pas ma lettre, recommandait Ferdinand à son frère au bas d'un papier griffonné devant Madère, car le style est plus que négligé.»

(49) Note du 1^{er} octobre 1845, dans le dossier administratif de F. Denis à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

(50) Cf. Lettre 26.

(51) Dans une dépêche du 19 juillet 1816, le colonel Maler, consul général et chargé d'affaires de France à Rio, se plaignait qu'il n'y eût pas encore d'agent français à Pernambouc et à Bahia: cf. Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1814-1816*, f. 353. Le Ministère des Affaires Etrangères ne tenant pas les dossiers des agents consulaires, je n'ai aucun renseignement sur Plasson. On sait seulement qu'il était le fils d'une vieille amie de la famille Denis. Son prénom est révélé par la Lettre n° 14, et par divers documents des Archives de l'État de Bahia, *Cartas do Governo e Varias Autoridades 1817-1819*, ff. 69^v, 70, 86, 99, etc...

(52) Cf. Lettre 3.

(53) Cf. Lettre 6.

(54) Publié en 1827.

(55) Publié en 1824.

Dès son premier contact avec une nature nouvelle, le jeune Denis sentait poindre en lui des scrupules d'écrivain.

Six mois s'écoulaient entre la lettre de Madère, datée du 3 septembre 1816, et la lettre suivante, datée de Rio, 12 mars 1817⁽⁵⁶⁾. Six mois pendant lesquels, tandis que M. Plasson avait déjà rejoint son poste, Ferdinand attendit en vain une occasion pour gagner l'Inde. «Les anciennes relations de l'Inde portugaise avec la métropole, écrira-t-il, s'étaient à cette époque tellement ralenties que M^r Ferdinand Denis ne trouva pas à Rio de Janeiro de bâtiment se rendant à Goa comme il l'avait espéré.» Mais «le spectacle que lui offrait l'admirable pays où il était débarqué ne lui laissa point de regrets. En présence de cette nature féconde, de ce peuple qui cherchait des destinées nouvelles, il se sentit comme par instinct fixé sur le choix qu'il avait à faire⁽⁵⁷⁾.» Et il décida d'aller retrouver M. Plasson à Bahia et d'entrer à son service en qualité de secrétaire.

Si l'on en croit la notice, rédigée plus de vingt-cinq ans plus tard, dont je viens de citer quelques extraits, Ferdinand aurait été tout d'un coup saisi par le charme du Brésil. À défaut des lettres, malheureusement perdues, qu'il dut envoyer à sa famille pendant son séjour à Rio, celle du 12 mars 1817, écrite à la veille de son départ pour Bahia, nous montre au contraire que ses impressions étaient assez mélangées. Rio, en tant que ville, ne lui plut guère. Mais on conçoit sans peine que, pour qui débarquait de Paris, même du Paris de la Restauration, le Rio de D. João VI ne faisait pas figure de grande capitale. Ferdinand y souffrit surtout du manque de ressources intellectuelles. Certes, on pouvait y entendre de bonne musique, et il rappellera plus tard à Sigismond Neukomm, membre de la fameuse mission artistique de 1816⁽⁵⁸⁾, qu'il l'avait entendu dirigeant la Chapelle⁽⁵⁹⁾. Certes, la Bibliothèque Publique — c'est-à-dire la Bibliothèque royale amenée de Lisbonne en 1808 et ouverte au public en 1814 — était «assez bien fournie en bouquins». Mais on ne trouvait pas en ville plus de quatre libraires! Par contre, Ferdinand fut séduit par la splendeur du paysage des environs de Rio. «Quand,

(56) Lettre 7.

(57) Note du 1^{er} octobre 1845.

(58) Sur Sigismond Neukomm (1778-1858), élève de Haydn à Vienne, cf. Afonso de E. Taunay, *A Missão artística de 1816*, Rio, 1956, pp. 337-345.

(59) F. Denis, *Journal*, p. 82.

écrivra-t-il, après une traversée qui dure ordinairement deux mois... on arrive devant ces belles roches granitiques qui forment l'entrée de Rio, qu'on voit se développer ces rives montueuses, chargées d'une végétation si abondante que les fissures des rochers se parent d'une verdure éclatante et que les sables du rivage étalent eux-mêmes leurs belles fleurs roses de pervenche et d'ipommoea, rien qu'à la brise embaumée venant des forêts, on sent qu'on vient d'atteindre un pays privilégié entre toutes les contrées du globe⁽⁶⁰⁾... Quiconque a erré quelques journées dans les gorges solitaires de la Serra Acima et de la Serra de Beiramar, conviendra aisément qu'il est difficile de rencontrer des paysages plus imposants et plus gracieux à la fois... Pour nous, qui avons traversé ces belles solitudes à l'âge des plus vives impressions, nous croyons que les formes du langage sont insuffisantes à les décrire⁽⁶¹⁾.» On notera en effet que son évocation de la baie de Guanabara où «la nature semble avoir réuni toutes les formes heureuses qui peuvent s'allier dans un paysage⁽⁶²⁾», relève d'un style pâlement conventionnel. C'est que Ferdinand est encore beaucoup moins un «paysagiste» à la Bernardin de Saint-Pierre qu'un «naturaliste» à la Buffon. Une de ses promenades favorites était le Jardin Botanique où il admirait la culture du thé qu'y avaient introduite des Chinois amenés de Macao, et où il aimait cueillir, «à des branches qui auraient pu s'entrelacer, des fruits de la Chine, de Java, de l'Europe et du Nouveau Monde⁽⁶³⁾». Il arrive pourtant que sa sensibilité s'éveille, et, s'il est bouleversé par la vue des «pitons réguliers et nuageux de la Montagne des Orgues», c'est parce qu'ils font «rêver les grandes solitudes et la végétation primitive⁽⁶⁴⁾».

«J'ai quitté Rio le 20 mars, lisons-nous dans une lettre à M. Arsenne⁽⁶⁵⁾, et nous sommes arrivés à Bahia après 12 jours de traversée.» Ferdinand s'attendait au pire: «C'est sortir du purgatoire pour entrer en enfer», avait-il écrit avant son départ. Eh bien non! Bahia lui parut très supérieure à Rio. Pas «la ville basse, la ville du commerce», qui «est le plus vilain endroit de la

(60) F. Denis, *Brésil*, Paris, 1837, p. 89.

(61) *Ibid.*, pp. 89-90.

(62) *Ibid.*, p. 107.

(63) *Ibid.*, p. 117.

(64) *Ibid.*, p. 94.

(65) Lettre 10.

terre!» Mais la ville haute, qui venait de recevoir d'importantes améliorations du gouverneur de la province, le comte dos Arcos⁽⁶⁶⁾, a des rues praticables, de belles promenades, comme le *Passeio Público*⁽⁶⁷⁾, un beau théâtre, le Théâtre São João⁽⁶⁸⁾, et une riche Bibliothèque Publique⁽⁶⁹⁾, que Ferdinand fréquentera assidûment et où il découvrira La Bruyère⁽⁷⁰⁾ tout en poursuivant avec plaisir sa lecture interrompue des fascicules de la *Décade*⁽⁷¹⁾.

Les bureaux de l'agence consulaire se trouvaient au centre même de la ville, en face du Théâtre São João⁽⁷²⁾. Mais, au moins pendant les premiers mois, Ferdinand logea dans la propre maison de M. Plasson, non loin du fort São Pedro, dans le faubourg de Vitória, «bâti sur un riant promontoire d'où les regards dominant la baie⁽⁷³⁾». De là-haut, la vue était magnifique. «Vers la fin du jour, écrira-t-il, quand, du sommet de quelque lieu élevé, on vient à contempler ce vaste bassin que sillonnent perpétuellement de petites voiles blanches, c'est un temps de loisir doucement passé que celui où l'on cherche d'où viennent ainsi ces barques isolées ou ces petites flottilles qui passent entre les îles de la baie et qui accomplissent sans danger un voyage qu'elles renouvellent continuellement⁽⁷⁴⁾.» De l'autre côté, s'étend un véritable «parc d'orangers, de citronniers, de manguiers, de cocotiers, s'élevant au-dessus des mimosas et des pitanguiers à feuilles de myrte» au milieu desquels «on jouit de la vue d'un lac — le célèbre *Dique* — qui borde la ville dans presque toute son étendue. Les jardins de quelques maisons de campagne descendent en pente

(66) D. Marcos de Noronha e Brito, 8^e comte dos Arcos, vice-roi du Brésil depuis 1805 jusqu'à l'arrivée de la Cour portugaise à Rio en 1808, était gouverneur de Bahia depuis septembre 1810: cf. J. Accioli de Cerqueira e Silva, *Memórias históricas e políticas da Província da Bahia*, rééd. Braz do Amaral, III, p. 53.

(67) Inauguré le 23 janvier 1815: cf. Accioli, *Memórias*, III, p. 62.

(68) Inauguré le 13 mai 1812: cf. *ibid.*, p. 58.

(69) La Bibliothèque Publique, dont le premier fonds avait été offert par Pedro Gomes Ferrão et Francisco Agostinho Gomes, avait été inaugurée le 13 mai 1811. Elle était installée dans l'ancienne bibliothèque des Jésuites et comprenait environ 7000 volumes, dont les meilleurs étaient, pour la plupart, français: cf. F. Denis, *Brésil*, p. 236.

(70) Cf. *Mes Sottises quotidiennes*, 14 novembre 1818.

(71) Cf. Lettre 21.

(72) Cf. *Idade d'Ouro do Brazil*, n^o 75, 18 septembre 1818.

(73) F. Denis, *Brésil*, p. 236. Sur le fort São Pedro, construit au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle pour défendre les abords sud de Bahia, cf. J. da Silva Campos, *Fortificações da Baía*, Rio, 1940, pp. 135-157.

(74) F. Denis, *Brésil*, p. 232.

douce jusqu'au bord des eaux, et l'on voit alors les robustes jacquiers croître sans art au milieu des roses du Bengale et des jasmins d'Arabie qui marient leurs rameaux charmants aux lianes de l'Amérique; des nénuphars à larges feuilles étendent quelquefois leur disque de verdure sur une eau limpide, et il semble que la nature les ait placés en ces lieux pour attirer les sultanes au plumage d'azur qui, étendant leurs ailes élégantes, courent d'une feuille à l'autre sans presque les faire incliner, et cherchent au milieu du lac l'insecte dont elles se nourrissent ⁽⁷⁵⁾.»

Bien que Ferdinand constate que, à Bahia, «les habitants se voient plus fréquemment qu'à Rio», la vie de société présente, à ses yeux, «les mêmes agréments que par toute l'Amérique méridionale: chacun reste chez soi, s'ennuie et dort en famille ⁽⁷⁶⁾.» Aussi n'aura-t-il guère de relations qu'avec des Français qui, à vrai dire, ne manquent pas.

Les uns sont des aventuriers besogneux qui s'improvisent marchands en tout genre et, comme cet imposteur d'Alexis Martin, qui se disait appartenir à la maison Martin et Bournichon, fort honorablement connue sur la place, n'hésitent pas devant les moyens les plus condamnables pour essayer de faire rapidement fortune ⁽⁷⁷⁾. D'autres sont de gros hommes d'affaires,

⁽⁷⁵⁾ F. Denis, *Scènes de la Nature*, pp 239-240. Cf. F. Denis, *Arte Plumaria*, Paris, 1875, pp. 56-57.

⁽⁷⁶⁾ Lettre 10.

⁽⁷⁷⁾ Lettre 31. C'est probablement cet Alexis Martin qui, associé à un certain Breton, sollicite l'autorisation de s'installer à Cachoeira ou dans les environs. En date du 14 janvier 1817, le comte dos Arcos écrivait au Capitão-mor das Ordenanças de cette ville que «ces deux étrangers étaient dignes de la faveur du gouvernement et qu'il convenait de les aider dans leur entreprise.» (Archives de l'Etat de Bahia, *Cartas do Governo 1814-1817*, f. 332). L'affaire tourna court sans doute, puisque, le 14 juin 1817, Alexis Martin, «commerçant français actuellement résident à Bahia» et désirant «bénéficier de la grâce accordée aux étrangers, par décret royal du 25 novembre 1808, de pouvoir prendre en *sesmarias* des lots de terre», demandait «un lot de terre situé entre le rio de Belmonte et le rio Salsa, province de Porto Seguro, d'une lieue vers le nord et trois vers l'est». L'enquête ordonnée le 4 juillet par le D^r José Joaquim Nabuco de Araujo, membre de la Junte des Finances et Juge des *sesmarias* de la Capitainerie de Bahia, fut peut-être défavorable (Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 3430, f. 1). En tout cas, ce Martin faisait un an plus tard une faillite frauduleuse et s'enfuyait à bord du navire portugais *Activo*, capitaine José Vieira dos Santos, avec 70 à 75000 livres de bois brésil de contrebande. Arrivé au Texel en Hollande le 19 septembre 1818, il se fit passer pour le principal associé de la maison Martin et Bournichon, ce qui valut à cette firme quelques ennuis (Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias 119*).

égoïstes et insolents, comme ce M. Récamier, neveu du célèbre banquier parisien et consignataire de navires français⁽⁷⁸⁾, qui ne circule qu'en palanquin dans les rues⁽⁷⁹⁾, mais qui chicane sur les appointements de ses employés dont Ferdinand prend un jour la défense en le traitant publiquement de «J...-F..., épithète accompagnée de la promesse d'une *chicotada*⁽⁸⁰⁾». Il y avait pourtant aussi des Français honnêtes, et qui plus est, des Français cultivés. Voici M. Conneray, «homme aimable et bien élevé» qui «possède une belle manufacture de tabac»; et voici M. de Tollenare «riche négociant de Nantes» de passage au Brésil⁽⁸¹⁾,

ff. 153, 253). Et, se disant acheteur pour le compte de la Cour de Rio, il obtint une garantie de la maison Coutinho auprès de certains fabricants des Pays-Bas et réussit à se faire remettre une quantité considérable de dentelles avec lesquelles il se rendit à Hambourg pour s'embarquer sur un navire portugais à destination de Bahia où il espérait écouler cette marchandise. Mais, le 15 novembre 1818, le Ministre résidant du Brésil à Hambourg, José Anselmo Correa Henriques, alertait les autorités de Rio et de Bahia, et il est vraisemblable que l'imposteur fut cueilli par la police avant même qu'il ait mis pied à terre, à supposer du moins que, se sentant surveillé, il n'ait pas renoncé à sa tentative (Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias* 199, ff. 45-46). Je crois intéressant de donner ici son signalement tel qu'il a été transmis à Rio par le Ministre du Brésil à Hambourg, *ibid.*, f. 47: «Altura de 5 pés 3 polegadas pouco mais ou menos. Cabellos, olhos e sobranceiras pretas, barba e suissas da mesma côr, mas não carregadas. O nariz hum pouco aquilino, cara chata e de côr escura. Vestia-se com vestido pardo e preto, pantalonas azuis e pretas, véstia branca e às vezes preta, chapeo redondo, hum alfenete e anel de diamantes, relógio e cadea de oiro nas quaes tinha brincos de pedra de jaspero pendente. Muitas vezes tinha oculos de guarnição de oiro. Tinha consigo muitas peças de quatro mil reis, peças de seis mil e quatro centos e napoleoens de oiro.»

(78) Cf. *Idade d'Ouro do Brazil*, n.º 52, 30 juin 1818.

(79) A vrai dire, il ne pouvait guère en être autrement. Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 236: «L'espèce de palanquin connu sous le nom de *cadeira* est d'un usage général. Un employé supérieur du gouvernement, un officier d'un certain rang, un membre du corps diplomatique, un simple négociant même jouissant d'une certaine aisance, ne peut se dispenser de se faire suivre dans les rues par la *cadeira*, quand bien même elle lui serait inutile pour la course qu'il a entreprise.»

(80) *Sottises quotidiennes*, 16 décembre 1818.

(81) L.-F. de Tollenare, après un séjour à Pernambouc, était arrivé à Bahia le 27 juillet 1817. On sait qu'il a consigné ses impressions dans ses *Notes Dominicales* encore inédites (Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 3434, 347 folios). F. Denis en a donné des extraits dans son *Brésil*. Une traduction portugaise, incomplète et imparfaite, a été publiée à Recife en 1906 et republiée à Bahia en 1956 sous le titre de *Notas Dominicais tomadas durante uma viagem em Portugal e no Brasil em 1816, 1817 e 1818*. Je travaille actuellement à une édition de ce document dans la collection des *Acta Universitatis Conimbrigensis* que dirige mon excellent collègue et ami Prof. Doutor Manuel Lopes de Almeida.

qui «a du goût pour les sciences et les arts». Mais c'est naturellement des jeunes gens de son âge que Ferdinand nous entretient le plus volontiers. Grain, fils ruiné d'un riche planteur de Saint-Domingue, cherche vainement à vivre de son talent de miniaturiste⁽⁸²⁾. Pallu, créole de la Martinique, qui n'a pas une tête «des mieux organisées sous le rapport de la patience⁽⁸³⁾», est, en temps normal, un joyeux luron, un inlassable boute-en-train, toujours prêt à raconter des blagues et à monter d'énormes canulars. Chéret, ancien condisciple d'Alphonse Denis au Lycée de Versailles et demi-solde comme lui, est malheureusement trop porté à se conduire en soudard, et, pour une sottise histoire d'honneur, il provoque en duel M. Martin, authentique associé, celui-là, de la maison Martin et Bournichon, fort «joli garçon, bien élevé», mais «un peu fat», incartade qui vaut à l'un et à l'autre de faire connaissance avec les cachots du fort São Pedro⁽⁸⁴⁾. M. de Villebrenne, le chevalier de Villebrenne, que les Denis avaient eu l'occasion de rencontrer à Paris dans le salon de M^{me} Pannetier, séjourne quelques semaines à Bahia, pour ainsi dire en touriste; mais «ses ridicules et ses braveries», ses allures talon-rouge, indisposent Ferdinand qui le voit partir sans peine⁽⁸⁵⁾. Il n'en sera pas de même pour M. Taunay, Hippolyte Taunay, le second des cinq fils du peintre Nicolas-Antoine Taunay, membre de la mission artistique⁽⁸⁶⁾, et qui a «le talent bien rare de se faire aimer de tous ceux qui le connaissent»; une amitié solide unit les deux jeunes gens et l'on sait que, dès son retour en France, Ferdinand

(82) La miniature était une des ressources que les Français cherchaient à exploiter à Bahia. Une petite annonce de l'*Idade d'Ouro do Brazil*, n.º 53, 3 juillet 1818, nous apprend qu'un certain Letanneur, récemment débarqué de Paris, offrait à la bonne société de Bahia ses services de peintre en miniature.

(83) *Sottises quotidiennes*, 16 décembre 1818.

(84) *Ibid.*

(85) *Ibid.*

(86) Thomas-Marie-Hippolyte Taunay (1793-1864) avait fait des études à la fois artistiques et scientifiques avant de partir avec son père pour le Brésil en 1816. Pendant son séjour en ces pays, il fut correspondant du Museum dont il contribua à enrichir les collections (Archives Nationales, *AJ*¹⁵ 552, dossier Taunay) et il peignit des aquarelles dont plusieurs ont été lithographiées. De retour en France, il fut répétiteur de Belles-Lettres à l'École Polytechnique de 1823 à 1830, puis Bibliothécaire de Sainte-Geneviève de 1838 à 1864 (dossier administratif conservé à Sainte-Geneviève). Sur Nicolas-Antoine Taunay (1755-1830), cf. Afonso de Escragnoille Taunay, *A Missão Artística de 1816*, pp. 74-210.

Denis collaborera avec Hippolyte Taunay à la composition d'un grand ouvrage en 6 volumes sur le Brésil ⁽⁸⁷⁾.

«Quoi? lui écrit un jour, non sans inquiétude, une tendre jeune fille qui savait son Marivaux, et que l'on peut identifier à coup sûr avec Mélanie Villenave ⁽⁸⁸⁾, pas un pauvre petit brin d'amour n'est donc venu rompre la monotonie de vos jours? Quoi? les femmes seraient-elles là-bas d'espèce si désagréable que pas une ne pût faire la moindre impression sur votre coeur? Ne vous est-il rien arrivé qui ne puisse m'être confié sous le sceau du secret? Je tiens beaucoup aux confidences, aux aventures, au merveilleux...» Si nous voulons des confidences, c'est dans les lettres à Alphonse, et surtout dans les *Sottises quotidiennes* que nous devons aller les chercher. Et nous apprenons ainsi qu'une dame française, veuve d'un M. Vaugien, à qui elle a donné un fils, Adolphe, et trois filles, Clarisse, Joséphine et Iphigénie, a épousé en secondes noces M. José Procópio de Castro, secrétaire de la Délégation de la Junte royale des Finances ⁽⁸⁹⁾, «place importante qui le mettait à même de recevoir la meilleure société». M^{elle} Clarisse, l'aînée, a 19 ans, «une assez jolie figure» et de l'esprit. Que faut-il de plus pour que Ferdinand tombe amoureux? Sa déclaration — la première de sa vie — est maladroite; mais on l'a agréé et il en est bientôt «aux baisers sur la main à discrétion». Malheureusement, M^{elle} Clarisse est coquette et elle accepte aussi volontiers les hommages de D. Luis da Ponte ⁽⁹⁰⁾, d'Hippolyte Taunay, voire de M. Plasson, et il en résulte une interminable série de bouderies, de réconciliations et de brouilleries qui se résolvent pour finir en un sentiment de douce et quasi fraternelle amitié ⁽⁹¹⁾.

La famille Procópio a tenu une grande place dans la vie affective de Ferdinand Denis à Bahia. C'est la seule qui l'accueille avec sympathie, «comme un second fils», sans lui témoigner de

(87) H. Taunay et F. Denis, *Le Brésil ou Histoire, moeurs, et coutumes des habitants de ce royaume*, 6 vols, Paris, 1821-1822. En collaboration avec H. Taunay, F. Denis publia également une *Notice historique et explicative du panorama de Rio de Janeiro*, Paris, 1824.

(88) Lettre 27.

(89) J'ai retrouvé le nom de José Procópio de Castro au bas d'un avis de la Junte des Finances de Bahia, archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias* 120, ff. 122-123.

(90) Probablement les fils de João de Saldanha da Gama Mello e Torres, 6^e comte da Ponte, ancien gouverneur de Bahia.

(91) Lettre 9, et *Sottises quotidiennes*, passim.

«froide pitié», de «politesse protectrice», sans lui faire grief de son «manque de richesse». Car Ferdinand est pauvre, pauvre comme peut l'être un secrétaire d'agence consulaire sans traitement régulier, à qui son chef ne donne, de temps à autre, qu'un maigre argent de poche. Il est vrai que M. Plasson n'est pas très au large lui non plus. Il n'a pas réussi à se faire titulariser comme consul; et il s'épuise en tentatives répétées, mais incohérentes et toujours malheureuses, pour rétablir ses propres affaires.

Les yeux de Ferdinand Denis s'ouvrent néanmoins progressivement, et de plus en plus largement, sur le spectacle aux nouveautés inépuisables que lui offre le Brésil, spectacle qu'il juge parfois avec la désinvolture d'un gamin de Paris, mais le plus souvent avec une admiration et un enthousiasme grandissants.

Il parle peu de la situation politique générale du pays qui était pourtant assez agitée lors de son arrivée au Brésil. Une tension inquiétante commence à se manifester entre Brésiliens et Portugais: des lettres de Rio font savoir que «les assassinats sont fréquents et sont exercés souvent en plein jour⁽⁹²⁾». Mais la révolution républicaine de Pernambouc n'est qu'une «misérable révolte» devant laquelle le gouverneur Caetano Pinto de Miranda Montenegro s'est lâchement enfui sans songer à l'apaiser. Ferdinand a, par contre, la plus haute idée du comte dos Arcos qui, après la mort du marquis d'Aguiar⁽⁹³⁾ et du comte da Barca⁽⁹⁴⁾,

(92) Lettre 31.

(93) D. Fernando José Portugal, marquis d'Aguiar, qui jouissait de la confiance absolue de D. João VI, avait détenu pratiquement tous les portefeuilles et présidé tous les conseils du royaume, bien que son état de santé, longtemps désespéré, lui ait interdit de remplir efficacement toutes ces charges. Il mourut, après une agonie qui dura des mois, le 24 janvier 1817. Cf. Colonel Maler au duc de Richelieu, Rio, 25 janvier 1817; Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1816-1817*, f. 203: «Chacune de ces places éminentes aurait exigé pour la remplir avec succès un homme éclairé, laborieux et doué d'une bonne santé. Or je suis bien loin de croire que le génie et les forces physiques du marquis aient pu suffire à remplacer même médiocrement tant d'administrateurs.» Maler, f. 203^v, rend néanmoins un hommage ému à l'exquise urbanité et à l'incroyable désintéressement de celui qui venait de mourir.

(94) António de Araújo, comte da Barca, avait été un des meilleurs diplomates portugais de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle: cf. J. Gagé, *Antonio de Araujo, Talleyrand et les négociations secrètes pour la «Paix de Portugal» (1798-1800)*, in *Bulletin des Etudes Portugaises*, XIV (1950), pp. 39-131. Ministre des Affaires Etrangères dans le gouvernement de Rio, il avait été, comme son collègue, longtemps malade et était mort le 14 juin 1817.

abandonne le gouvernement de la province de Bahia pour occuper le poste de ministre de la Marine⁽⁹⁵⁾. C'est «la meilleure tête du royaume⁽⁹⁶⁾». Décidera-t-il «ses compatriotes à s'occuper de l'agriculture⁽⁹⁷⁾», dont ils sont «si loin de songer aux avantages qu'elle leur offre»? On peut espérer toutefois qu'il prenne en mains la «charrette du gouvernement» qui, pour le moment, «roule fort bien sans roues ni chevaux, par l'effet de l'ancienne impulsion⁽⁹⁸⁾». Mais on souhaite surtout qu'il adopte enfin des mesures énergiques contre les corsaires arborant le pavillon d'Artigas qui bloquent l'entrée du Recôncavo et menacent de ruiner le commerce de Bahia⁽⁹⁹⁾. «Plusieurs banqueroutes ont été la suite de leurs captures.»

En dépit de ces angoisses, l'atmosphère de Bahia est généralement gaie. On a même l'impression que le carnaval y dure une bonne partie de l'année: carnaval plutôt sordide, où les gens du peuple «courent les rues, affublés de guenilles ou d'une couverture de lit et d'un mauvais masque⁽¹⁰⁰⁾». Ferdinand Denis dira néanmoins plus tard que «les masques de caractère étaient d'une vérité si comique que, malgré le peu de richesse des costumes, l'esprit brésilien s'y montrait quelquefois sous un aspect si plaisant qu'on se trouvait transporté momentanément à cette époque où les relations du Portugal étaient fréquentes avec Venise et où le génie original des Italiens avait bien pu influencer l'esprit plus grave des Portugais⁽¹⁰¹⁾». Au nombre de ces divertissements, figurent les «combats de taureau», d'ailleurs en pleine décadence: «rien n'est plus méprisable que les taureaux, les taureadors et

(95) Nommé secrétaire d'Etat de la Marine et de l'Outremer le 26 juin 1817, il n'entra effectivement en fonctions que le 7 février 1818: cf. Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias* 118, f. 23.

(96) Lettre 11. «Génio vasto e creador», dit justement Accioli, *Memórias históricas*, III, p. 53.

(97) Sur l'intérêt porté par le comte dos Arcos à l'agriculture, cf. Accioli, *ibid.*, pp. 64-65.

(98) Lettre 16. Cf. Maler au duc de Richelieu, Rio, 21 janvier 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1816-1817*, f. 201: «Il faut bien convenir que le nouveau royaume du Brésil a une enfance bien valétudinaire et qu'il aura besoin de beaucoup de soins et d'un bien bon régime pour parvenir à la virilité.» Maler formulait ce jugement peu avant la mort du marquis d'Aguiar et du comte da Barca.

(99) Cf. lettre 24, nn. 4, 6-8, et lettre 31, nn. 3-6.

(100) Lettre 14.

(101) F. Denis, *Brésil*, p. 134.

ceux qui les vont voir ⁽¹⁰²⁾», bien qu'y figurassent parfois, «comme acteurs, de graves personnages tenant à la magistrature et qui étaient, dit-on, les premiers à regretter que la mansuétude habituelle de l'animal rendît le jeu sans gloire comme il était sans péril ⁽¹⁰³⁾». Mais il y a le théâtre. Ah! le théâtre, tel du moins qu'on le pratiquait à Bahia, avait le don d'exciter la verve de Ferdinand. Qu'on se rappelle seulement son analyse de la représentation du *Sacrifice d'Iphigénie* ⁽¹⁰⁴⁾! Ne croyez point, d'ailleurs, qu'il fût animé d'un esprit de dénigrement systématique: les bouffonneries — les *entremeses* — que l'on donnait après la pièce de résistance contiennent, selon lui, «des idées d'un assez bon comique» dont «on pourrait tirer parti pour un vaudeville». Par contre, les danses qui les accompagnent sont détestables. «Il y en a une qu'on nomme *landou*, fort bien exécutée, mais dont l'indécence empêche qu'on en rende compte, quoiqu'elle fasse les délices du public brésilien. Sa grâce consiste surtout dans un mouvement particulier des parties inférieures du corps qu'un Européen ne saurait jamais imiter ⁽¹⁰⁵⁾».

Durant le carême, le théâtre se transportait à l'église ⁽¹⁰⁶⁾, où se jouaient des mystères «comme au xiv^e siècle». Et Ferdinand Denis donne à ce propos de curieux détails sur le drame sacré qui illustrait le sermon du Vendredi-Saint, mode d'éducation populaire introduit au Brésil, dès la seconde moitié du xvi^e siècle, par les missionnaires jésuites. Le rideau qui, avant de tomber, cachait aux yeux des fidèles la mise en scène préparée dans le chœur de l'église, cette Ostension des Instruments de la Passion que des Anges présentaient à la contemplation de la foule, cette Descente de Croix, qui n'était que le prélude de la procession de l'Ensevelissement du Seigneur, tout cela prolongeait — et d'ail-

(102) Lettre 14. J'ai relevé dans l'*Idade d'Ouro do Brazil*, n^o 79, 2 octobre 1818, une petite annonce relative à la mise en vente de la Praça de Touros de Bahia «para qualquer fim que a pertenderem . . .» Ce qui veut dire que les courses de taureaux étaient à bout de souffle à Bahia . . .

(103) F. Denis, *Brésil*, p. 239.

(104) Lettre 13. Tollenare, *Notes Dominicaines*, 10 août 1817, ff. 256^v - 260^v, n'est pas beaucoup plus tendre que F. Denis.

(105) Lettre 13, et F. Denis, *Brésil*, pp. 147 et 239. Cf. Tollenare, *ibid.*

(106) Lettre 24. Selon Tollenare, *ibid.*, l'évêque de Bahia faisait pourtant représenter au théâtre même des pièces à sujets sacrés, tels que l'*Auto de Santa Cecilia*, l'*Auto de Santo Antonio*.

leurs prolonge parfois encore ⁽¹⁰⁷⁾ — une antique tradition depuis longtemps disparue en Europe et qui, par cela même, ne pouvait qu'étonner, voire choquer, le jeune Ferdinand.

«Et la farce est jouée», dit-il en terminant son récit. On regrettera cette façon trop irrévérencieuse de parler d'une des manifestations les plus respectables qui soient. Mais Ferdinand Denis, enfant du XVIII^e siècle, était alors détaché de toute croyance, et c'est évidemment en simple curieux amusé et sceptique qu'il a assisté à ce mystère du Vendredi-Saint. Notons cependant que, quelques années plus tard, il devait s'exprimer avec moins de désinvolture. «Il est impossible, avouera-t-il, de ne pas se sentir ému du frémissement religieux qui parcourt l'assemblée, et l'on comprend seulement alors ce que devaient être ces grands drames sacrés du Moyen-Âge qui s'adressaient à des peuples croyants et qui consacraient en quelque façon la journée où on les écoutait ⁽¹⁰⁸⁾.» Mais, au moment où il rédigeait ces dernières lignes, l'esprit idéologue et déiste du XVIII^e siècle commençait à céder en lui la place à l'esprit romantique imbu de traditions médiévales ⁽¹⁰⁹⁾.

Pour l'instant, il ne voit dans ce spectacle qu'une «farce», et une «farce» de moines, qu'il a en piètre estime. «Les moines, écrit-il à l'adresse de son père ⁽¹¹⁰⁾, sont les directeurs et souvent les acteurs de ces mômeries dont, à mes yeux, rien n'égale le ridicule. Ils ne se gênent pas pour en rire avec les étrangers; mais ils les croient nécessaires pour conserver leur crédit parmi le peuple. Leur existence ici confond mes idées. Malgré sa dévotion, le peuple les méprise, les déteste et ne demanderait pas mieux que de les voir abolis. On fait des contes de leurs escapades, comme on en faisait du tems des fabliaux.» Et les nonnes, elles non plus, ne sont pas à l'abri des coups de patte, plus indulgents certes, et plus discrets, de Ferdinand. Je renvoie simplement au récit de la visite que, en compagnie de Pallu et de M. de Villebrenne, il fit au couvent de la Soledade pour y

(107) Cf. João da Silva Campos, *Procissões tradicionais da Bahia*, Bahia, 1941, pp. 48-195.

(108) F. Denis, *Brésil*, p. 135 et note: «C'est une scène semblable, dont il a été témoin, que l'auteur de cette notice a essayé de peindre dans l'épilogue d'un de ses ouvrages intitulé *Luiz de Sousa*.» Voir le texte reproduit à l'Appendice.

(109) Sur le retour de F. Denis à des sentiments religieux, cf. P. Moreau, intr. à F. Denis, *Journal*, pp. 37-38 et 154, n. 10.

(110) En marge du passage en question, Ferdinand a écrit: «Papa».

acheter des confitures, récit qui, à lui seul, suffirait à prouver que l'*amor freirático* était toujours en honneur au Brésil⁽¹¹¹⁾.

Si Ferdinand Denis donne libre cours à une verve souvent caustique lorsqu'il se trouve en face de certains aspects des coutumes et des moeurs européennes implantées au Brésil, il se laisse du moins séduire — et de la façon la plus sincère et la plus profonde — par tout ce que le Brésil lui offre de nouveau, d'étrange, d'exotique. Son séjour lui a révélé pour la vie — et une vie qui fut exceptionnellement longue — l'exotisme brésilien, qui emplissait alors infiniment plus qu'aujourd'hui les rues et les quais du port de Bahia.

Et c'était tout d'abord l'exotisme africain, l'exotisme transplanté d'Afrique par les esclaves noirs, exotisme fait de couleurs chatoyantes, de musique enivrante et de danses effrénées. «Il est difficile, note Ferdinand Denis, d'avoir vu une négresse libre dans son costume d'apparat sans se le rappeler. Cette espèce de turban roulé avec grâce, ce pagne qui recouvre une chemise brodée en dentelle grossière, cette profusion de bijoux en or, tout évoque le souvenir le plus immédiat des anciennes coutumes orientales⁽¹¹²⁾.» Les Noirs que j'ai eu l'occasion d'observer, dit-il encore, m'ont paru s'emparer, dans leurs improvisations, de tous les sujets... J'ai vu quelquefois des hommes accablés sous le poids de la servitude, retrouver une sorte de liberté avec leurs chants. Les esclaves ne font rien sans chanter, ceux qui portent des fardeaux règlent leurs pas sur la mesure répétée d'un chant monotone et lent auquel se joint quelquefois une chanson dont les paroles sont presque toujours improvisées⁽¹¹³⁾... Un nègre porteur, sans avoir appris la fable et sans connaître l'origine de la lyre, avait su faire un violon d'écaille de tortue garni d'une seule corde de baleine très déliée. Il tirait de cet instrument singulier des sons graves ayant quelque analogie avec la voix humaine. Ses airs étaient monotones et se ressemblaient nécessairement beaucoup, mais jamais ceux d'Orphée ne produisirent plus d'effet. Tous les amateurs du quartier venaient écouter notre musicien qui s'accompagnait en chantant des paroles assez douces dans sa langue. Peu à peu l'enthousiasme le plus délirant se peignait sur sa phy-

(111) *Sottises quotidiennes*, 10 octobre 1818.

(112) F. Denis, *Brésil*, p. 239.

(113) F. Denis, *Scènes de la Nature*, pp. 214-215.

sionomie, et, s'il continuait à chanter, ses compagnons ne pouvaient plus résister aux charmes puissans de l'harmonie. Ils s'approchaient et se penchaient vers lui en imitant ses gestes, ils lui répondaient par des paroles entrecoupées et par le son de divers instrumens. Alors l'ivresse était à son comble, et la plume est insuffisante pour exprimer ce qu'ils paraissent ressentir. Un Européen comprend à peine la scène que nous venons de décrire; il ne saurait même deviner le sujet qui émeut si extraordinairement cinq à six personnes. Et cependant il ne peut demeurer spectateur insensible: l'harmonie sauvage exerce son pouvoir sur lui comme sur les Noirs qu'il observe⁽¹¹⁴⁾. . . Chez les Noirs, la danse se retrouve dans toutes les circonstances de la vie et semble être un des principaux mobiles de leur existence. Le Noir sait tout mettre en action. Ses regards peignent tour à tour les molles langueurs et les feux dévorants de l'amour. Son chant, guidé par la mesure, est presque toujours rapide, ses gestes sont passionnés⁽¹¹⁵⁾.» Or les Noirs devenus libres, et parfois riches, ne répugnaient pas à conserver ces pratiques qu'ils introduisaient même dans la bonne société où ils étaient plus considérés que dans les colonies françaises. «Je crois m'apercevoir, remarque à ce propos Ferdinand, que l'intention du gouvernement est que cela soit ainsi⁽¹¹⁶⁾.»

Mais c'est surtout l'exotisme spécifiquement, typiquement brésilien qui frappe l'imagination du jeune Denis.

Cet exotisme, il le trouve aux portes mêmes de Bahia, dans les «campagnes sauvages» qui environnent la ville. À quelque pas du *Dique*, «la scène change totalement, et l'on peut se croire transporté dans une des forêts primitives du Nouveau-Monde. Là, en effet, les hommes n'ont point exercé leur empire, et tout ramène à des idées de grandeur. Rien n'égale la magnificence du sapoucaya quand il étale son feuillage rose au milieu de l'éclatante verdure des autres arbres. Il bannit la sombre tristesse des forêts sans qu'elles perdent de leur majesté. . . Le vignatico, le copahiba s'élancent orgueilleusement dans les airs, semblent dédaigner de se mêler aux fleurs violettes des mélastomes. Si l'oeil pénètre au milieu de cet antique bois, il aperçoit souvent

(114) *Ibid.*, pp. 224-225. Cf. Lettre 18.

(115) *Ibid.*, pp. 195, 196-197.

(116) Lettre 35.

des troncs renversés, couverts de mille plantes parasites attestant encore la surabondance de la végétation. Au faible murmure de quelque ruisseau qui se rend dans le lac, se mêle le cri du héron blanc et l'espèce de croassement du vautour noir. Des ouistitis, semblables à l'écureuil pour la grosseur, quelques armadilles sont les seuls quadrupèdes, qui se montrent au milieu des arbres; mais l'écho répète aussi quelquefois les plaintes de l'anheima et les rugissements du crocodile⁽¹¹⁷⁾.» Ferdinand n'en goûte pas moins en passant à «la pitanga vermeille, qu'on pourrait appeler la cerise de l'Amérique» et il s'amuse à décrire le fruit du sapucaya: «L'enveloppe extérieure a la forme d'un vase, ou plutôt celle d'une marmite de petite dimension. Une espèce de couvercle la ferme hermétiquement, et quand la saison est arrivée, vous trouvez dans l'intérieur des espèces de châtaignes rangées symétriquement, qui m'ont paru réunir dans leur goût délicieux la saveur du marron au goût plus fin de notre amande⁽¹¹⁸⁾.»

«Dans ces halliers des environs de San Salvador», Ferdinand se livre aux plaisirs de la chasse. Il lui arriva de capturer un exemplaire de «cet animal auquel son allure indolente a fait donner le nom de *paresseux* et auquel les indigènes avaient imposé celui d'*aï*, à cause sans doute de son cri plaintif». Sa lenteur, constate-t-il, «a été singulièrement exagérée»: celui qu'il observa ne mettait pas plus de vingt minutes, et peut-être moins encore, pour arriver au sommet d'un mât de cent pieds⁽¹¹⁹⁾. Un divertissement fort couru à quelques lieues seulement de la ville est la chasse au tatou. «L'espèce de houe qu'on désigne sous le nom d'*enchada*⁽¹²⁰⁾ y est beaucoup plus utile que le fusil: l'animal, poursuivi par les chiens, se réfugie dans un terrier qui n'a qu'une issue et, comme je l'ai éprouvé plus d'une fois, si l'on a la patience de creuser dans la direction qu'il suit lui-même, on est assuré de l'atteindre au bout d'une heure ou deux de travail⁽¹²¹⁾.» Mais ce sont les oiseaux-mouches et les colibris qui enchantent surtout Ferdinand. Quiconque, dit-il, a lu Buffon connaît «leur petitesse, leur éclat, leur vivacité, leur courage. Combien de fois ne les ai-je point admirés sur les

(117) F. Denis, *Scènes de la Nature*, pp. 240-241.

(118) F. Denis, *Brésil*, p. 62.

(119) *Ibid.*, p. 70.

(120) Ou mieux: *enxada*.

(121) F. Denis, *Brésil*, p. 70.

aigrettes blanches du jemrosa! S'ils passent d'un arbre à l'autre, le regard a moins de rapidité. Soutenus par leurs ailes frémissantes au-dessus de la fleur épanouie, c'est dans l'air qu'ils sucent le miel et qu'ils s'enivrent de parfums. Le bleu du saphir, le vert de l'émeraude, l'incarnat du rubis étincellent de tous côtés ⁽¹²²⁾.» Et pourtant Ferdinand n'hésite pas à abattre ces adorables bestioles qu'il prépare lui-même pour les envoyer à sa famille qui en tirera plaisir et même, en les vendant, profit. M. Le Vaillant n'avait-il pas dit qu'il est des oiseaux du Brésil «qui peuvent se vendre jusqu'à dix et douze louis et même plus cher» et que l'on pourrait se faire ainsi de «douze à quinze mille francs par an»? chiffre que M. Denis ramenait plus modestement à «douze à quinze cents francs, ce qui serait encore bien honnête ⁽¹²³⁾».

Ferdinand s'attarde aussi sur les plages, le pinceau à la main, «pour peindre les superbes effets de coucher de soleil dans la mer ⁽¹²⁴⁾», ou, la nuit venue, pour s'amuser du jeu de ces lueurs phosphorescentes «dues à la présence de milliers de mollusques qui sillonnent la surface des eaux, paraissent au milieu de l'écume des vagues, ou suivent comme des étoiles la trace des navires ⁽¹²⁵⁾». Il fait la courte traversée d'Itaparica, où, du sommet d'une colline, il contemple les forêts de mangliers «qui forment comme des espèces de lacs au sein même de l'océan. Cette heureuse apparition de la fertilité au sein d'un élément qui détruit tout, voilà une des scènes les plus imposantes dont l'Europe soit privée ⁽¹²⁶⁾!» Mais rien n'égale les surprenantes découvertes que l'on peut faire sur les rives du Recôncavo, à marée basse. «Quand les eaux ont abandonné pour quelques heures une partie de leur domaine, si l'on s'avance au milieu des rochers, les yeux sont surpris de la multitude d'objets intéressants que l'océan vient de livrer pour quelques instants à l'admiration: une foule de polypiers des couleurs les plus vives et souvent des formes les plus variées sont environnés de plantes marines aussi remarquables par leur élégance que par leur bizarrerie.» Le Pagure Diogène, «auquel la nature a refusé les moyens conservateurs qu'elle a donnés aux autres crustacés, mais qui sait y suppléer par le plus admirable

(122) F. Denis, *Scènes de la Nature*, p. 46.

(123) Lettre 26.

(124) Lettre 12.

(125) F. Denis, *Scènes de la Nature*, p. 34.

(126) *Ibid.*, p. 19.

instinct, s'empare d'une coquille univalve, et, fier de sa nouvelle habitation, la promène sur le rivage. J'ai souvent passé des heures entières, écrit F. Denis, à jouir du spectacle qu'offrent les habitudes de ces êtres singuliers. Leurs ruses pour s'introduire dans un asile étranger, leur rapidité à fuir la main qui veut les saisir, leur démarche bizarre et leur faiblesse menaçante avaient quelque chose de singulier qui m'entraînait malgré moi à prolonger mes promenades solitaires⁽¹²⁷⁾.» Mais soudain s'envole un papillon Nestor «dont les ailes bleues chatoient d'une manière si riche aux rayons du soleil. Combien de fois ne l'ai-je pas admiré dans son vol un peu lourd sur les rives marécageuses du Recôncavo où il se plaît! Souvent, s'il ne s'abandonnait à la brise, on pourrait le confondre avec les fleurs du rivage, car il s'épanouit comme elles, à l'ardente chaleur de midi, et c'est presque toujours à ce moment qu'il aime à étaler sa splendeur⁽¹²⁸⁾.»

Ferdinand brûle de voir s'ouvrir devant lui des horizons plus lointains, et il s'intéresse aux expéditions scientifiques qui, en grand nombre, parcourent alors l'intérieur du Brésil pour faire l'inventaire de ses richesses naturelles. Il se réjouit du succès d'une excursion de Langsdorff⁽¹²⁹⁾. Il signale le passage de Freyreiss et de Sellow à Bahia⁽¹³⁰⁾. Il regarde, sur les bords du

(127) *Ibid.*, pp. 35, 36-37.

(128) F. Denis, *Brésil*, p. 81.

(129) Lettres 13 et 16. Georg-Heinrich von Langsdorff (1774-1852), médecin et naturaliste allemand, séjourna au Portugal de 1798 à 1802, puis prit part à la croisière autour du monde organisée par le tsar Alexandre I^{er} et commandée par Krusenstern de 1803 à 1807. Entré en 1808 au service de la Russie, il fut nommé consul général de ce pays à Rio et réalisa de nombreux voyages scientifiques à l'intérieur du Brésil. Cf. *Allgemeine deutsche Biographie*, XVII, pp. 689-690. Le ms. 3426 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève contient, ff. 170-205^v, une notice sur l'île de Santa Catarina, manuscrit autographe, en allemand, de Langsdorff, que Alphonse Denis avait offert à Ferdinand. Tout récemment, d'autres manuscrits de Langsdorff, découverts en Russie, ont été offerts à l'Instituto geográfico e histórico do Brasil qui doit en assurer la publication.

(130) Georg-Wilhelm Freyreiss (1789-1825) avait été, en 1807, présenté à Langsdorff qu'il suivit au Brésil en 1813, mais avec lequel il se brouilla presque aussitôt. Après un voyage en Minas Gerais pour le compte de l'Académie des Sciences de Stockholm, il fut, en 1815, nommé naturaliste du Roi, en même temps que Sellow. La même année, le prince Maximilien de Neuwied se fit accompagner de ces deux savants dans son expédition sur la côte orientale du Brésil. Freyreiss se fixa alors à Bahia, d'où il fit plusieurs excursions dans l'intérieur. Il devait mourir en 1825 dans la colonie Leopoldina fondée par lui dans la région de Villa Viçosa. Cf. Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias* 119, f. 158; *Allgemeine deutsche Biographie*, VII, pp. 372-373, Cf. Frey-

Dique, «l'indien du célèbre Martius tuer *tout bas* avec ses grandes flèches garnies de maïs, les plus charmants colibris⁽¹³¹⁾». Certes, il ne pouvait guère approcher ces grand ténors de l'exploration. Mais il était d'autres voyageurs, de condition plus modeste, qu'il fréquentait assidûment et qui lui montraient la «belle vanille», le «bon quinquina gris», le «bois de teinture supérieur à tout ce que nous connaissons», le «métal blanc brillant ayant une parfaite ressemblance avec le platine», qu'ils rapportaient de leurs courses à travers le *sertão*.

Ses conversations avec ces explorateurs anonymes lui permettaient d'entreprendre de grands voyages, voyages par la pensée, bien sûr, mais qui excitaient son imagination, et qu'il lui arriva de décrire avec une précision surprenante. Témoin cette lettre⁽¹³²⁾ où il invite son père à le suivre jusqu'aux Minas Novas⁽¹³³⁾, qui suffiraient «à fournir de pierres précieuses tout l'Ancien Monde et une partie du Nouveau» et où l'on accédait par la vallée du Rio Grande de Belmonte ou Jiquitinhonha dont l'administration éclairée du comte dos Arcos venait de faire une importante voie

ress, *Beiträge zur näheren Kenntnis des Kaiserthum Brasilien, nebst einer Schilderung der neuen Kolonie Leopoldina*, Francfort, 1824. En juillet 1818, le comte de Flemming, ministre de Prusse à Rio, demanda l'autorisation de «faire un voyage dans la province des Minas Geraes, et notamment dans le District des Diamants en compagnie de son secrétaire de Légation et d'un botaniste allemand nommé M. Zelo»; mais cette autorisation ayant été accompagnée de graves restrictions, le comte de Flemming renonça à l'entreprise. Cf. dépêches de Maler, 15 et 24 juillet 1818, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, ff. 241^v et 249.

(131) Karl-Friedrich-Philipp von Martius (1794-1868) prit part, avec Johann-Baptist von Spix (1781-1826) à l'expédition envoyée de 1817 à 1820 au Brésil par les gouvernements d'Autriche et de Bavière. Cf. *Allgemeine deutsche Biographie*, XX, pp. 517-527, XXXV, pp. 231-232. Ces deux remarquables naturalistes publièrent en commun, à leur retour en Europe, leur *Reise in Brasilien* Munich, 1824-1832, 3 vol. On doit à Martius, entre autres ouvrages, une monumentale *Flora Brasiliensis*, Stuttgart, 1840-1857, 10 vol., et des *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerika's zumal Brasiliens*, Leipzig, 1867, 2 vol.

(132) Lettre 11.

(133) Minas Novas, ou plus officiellement Vila de Nosso Senhor de Bom Sucesso das Minas Novas do Arassuahy, était un *termo* de la *comarca* du Serro Frio, subdivision de la province des Minas Gerais. Le siège administratif de ce *termo*, bâti en 1751 sur les bords du Rio Fanado, était plus couramment désigné sous le nom de Villa do Fanado. Des mines d'or, de diamant et de pierres précieuses y avaient été découvertes aux environs de 1725 et étaient encore activement exploitées. Mais les habitants se livraient aussi à la culture du coton. Cf. Aires de Casal, *Corografia Brazilica*, I, pp. 396-397; F. Denis, *Brésil*, pp. 353-358.

de communication avec les Minas Gerais, tout en encourageant le développement de fort belles plantations de coton sur ses rives ⁽¹³⁴⁾. Remontant ce fleuve, Ferdinand évoque donc d'abord la «plaine couverte de forêts impénétrables» que traversent ses eaux. Puis se dressent «les premiers rochers qui font partie des cordelières de los Indos ⁽¹³⁵⁾, et, à partir de cet endroit, des chutes d'eau continues se suivent jusqu'à sa source peu éloignée de Tijuco, capitale des Mines de Diamant, et du Serro Frio ⁽¹³⁶⁾». Et Ferdinand de donner alors des détails sur la façon de découvrir et de recueillir le diamant dont l'exploitation était un monopole de la Couronne, sur les rigoureuses mesures prises par le Gouvernement pour empêcher la contrebande, sur les bons trucs des *garimpeiros* pour déjouer le minutieux contrôle des postes de surveillance, et sur les souffrances endurées par les aventuriers qui, au milieu des pires dangers, allaient tenter la fortune dans le fabuleux Eldorado d'Americanas ⁽¹³⁷⁾.

(134) Sur les ordres du comte dos Arcos, l'*ouvidor* de Porto Seguro, José Marcelino da Cunha, s'était préoccupé d'assurer la navigabilité et la sécurité du rio Belmonte ou Jiquitinhonha, et dès 1811, le *juiz de fora* de Minas Novas, Plácido Martins, faisait publier que la navigation sur ce fleuve était désormais «ouverte, facile et sans danger». De fait, à partir de 1812, on pouvait, à condition d'opérer un transbordement au rapide de la Cachoeirinha, remonter le Jiquitinhonha depuis son embouchure à Belmonte, jusqu'à la cataracte du Salto Grande. Cf. Accioli, *Memórias históricas*, III, pp. 54, 261. En 1818, on put même utiliser le Salsa qui se jetait dans la mer à Canavieiras, un peu au nord de Belmonte. Cf. *Idade d'Ouro do Brazil*, n° 48, 16 juin 1818, et n° 74, 15 septembre 1818. Sur l'importance des exportations de coton réalisées par cette voie, cf. Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias* 118, f. 45.

(135) Il s'agit de la Serra dos Aimorés.

(136) Le Serro Frio est un massif montagneux riche en pierres précieuses et en métaux de toutes sortes, qui donna son nom à une *comarca* de la province de Minas Gerais. Le Jiquitinhonha et plusieurs autres rivières y ont leur source. Une subdivision de la *comarca* de Serro Frio était le *Districto Diamantino*, où d'importants gisements de diamant, découverts aux environs de 1730, étaient depuis 1762 exploités par la Couronne sous le régime du monopole le plus rigoureux. La capitale de ce *Districto Diamantino* était l'Arraial de Santo Antonio do Tijuco, ou plus simplement Tijuco, aujourd'hui Diamantina. Cf. Aires de Casal, *Corografia Brazilica*, I, pp. 398-402; Auguste de Saint-Hilaire, *Voyage dans le District des Diamans et sur le littoral du Brésil*, Paris, 1833; Aires da Mata Machado Filho, *Arraial do Tijuco, Cidade de Diamantina*, Rio, 1944.

(137) Cet Eldorado des Americanas, où la découverte, en 1811, de fort belles aigues-marines dont l'une atteignait, dit-on, le poids de 15 livres, avait attiré une foule d'aventuriers, était situé à l'est de Minas Novas, dans la vallée du Ribeirão das Americanas, affluent du Rio Preto Grande, lui-même affluent du Mucury qui se jette dans l'océan sensiblement au sud du Belmonte. La région était d'accès difficile et l'on s'y

Mais les indigènes qui habitent ces terres intéressent plus encore Ferdinand que les paysages et les richesses de leur sol. Et M. Denis est aussitôt gratifié d'une véritable leçon d'ethnographie. Tout d'abord, à l'endroit «où le Rio Grande mêle ses eaux à celles de l'Océan», c'est-à-dire dans la région de Canavieiras et de Belmonte, vit l'Indien civilisé, le *caboclo* — que Ferdinand entend et écrit *cabouc* — «peuple agricole et chasseur, peu nombreux, mais bien misérable». Un peu plus loin apparaissent «les Indiens proprement dits, à peine civilisés, mais bons chasseurs», groupe auquel appartenaient les Machakalis, et qui étaient «capables d'abattre au vol un pigeon désigné au milieu d'une volée, ou un de ces gros papillons dont le vol est si inégal». Enfin, pénétrant plus profondément dans l'intérieur, on découvre «l'homme sauvage dans toute sa misère, dans toute sa brutalité, le *Boutikoude*» — entendez *Botocudo* — qui donne tour à tour des exemples de fierté, de pudeur, de bonté, réunis aux vices les plus honteux»: vices dont il possédait «sans doute le germe comme les autres hommes», mais qui ont été développés par les «présents funestes» de notre civilisation: «un couteau, un mouchoir, un morceau de sucre, quelques verres de *cachaça*». «Nous ne pouvons plus juger ces hommes, conclut Ferdinand: ils connaissent la valeur d'un baril de tafia!»

L'exaltation que le jeune Denis éprouve aux récits des voyageurs qui lui décrivent les mœurs des Botocudos ou la splendeur des forêts et des cascades du Jiquitinhonha ne doit pourtant pas nous faire oublier qu'il continuait à mener une vie médiocre qui lui assurait à peine sa subsistance à Bahia. Car, en dépit de sa ténacité, de son courage, il n'arrachera jamais à la terre du Brésil, terre riche, mais avare, la dot de Cisca qu'il était venu y chercher. Une de ses lettres à son frère Alphonse et un passage de son journal intime sont les témoins des heures

heurtaît à l'hostilité des sauvages Patachos. «L'espèce d'Eldorado, dira F. Denis, *Brésil*, p. 348, que nous avons entendu désigner tour à tour sous les noms d'Americanos ou de Rio das Tres Americanas, jouissait naguère d'une grande célébrité grâce à l'abondance de ses pierres précieuses. Mais outre que ce lieu est encore exposé aux incursions des sauvages et que ses solitudes sont complètement dénuées de ressources, il s'en faut bien qu'on puisse s'y procurer aujourd'hui des richesses capables de dédommager de leurs fatigues ceux qui osent y pénétrer. Les mineurs eux-mêmes ont presque abandonné son exploitation.»

de découragement, presque de désespoir, qu'il lui arrivait de vivre ⁽¹³⁸⁾.

«Il nous faut cependant une dot, s'obstine-t-il. Je veux tenir parole à Cisca. Mes 19 ans passent ⁽¹³⁹⁾...» Or, voici précisément qu'une occasion s'offre à lui, qui comblera tous ses vœux. Il s'agissait d'une expédition commerciale dans la vallée du Jiquitinhonha. Ferdinand conduirait des objets manufacturés jusqu'à São Miguel, où se développaient de grandes plantations d'excellent coton, et il en ramènerait un chargement de coton qu'il se serait procuré en échange. «Ce projet m'offre des espérances de fortune», écrit-il en mai 1819 à ses parents. Mais il pensait pouvoir greffer sur cette entreprise mercantile une excursion de caractère scientifique: le temps qui ne serait pas consacré aux affaires devait être «entièrement destiné à l'histoire naturelle qui offre, dit-on, de grandes découvertes à faire dans cette partie de l'intérieur». «Mes observations, précise-t-il encore, porteront en général sur les productions naturelles et les moeurs des Indiens en joignant à cela les renseignements géographiques que je saurai me procurer, et les différents mots de la langue boutikoude que je pourrai peindre par nos caractères.»

Il promettait à ses parents que de longues lettres «seraient toujours préparées d'avance et remises aux mineurs se rendant à la capitale» d'où une personne de sa connaissance les ferait parvenir en France. Un journal «tenu avec exactitude» les mettrait également au fait de tout ce qui aurait pu lui arriver d'intéressant depuis son départ de Bahia jusqu'à son arrivée à destination. Je n'ai retrouvé ni ce journal ni ces lettres. Peut-être n'ont-ils jamais été rédigés. En tout cas, les papiers de Ferdinand Denis ne conservent que deux messages adressés, en août et septembre 1819, à M. Berthon ⁽¹⁴⁰⁾, successeur de M. Plasson à l'agence consulaire de Bahia, messages qui ne parlent que de difficultés et d'échecs ⁽¹⁴¹⁾.

Ferdinand quitta Bahia vers le milieu de juillet 1819 et se rendit, évidemment par mer, à Belmonte. Sur cette première étape, nous ne savons rien, car une lettre envoyée de Belmonte à

(138) Lettre 34; *Sottises quotidiennes*, 4 décembre 1818.

(139) Lettre 23.

(140) Sur Berthon, ancien avocat ruiné qui, lui aussi, était venu chercher fortune au Brésil, voir Lettre 15, et *Sottises quotidiennes*, 3 décembre 1818.

(141) Lettres 44 et 45.

M. Berthon est perdue. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que cette lettre ne contenait pas de «consolantes nouvelles»: Georges, le plus actif et le plus dévoué des deux serviteurs qui accompagnaient Ferdinand, était tombé malade des fièvres et il avait mis plusieurs jours à se rétablir. Le 11 août, commença la remontée du Jiquitinhonha en canot. Le 19, escale au confluent du rio Urubu⁽¹⁴²⁾, où il fallut rester trois jours pour se procurer des vivres. Et la Cachoeirinha, la première cataracte à l'entrée de la Serra dos Aimorés, ne fut atteinte que le 27. «Temps, comme vous le voyez, assez considérable, constate Ferdinand. Mais la sécheresse est tellement forte qu'il a été souvent nécessaire de se mettre à l'eau pour pousser le canot.»

À la Cachoeirinha, les embarcations sur lesquelles on comptait n'étaient pas prêtes. Mais, par contre, les fièvres n'avaient pas manqué le rendez-vous. Georges retomba malade, et Ferdinand fut frappé à son tour. Seul le second serviteur, Manuel, semblait invulnérable; mais il était si paresseux qu'on ne pouvait rien en attendre. On était pourtant vers le milieu de septembre au Salto Grande. Mais la situation se compliquait du fait que les perspectives d'ordre commercial étaient plutôt sombres. La sécheresse avait tout brûlé, «même les productions nécessaires à la vie, et l'habitant employant son argent à l'achat de vivres, laissait peu d'espérance pour la vente avantageuse des marchandises...»

L'intelligence de Georges trouva-t-elle à «les débiter avec quelque bénéfice»? Les documents que j'ai pu rassembler s'arrêtent là. Mais il est plus que probable que le vague espoir d'un gain médiocre qui soutenait encore Ferdinand fut déçu. Ferdinand, vaincu par le sort, revint donc à Bahia. Une tragique solitude l'y attendait. Grain, Pallu, Hippolyte Taunay, M. de Tollenare étaient rentrés en France. M. Procópio avait été nommé à Rio, et sa famille l'y avait suivi. «L'isolement où je vais me trouver m'effraye, confesse-t-il. Je vais être solitaire, plus solitaire que jamais. Les souvenirs me poursuivent sans que je puisse découvrir nulle part ce qui calmera mes regrets... Où pourrai-je trouver des consolations? Partout je ne rencontre que des gens égoïstes. Que sera-ce lorsque j'aurai besoin de leur aide? A Dieu ne plaise que je la sollicite auprès d'eux, cette aide qu'ils

(142) F. Denis écrit *Uhuhu*.

oseraient peut-être me refuser! J'ai dû me contenter de peu. Je saurai me contenter de moins encore, et je n'endurerai jamais une froide pitié qui révolte sans consoler⁽¹⁴³⁾.» Car n'était-ce pas une «froide pitié» que lui témoignait M. Berthon qui, loin de respecter les engagements que lui avait fait prendre M. Plasson, le traitait comme un employé, sinon comme un domestique, et avait eu l'idée de lui faire tenir une boutique de commerce de détail quelque part dans la ville? «Je ne puis me décider à accepter la proposition de M. Berthon, confie-t-il à son Journal. Il y a, je crois, peu de personnes moins disposées que moi à être garçon de boutique, et l'on aura beau me répéter sans cesse que l'amour-propre me fait voir tout à travers son prisme, je ne consentirai que le plus tard possible à auner de la toile et à vendre de la bière... surtout sur la surveillance du vétilleux M. Berthon⁽¹⁴⁴⁾.» À une date qui nous est inconnue, mais très probablement avant la fin de 1819, puisqu'au début de mai 1820 il était déjà installé à Paris⁽¹⁴⁵⁾, Ferdinand prenait un bateau qui le ramenait en France.

Il rentrait pauvre, plus pauvre qu'il n'était parti, et sans avoir gagné la dot de la petite Cisca qui allait mourir quinze ans plus tard sans s'être mariée⁽¹⁴⁶⁾. Mais il revenait riche, immensément riche de toutes les inoubliables impressions qui hanteront désormais son esprit et qu'il traduira dans les livres qu'il se proposait déjà de consacrer au Brésil. Le voyage au Jiquitinhonha, avait-il écrit à son père, «m'offre un vaste champ d'observations curieuses que je pourrai un jour mettre à profit». Et il n'est que de parcourir soit son *Brésil* soit ses *Scènes de la Nature sous les Tropiques* pour se rendre compte que, en dépit de la fièvre, il avait su en effet beaucoup observer.

Sa remontée en canot du Jiquitinhonha lui laissa des souve-

(143) *Sottises quotidiennes*, 19 janvier 1819.

(144) *Sottises quotidiennes*, 3 décembre 1818.

(145) Le 9 mai 1820, Ferdinand Denis écrivait de Paris à l'abbé Ducloux: «Quand je vous aurai annoncé que je suis depuis quelques jours imprimé tout vif dans une feuille périodique, vous serez probablement moins surpris de mon silence...» (Document de la Collection du Colonel Henrique de Campos Ferreira Lima, cité par P. Moreau, ap. à F. Denis, *Journal*, p. 153, n° 3).

(146) Un faire-part de la mort de Mademoiselle Sophie-Marie-Françisca Denis, décédée le 26 décembre 1835 en sa maison du 17 de la rue Notre-Dame des Champs, est conservé dans le ms. 3417.

nirs inoubliables. Suivons-le par exemple entre la Cachoeirinha et le Salto Grande: «Déjà nous avons dépassé les hauteurs de la Cachoeirinha. Leur sommet, toujours couvert de forêts, s'offrait encore à nos regards, au milieu des nuages. Les collines qui nous environnaient descendaient en pente douce jusqu'à la rive, et le pao d'arco à fleurs jaunes⁽¹⁴⁷⁾ étalait de tous côtés sa riche parure. Une plante grimpante, semblable au convolvulus, couvrait de ses bras flexibles un foule d'arbrisseaux peu élevés; elle leur donnait mille formes régulières, et l'on eût dit à quelque distance qu'un génie se serait plu à élever sur les rives du Belmonte des jardins magnifiques où l'on apercevait de tous côtés comme des berceaux élégants, des sièges de gazon et des pyramides de verdure. Plusieurs canots qui venaient de Minas Novas passaient en ce moment pour se rendre à Belmonte et le bruit seul des pagayes rompait le silence de la solitude. Cependant, vers la fin de la journée, nous commençâmes à apercevoir des blocs de granit suspendant leurs masses énormes au-dessus des eaux. Quelques rochers bizarrement taillés s'élevaient au milieu du fleuve et semblaient vouloir l'arrêter dans son cours. Mais les flots impétueux franchissaient en mugissant les obstacles que la nature leur opposait, et ils entraînaient avec rapidité les pirogues des habitants de Minas qui ne craignaient point de confier leurs frêles embarcations à l'adresse des Indiens; on les voyait au même instant frapper de leur aviron vingt roches différentes et s'élancer comme un trait vers les plages fertiles que nous venions de quitter⁽¹⁴⁸⁾.»

C'est au cours de ce voyage que Ferdinand eut vraiment la révélation de la grande forêt brésilienne. «Sur les bords des lacs et des fleuves, la chaleur du soleil, mettant en action une humidité bienfaisante, donne des formes gigantesques à la végétation... J'ai remarqué que les arbres, en prenant un plus grand accroissement près des rivières, donnent un aspect particulier aux forêts. Ce n'est plus la nature dans un désordre absolu. Il semble que sa force et sa grandeur lui aient permis de répandre une sorte de régularité imposante dans la végétation. Les arbres, en s'élevant à une hauteur dont les regards sont fatigués, ne permettent plus aux faibles arbrisseaux de croître.

(147) Variété d'ipê.

(148) F. Denis, *Scènes de la Nature*, p. 192.

Alors la voûte des forêts s'agrandit, les troncs énormes qui la supportent forment d'immenses portiques en étalant majestueusement leurs branches, chargées à leur sommet d'une foule de plantes parasites dont l'air paraît être le domaine et qui viennent mêler orgueilleusement leurs fleurs aux feuillages les plus élevés. Née souvent près de l'humble fougère, une liane flexible entoure en serpentant l'arbre immense, le couvre de ses guirlandes, l'unit à tous les grands végétaux qui l'entourent et semble braver l'éclat du jour avant d'embellir la mystérieuse obscurité des lieux qui l'ont vu naître ⁽¹⁴⁹⁾.» Mais à côté de cette évocation conçue peut-être en termes trop généraux, nous relevons des descriptions plus précises et qui ont le mérite de s'animer de quelques vives taches de couleur: «À mesure que nous avançons, nous jouissons d'un spectacle plus magnifique. Des arbres, anciens comme le monde, bornaient de tous côtés nos regards. Mais leurs fleurs étaient aussi variées que leurs feuillages, et l'oeil ne pouvait se lasser d'admirer les formes qu'ils affectaient. Quelquefois une liane à fleurs bleues couronnait un palmiste élégant, et de vastes copahibas, joignant au-dessus leurs branches énormes, formaient comme une arcade naturelle sous laquelle on voyait briller une foule de colibris scintillant des plus vives couleurs ⁽¹⁵⁰⁾.» De temps à autre, car le niveau des eaux du Jequitinhonha était alors, on se le rappelle, fort bas, «une espèce de canal naturel, entièrement desséché à cette époque, présentait aux regards une route sans bornes plantée d'arbres majestueux. Des lianes, qui s'étaient élancées jusqu'à leur sommet, retombaient en longues guirlandes de verdure et venaient couvrir de fleurs les coloquintes sauvages dont le sable était tapissé. Des jacutingas à pattes écarlates, des tacoaras à longues queues, une foule de tourterelles animaient encore ce riant paysage et fuyaient à l'aspect des singes qui venaient dépouiller le jamboeiro de ses pommes de rose ⁽¹⁵¹⁾. . . .» Et rien de plus splendide que de voir un jaquetiba servant d'asile aux aras rouges et aux canindés aux ailes bleues et à la poitrine d'un jaune éclatant: «On les prendrait pour les fleurs de cet arbre géant. Mais entendent-ils quelque bruit inaccoutumé, ils déploient tout à coup leurs grandes ailes, on les voit tournoyer près de

(149) *Ibid.*, pp. 38-39.

(150) *Ibid.*, p. 154.

(151) *Ibid.*, p. 174.

leur nid en jetant leur cri sonore dans la solitude; et si le soleil vient à les frapper alors de ses rayons, ils font comme une auréole de pourpre et d'azur à ce roi des forêts ⁽¹⁵²⁾.»

Tous ces hôtes de la forêt brésilienne l'emplissent des bruits les plus variés. «Le chant des oiseaux ou le cri des divers animaux a quelque chose de sauvage et de mélancolique... Tantôt c'est une voix qui imite le coup retentissant du marteau sur l'enclume. Quelquefois les oreilles sont frappées d'un son qui ressemble à ce bruit que fait en se brisant la corde d'un violon... Mais souvent, au coucher du soleil, quand les oiseaux ont cessé leurs chants, on entend au sommet des arbres les plus élevés un bruit qui remplirait d'épouvante si l'on en ignorait la cause: des murmures analogues à la voix humaine annoncent que les guaribas tiennent une de ces assemblées qui ont lieu pour saluer l'astre du jour ⁽¹⁵³⁾...» Le guariba, appelé encore *barbado*, «grand singe barbu qui ne marche que par troupe», Ferdinand l'a rencontré souvent dans les forêts «où il est l'objet de plusieurs superstitions curieuses... C'est surtout aux hurlements prolongés qu'il fait entendre dès le lever de l'aurore et vers le coucher du soleil qu'on doit attribuer les légendes débitées journellement sur son compte, quoiqu'il soit fort innocent... La première fois que nous entendîmes les cris prolongés du *barbado*, nous fûmes frappés de leur caractère imposant et sinistre: par moment ils ont une réelle analogie avec la psalmodie monotone que font entendre les moines quand ils sont réunis dans le chœur et qu'ils entonnent les litanies. C'est bien à cette ressemblance que les planteurs solitaires font allusion quand ils disent avec un grand sang-froid en parlant des guaribas: *Estão rezando*, ils disent leurs patenôtres. Ils prétendent même que le plus vieux entonne cet hymne sauvage et que c'est alors seulement que les autres commencent leur hurlement funèbre ⁽¹⁵⁴⁾.»

Les Portugais n'ont pris pied que sur la côte, où ils ont fondé des bourgades comme Belmonte et Canavieiras à l'embouchure du Jequitinhonha et du Salsa. Mais si l'on met à part quelques postes militaires ⁽¹⁵⁵⁾ ou quelques plantations isolées éta-

(152) F. Denis, *Brésil*, p. 74.

(153) F. Denis, *Scènes de la Nature*, pp. 41-42.

(154) F. Denis, *Brésil*, p. 71.

(155) Cf. *Idade d'Ouro do Brazil*, n° 75, 18 septembre 1818.

blies sur les rives de ces fleuves, tout l'intérieur est le domaine encore inviolé de plusieurs peuples indigènes. Les Machakalis commençaient à se rapprocher des Portugais, savaient déjà quelques bribes de leur langue, et essayaient de se fixer sur le sol en se livrant à la culture. Quant aux Botocudos ou Aimorés, ils conservaient leurs mœurs brutales et vivaient toujours dans une barbarie à peu près complète. Ferdinand, qui eut l'occasion d'approcher les uns et les autres, constata que les voyageurs dont il avait écouté les récits lui avaient dit vrai. Le voisinage des Portugais devient funeste aux Machakalis, qui échangent avec eux «des peaux de tapirs et de viados contre des liqueurs enivrantes⁽¹⁵⁶⁾» dont ils boivent avec excès. Les tribus des Botocudos «errent dans le pays de leurs ancêtres. Tous les jours elles s'affaiblissent. Bientôt elles auront disparu des lieux où elles étaient redoutées, et leurs cris de guerre ne feront plus retentir les vastes forêts du San Francisco et du Belmonte⁽¹⁵⁷⁾.» Et Ferdinand s'indigne du sort que notre civilisation inflige à ces malheureux. «L'histoire de ces peuples, déclare-t-il, offrirait sans doute de tristes leçons à l'Europe. On pourrait y faire voir le bonheur de cent nations encore dans l'innocence sacrifiées à l'amour des richesses, et le vrai courage vaincu par les plus noirs artifices⁽¹⁵⁸⁾.»

Certes, au premier aspect, les Botocudos inspirent de la répulsion. «La première fois que je vis un Botocoudo dans sa sombre indolence, dira F. Denis, dans ce repos stupide qui semble exclure toute faculté de penser, ... ce ne fut pas sans une sorte d'effroi que je contemplai cet être qu'il fallait bien reconnaître comme appartenant à l'humanité et qui avait presque les habitudes d'une bête fauve. C'était un vieux guerrier accroupi sur un tertre; ses yeux tristes se tournaient vers nous avec cet abaissement de la paupière qui indique le besoin de sommeil; sa main, lancée comme au hasard, allait frapper la mouche incommode dont la piqûre le tourmentait; il la sentait et ne la cherchait point. Son bras renouvelait à chaque instant ce geste plein de nonchalance, et il y avait dans cette mobilité instinctive quelque analogie avec le mouvement qu'un cheval imprime à sa queue quand des insectes viennent le tourmenter en trop grand nombre

(156) F. Denis, *Scènes de la Nature*, p. 144.

(157) *Ibid.*, p. 130.

(158) *Ibid.*, pp. 130-131.

et qu'il veut s'en débarrasser.» Et pourtant, «l'homme que je voyais en ce moment n'est pas plus incomplet par l'intelligence que tous ceux de sa race. Je m'en convainquis plus tard. Plus tard même, je vis que cette apathie stupide n'était qu'un faux dehors, et que des sentiments profonds d'amour, de haine ou d'admiration étaient renfermés sous cette enveloppe grossière. Je vis que, quand la passion venait animer la fixité horrible de cette physionomie sauvage, l'Indien grandissait tout à coup, qu'il reprenait sa dignité d'homme et que c'était bien encore le dominateur des forêts (159).»

Un grand nombre des citations que je viens de faire sont extraites des *Scènes de la Nature sous les Tropiques*, et, plus précisément encore, des chapitres de ce livre qui constituent la nouvelle intitulée *Les Machakalis* (160). F. Denis feint avoir, pendant son voyage de retour en Europe, et «pour charmer l'ennui d'une longue navigation», entendu ce récit de la bouche d'un jeune Portugais qui avait voulu visiter quelques-unes des bourgades de la côte orientale, et aussi s'avancer dans les terres «pour connaître la manière dont vivent les nations indigènes échappées par leur courage à trois siècles de destruction...» Mais il est bien évident que l'idée lui en est venue au cours de sa propre expédition sur le Jequitinhonha.

On connaît cette histoire touchante. Koumourahy, jeune chef machakali, «à la démarche fière, aux yeux étincelants», rencontre un jour, dans la forêt où il poursuivait un tapir, «une jeune dame portée dans un riche hamac par des noirs», et qui n'est autre qu'Helena, la fille de l'*ouvidor* (161) de São Simão. «Ses yeux, raconte-t-il à son soi-disant interlocuteur portugais, se fixèrent sur moi avec douceur, puis elle se prit tout à coup à sourire en voyant un pauvre sauvage l'admirer ainsi qu'une divinité.» Comme Helena se plaint soudain de la soif, il lui offre «une de ces coupes naturelles que le bromélia forme de ses larges feuilles et que la rosée emplit tous les jours d'une eau fraîche et limpide», et, en guise de remerciement, il reçoit de la jeune fille un collier de perles bleues qui ne le quittera pas un seul instant, comme pas un seul instant il ne cessera de penser à cette apparition céleste.

(159) F. Denis, *Brésil*, p. 209.

(160) F. Denis, *Scènes de la Nature*, pp. 130-194.

(161) Juge et administrateur à la fois d'une bourgade.

Muni de quelques paillettes d'or, il part pour la ville. Son présent est accepté. On lui fait fête. Il voit presque tous les jours Helena. «Pour obtenir une fleur qu'elle aimait, lui fait dire Ferdinand Denis, je ne craignais point de franchir les fleuves ou de me confier aux branches fragiles des arbres les plus élevés. Mes mains déchirées par les épines étaient quelquefois ensanglantées. Mais je dédaignais mes souffrances, eût-il dû m'en coûter la vie. Si je venais à respirer le parfum dont j'étais enivré auprès d'elle, mes fatigues étaient oubliées...» Koumourahy demande à l'*ouvidor* la main de sa fille. «Mais, ajoute-t-il, avant que tu ne m'accordes une semblable faveur, je veux te donner plus de richesses que n'en renferme la cité puissante que tu commandes. Des traditions anciennes comme nos vieillards m'ont appris où sont rassemblés ces trésors que vous recherchez avec tant d'ardeur. Que j'aie ta parole, et les dangers ne m'effraient plus.» L'*ouvidor* promet, et, malgré les onces, les jaguars, les serpents boas et les féroces Patachos, Koumourahy gagne l'Eldorado d'Americanos, «dont les torrents roulent plus de trésors que jamais les Portugais n'ont pu en réunir». Mais bien qu'il soit revenu à São Simão chargé d'or et de pierres précieuses, bien qu'il ait accepté de se faire baptiser, il se voit refuser celle qu'il aime, et qui l'aime. L'*ouvidor* emmène Helena à la capitale de Minas, et Koumourahy repart désespéré dans ses forêts.

La nouvelle ainsi traitée en quelques pages par F. Denis à titre d'exemple de l'enrichissement que la littérature peut attendre des «communications continues» qui s'établissaient «entre les nations les plus éloignées (162)», présente d'incontestables rapports avec le thème central du plus célèbre des romans indianistes du romantisme brésilien, le *Guarani*, composé par José de Alencar en 1857. Tout comme Koumourahy, chef machakali, pour Helena, fille de l'*ouvidor* de São Simão, Péri, chef goytaca, éprouve pour Cecilia, fille du *fidalgo* D. Antonio de Mariz, un amour qui est fait d'adoration, d'«idolâtrie fanatique». Le Machakali admire Helena comme une divinité. Aux yeux du Goytaca, Cecilia «représentait la divinité sur terre»: elle était l'incarnation de l'image de la Vierge qu'il avait aperçue un jour sur l'autel d'une église que les guerriers de sa tribu avaient incendiée. Pour répondre à ses moindres désirs, il risque de se déchiqueter le

(162) F. Denis, *Scènes de la Nature*, p. 1.

corps sur la pointe des rochers, il se lance dans un précipice où grouillent reptiles énormes et araignées vénéneuses... On pourrait multiplier les rapprochements entre le *Guarani* et les *Machakalis*. Certes, on ne saurait nier l'influence exercée sur Alencar par Gabriel Soares de Sousa, Baltazar da Silva Lisboa et Ayres de Casal, par Chateaubriand, Walter Scott et Fenimore Cooper. On reconnaîtra aussi tout ce qu'il doit à la contemplation de la «nature splendide qui l'entoure» et plus particulièrement de «la magnificence des déserts qu'il a parcourus au début de l'adolescence et qui ont été le portique majestueux par lequel son âme a pénétré dans le passé de sa patrie». On soulignera également qu'Alencar va beaucoup plus loin que F. Denis dans l'idéalisation de l'Indien, car, si Koumourahy, indien qui a subi les premiers contacts de la civilisation, est un homme avec tout ce que cette condition comporte de faiblesse, Péri, indien demeuré sauvage, est un demi-dieu, qui trouve dans son intelligence sans culture, mais brillante comme le soleil qui illumine le ciel du Brésil, vigoureuse comme la végétation qui en couvre le sol, et plus encore «dans sa volonté inflexible et son dévouement sublime, un stimulant pour triompher de tous les obstacles» et vaincre toutes les tentations. Il n'en demeure pas moins que les *Machakalis*, achevés dès 1823, constituent la première oeuvre romantique reposant sur un thème indianiste, et que F. Denis, à qui, le 5 août 1876, lors de son passage à Paris quelques mois avant sa mort, Alencar dédiait un exemplaire d'*Ubirajara* ⁽¹⁶³⁾, peut bien être considéré comme un précurseur dans ce domaine.

Ainsi donc, la malheureuse expédition de Ferdinand Denis dans la vallée du Jequitinhonha ne s'est pas soldée par un échec, et les mois, souvent amers, qu'il passa à Bahia à la poursuite d'une fortune dont l'espoir s'évanouissait sans cesse, lui permirent d'amasser, pour lui-même et pour nous, un trésor autrement précieux et autrement durable. C'est pourquoi j'ai lu et relu, parfois avec émotion, ses Lettres et son Journal, témoins directs, vibrants et sincères de sa courte, incomplète, mais féconde expérience brésilienne.

(163) «A M^r F. Denis, hommage respectueux au savant ami du Brésil.» Cette dédicace orne un des exemplaires d'*Ubirajara* conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Je dois ce renseignement à l'obligeance de mon excellent collègue et ami Héron de Alencar.



Ferdinand Denis attachait quelque prix à ces souvenirs de jeunesse. Non seulement il les conserva soigneusement jusqu'à sa mort, non seulement il les légua à la Bibliothèque qu'il avait si longtemps dirigée, pour leur éviter les hasards d'une dispersion et les risques d'une destruction l'une et l'autre à peu près certaines, mais encore il les lut et relut lui aussi et, parvenu à l'âge mûr, et peut-être au Seuil de la vieillesse, il leur apporta, de ci, de là, des retouches destinées à en améliorer le style. Retouches d'une encre et d'une écriture qui permettent de les distinguer très nettement des corrections qu'il avait déjà multipliées jadis pour amender les imperfections d'une plume trop pressée.

Le texte que l'on trouvera plus loin est celui auquel s'était arrêté Ferdinand Denis lors de la rédaction de ses Lettres et de son Journal. Les mots, les syllabes, les simples signes qu'il biffa ou surchargea à ce moment seront signalés en note par le sigle A. Le sigle B indique au contraire les retouches auxquelles il procéda plus tard. Mais si l'édition que je propose aspire à être considérée comme critique, elle ne prétend nullement atteindre à la perfection d'une édition diplomatique. Sauf en cas d'évident lapsus, j'ai scrupuleusement respecté l'orthographe incertaine de Ferdinand Denis. Mais j'ai développé toutes les abréviations, supprimé les majuscules arbitraires et suppléé aux défaillances de la ponctuation. J'ai restitué entre [] les rares signes que l'usure du papier a fait disparaître et, toutes les fois que le sens l'exigeait absolument, rétabli entre < > les mots sautés par inadvertance. J'espère offrir ainsi au lecteur un texte ayant au moins le mérite d'être lisible.

Des recherches aux Archives de l'Etat de Bahia, à la Bibliothèque Nationale de Rio de Janeiro et aux Archives du Quai d'Orsay m'ont permis de trouver des renseignements qui éclaireront, confirment ou complètent maint passage des Lettres et du Journal. Je remercie très sincèrement mes éminents collègues Docteurs Thales de Azevedo et Frederico Edelweiss, professeurs à l'Université de Bahia, et Américo Jacobina Lacombe, directeur de la Casa Ruy Barbosa, des précieuses informations qu'ils m'ont fournies. Je dois à une indication de M. Cicero Dias la décou-

verte de la Lettre n° 26 de M. Denis à Ferdinand. M^{lles} Monique Blancheton, Annick Emieux et Andrée Mansuy, étudiantes de l'Institut d'Études portugaises et brésiliennes de la Sorbonne, m'ont très gracieusement assisté pour la transcription et l'établissement du texte.

Sorbonne.

A
LETTRES

1

Ferdinand à sa Mère

ms. 3417, ff. 1-2v

A Madame
Madame Denis
Rue Notre Dame des Champs n° 17
Paris

[1]

Ce 15 août 1816

[2]

Ma chère Maman,

Je suis arrivé hier au Havre, en bonne santé. Il me faut du courage; mais je sens (a) qu'il ne faut pas se laisser abattre dans une circonstance d'où dépend peut-être notre bien-être à tous.

J'ai été voir la mer en arrivant. Je te dirai comme Eudosie qu'elle est bien grande (1). C'est un spectacle si imposant!! J'aurais bien désiré que vous eussiez pu l'admirer avec moi. J'ai entendu avec étonnement le mugissement des vagues: c'est le seul accompagnement qui convienne à cette scène magnifique. Comme (b) les navires s'élèvent majestueusement au milieu des flots qui se brisent autour d'eux!! Ces choses-là seront toujours nouvelles pour moi. Je ne pourrai jamais me lasser d'admirer

Notre bâtiment est fort joli. Rien n'y manque. On dit qu'il marche supérieurement. Il ne faut pas avoir la moindre inquiétude, car il fait le plus beau / tems du monde [2v] pour la navigation. Ces MM^{rs} sont très gais. Il est probable que l'ennui ne sera pas du voyage.

Je remercie bien de tout mon coeur M^{elle} Mélanie (2) des bonbons qu'elle m'a

(a) B: sens aussi (b) B: Si vous saviez comme

(1) Il s'agit peut-être d'Eudoxie Le Fortier, amie de la famille Denis, qui devait épouser un autre ami de la famille, Adolphe Dubois, et s'installer avec lui au Bengale: cf. *supra*, p. 153, et Lettres 26, 35. Elle était sans doute habituée aux longues traversées et pouvait avoir sur l'Océan des idées aussi originales que celle que lui prête ici Ferdinand.

(2) Mélanie Villenave: cf. *supra*, p. 152, n. 46.

fait remettre par Théodore (3). J'écrirai demain peut-être à M^{me} Vilnave. Adieu, ma bonne Maman. Je t'embrasse bien, ainsi que Papa, Alphonse, Cisca et M^r Arsenne (4). Mille choses amicales à Théodore, William, Le Vaillant (5).

J'embrasse (c) M^{elle} Lisy et M^{elle} Méré (6). Mes respects aux dames.

Ton fils bien-aimé,
Ferdinand Denis

Cher Alphonse, porte-toi bien. Réponds toujours aux (d) lettres que je t'écrirai. Je vais le faire incessamment. En attendant, je t'embrasse et je te souhaite tout le bonheur que tu désires pour moi. Présente mes respects à M^{me} Barbé.

Cachet d'arrivée de la Poste: 17 août 1816.

2

Ferdinand à son Père

ms. 3417, ff. 3-4v

- [4] A Monsieur Denis
Rue Notre Dame des Champs n^o 17
à Paris

Ce 17 août 1816

[3]

Mon cher Papa,

Il est très probable que nous nous embarquerons dans les premiers jours de la semaine prochaine.

Presque tous les passagers ont de l'instruction. Il est probable que l'on s'entendra fort bien.

Le bâtiment est approvisionné pour le double du tems que nous devons être en mer. On a acheté aujourd'hui deux cent poulets vivants. La cale est pleine de jambons et de farine. On m'a dit que l'on ne relâcherait pas pour mettre moins de tems. Mais j'espère que nous rencontrerons quelques navires venant en Europe.

Fais voir à Maman qu'il est impossible qu'il y ait du danger dans ce court voyage. Je vois tous les jours des marins qui regardent cela comme rien. Je ne puis pas non plus

(c) B: Sans conséquence j'embrasse (d) A: Réponds bien à toutes les

(3) Théodore Villenave: cf. *supra*, p. 152, n. 46.

(4) Louis Arsenne, peintre: cf. *supra*, p. 150, n. 38.

(5) Probablement le fils de François Le Vaillant, voyageur et naturaliste: cf. *supra*, p. 151, n. 43. Quand Ferdinand parle de ce dernier, il dit respectueusement «M^r Le Vaillant», et, dans la Lettre 26, M. Denis l'appelle «Monsieur Le Vaillant père».

(6) Lisy et Mary Rolls, filles des Rolls, amis intimes des Denis. Lisy, que Ferdinand appelle encore Elaisa ou Elisa, et Mary Rolls avaient une autre soeur, pré-nommée Sarah. Cf. *supra*, p. 151.

m'enuyer, car je dois étudier le portugais et apprendre un peu l'anglais que tout l'équipage parle fort bien.

Adieu, mon cher Papa. Embrasse bien Maman et Cisca, pour qui je vais écrire [3v]
quelques mots. Je t'embrasse tendrement et suis pour la vie ton respectueux fils,

Ferdinand Denis

Ecris-moi au Havre poste restante.

Cachet d'arrivée de la Poste: 19 août 1816. [4v]

3

Ferdinand à son Frère

ms. 3417, ff. 5-6v [6v]

A Monsieur

Monsieur Alphonse Denis

Rue Notre Dame des Champs n° 17

à Paris

Paris [5]

22 août [1816]

J'ai reçu, mon bon ami, ta lettre avec bien de la satisfaction, car je désirais vivement avoir de vos nouvelles.

Répète bien à Maman que je suis très éloigné de craindre la mer, et que je me familiarise tous les jours avec son élément. Le caractère des marins me plaît singulièrement. Ils sont très polis (beaucoup plus qu'on ne pense dans les villes où on ne les connaît pas). Je puis t'assurer que je n'ai jamais moins entendu jurer qu'à bord; ou du moins, si quelqu'un emploie des expressions énergiques, ce ne sont (a) jamais les officiers qui s'en servent.

Suivez-moi toujours sur la route que < je > vais tenir. Cette idée me fait bien plaisir. J'éprouve aussi bien de la satisfaction en songeant que M^r Guérin (1) et sa famille penseront quelquefois à moi. Si les affaires le permettent, je vais lui écrire (b) du Havre. Si je ne puis, je lui écrirai en mer.

Je vais répondre à Cisca, car je veux qu'il y ait de l'exactitude dans notre correspondance. En attendant, je l'embrasse aussi de tout mon coeur. [5v]

Je veux dire adieu aux M^{elles} Rolls. J'écrirai demain. Mais dis-leur toujours, jusqu'à ce que je le leur répète moi-même, que je serai éternellement leur véritable ami.

Tu as bien raison d'assurer M^r Plasson (2) de ton amitié. Il la mérite toute entière. Il a acquis des droits bien forts (c) à ma reconnaissance, par ce qu'il fait tous les jours pour moi. J'ignorais que le vaisseau ne fournit pas les couchers ni les couverts, et M^r Plasson a eue la bonté d'acheter ces objets qui ne peuvent servir que sur le navire. Nous allons quelquefois promener avec lui et nous rentrons toujours enchantés de ses manières, car il est impossible de les avoir plus affables.

(a) A: ce n'est (b) A: je lui écrirai (c) A: droits éternelles

(1) Paulin Guérin, peintre: cf. *supra*, p. 150, n. 39.

(2) Henri Plasson, qui allait occuper le poste d'agent consulaire de France à Bahia: cf. *supra*, p. 153.

Adieu, ~~mon~~ bon ami. Samedi est probablement le jour de l'embarquement. Nous partirons à neuf heures à cause de la marée. J'embrasse bien toute la famille. Je vous écrirai demain.

Ton ami tout dévoué,
Ferdinand Denis

[6] Je ne te dis rien pour James (3), car je vais lui écrire ainsi qu'à M^{me} Barbé. / Je n'ai pas besoin de te recommander de présen[ter] mes respects à toutes ces dames. J'oubliais de te dire que M^r Plasson et ces M^{rs} te disent bien des choses,

[6v] Cachet d'arrivée de la Poste: 19 août 1816.

4

Ferdinand à sa Mère (1)

[7] Ma chère Maman,

ms. 3417, f. 7

Au moment où je finis la lettre d'Alphonse, j'apprends par le Capitaine que nous devons décidément nous embarquer samedi à neuf heures.

Tout semble conspirer à rendre notre navigation heureuse. L'air est pur, la mer est calme, et un vent frais doit nous pousser avec rapidité hors de la Manche.

Adieu, ma bonne Maman. Je t'embrasse de tout mon coeur ainsi que Papa, Alfonse, Cisca et M^r Arsenne.

Ton fils bien-aimé,
Ferdinand

Bien des amitiés à la famille Dupuis.

5

Ferdinand à son Père

[10v] A Monsieur
Monsieur Denis
Rue Neuve Notre Dame des Champs n^o 17
à Paris

ms. 3417, ff. 9-10v

[9]

Ce 24 août [1816]

Mon cher Papa,

Je profite du peu de tems que j'ai à rester à terre pour t'écrire. Nous allons mettre à la voile à neuf heures avec une société nombreuse d'animaux de toutes espèces (a). Nous donnons les honneurs de la traversée à 200 poulets, 8 moutons, 4 habil-

(a) B: toutes les espèces.

(3) James Parry, orphelin anglais adopté par les Ginguené: cf. *supra*, p. 152.

(1) Billet inséré au dernier moment dans la Lettre 3.

lés de soye et 8 pigeons (b) et une chèvre, sans compter (c) les chats et les chiens dont nous ne manquons pas (tu vois que nous ne devons pas mourir de faim).

Adieu, mon cher Papa. Je t'embrasse de toute ma force ainsi que Maman, mon frère, Cisca et M^r Arsenne. Ne m'oublie pas auprès de Madame Vilnave et sa famille. Mes devoirs à Monsieur Salaville (1) ainsi qu'à MM^{rs} Tresan et Clément. Bien des amitiés à M^r Ceriod, à la mère du petit, etc. etc. . . .

Ton fils bien-aimé,
Ferdinand Denis

Ce n'est pas ma faute si je n'en écris pas plus long. Mais on a bien des affaires le jour d'un embarquement.

Ne sois pas inquiète, ma chère Maman. Je pars en très bonne santé. Je t'em- [9v]
brasse encore une fois.

Ton fils chéri,
Ferdinand

Adieu mon bon Alphonse, adieu Cisca, adieu M^r Arsenne. Je vous embrasse tous.

Adieu Miss Lisy, adieu Miss Méré, adieu Miss Sara: je charge Papa de vous embrasser pour moi. Adieu M^r Levailant, adieu Mister Wiliam. Veuillez me rappeler au souvenir de M^r Rolls.

Votre ami,
Ferdinand

Cachet d'arrivée de la Poste: 26 août 1816.

[10v]

6

Ferdinand à son Père

ms. 3417, ff. 11-12v

A Monsieur

Monsieur Alphonse Denis

Rue Notre Dame des Champs n^o 17

à Paris

[12v]

4 7bre 181[6] Madère, 6h du matin

[11]

Mon cher Alphonse,

Je t'écris en rade devant Madère. J'ignorais que l'on dût y relâcher. Mais cela s'en décide tout à coup. Nous y sommes arrivé après neuf jours de traversée pendant qu'un bâtiment de Bordeaux en a mis 12. Je vais descendre dans la ville où j'espère te donner quelques détails. Le pays offre un aspect enchanteur: toutes (a) les collines sont couvertes de la plus belle végétation et de maisons de campagne. Cette île est bien

(b) A: pigeons sans (c) A: compter tous

(a) A: car toutes

(1) Salaville, ancien collaborateur de Mirabeau: cf. *supra*, p. 149.

différente de celle que nous avons laissé derrière nous, je veux parler de Porto Santo qui ne présente que des rochers arides, mais du plus bel effet.

[11v] Je suis enfin débarassé de la plus sottise des maladies, c'est-à-dire (b) du mal de mer. J'ai payé mon tribut comme un autre, / mais je n'ai pas été très incommodé parce que je me suis tenu sur le pont et que j'ai eu le courage de manger (c). Tout est fini. Je me porte à merveille et je ne forme d'autre désir que d'avoir promptement de vos nouvelles. Il faudra m'en faire parvenir par le *Mercur*, vaisseau qui va partir dans un mois. Avec quelle impatience j'attendrai son arrivé! M^r Plasson doit recevoir quelques objets par ce navire. Il faudra s'adresser à M^r Rolls pour savoir comment envoyer les lettres. C'est un vilain moment à passer que celui où on est malade sur mer. Mais ensuite on se porte mieux que jamais et l'on a des jouissances à chaque instant. Si vous étiez tous avec moi, avec quel plaisir nous examinerions tout ce qui se présente à mes yeux! Mon journal, que j'ai tenu exactement, n'offre (d) cependant pas encore de circonstances assez intéressantes pour que je vous le transcrive. Mais j'entre dans les mers moins connues et beaucoup plus belles. J'ai déjà vu les fameux poissons volants et les souffleurs, sans oublier MM^{ts} les marsouins. Tous ces animaux, quand ils paraissent, nous amusent beaucoup. Mais leurs visites n'ont pas été très (e) fréquentes, parce que nous avons été extraordinairement vite. On a calculé que nous avons fait l'un dans l'autre 75 lieues par jour. L'on me presse pour aller à terre. Je reprendrai ma lettre.

[12] Quel aspect singulier! Combien j'ai été étonné en entrant dans la ville! Tous les hommes que je vois diffèrent tant de ceux que j'ai vu jusqu'à présent! Je trouve qu'ils ressemblent pas mal à des Chinois avec leurs bottes et leurs chapeaux pointus. Et les femmes, quelles figures effroyables! Il est vrai que je n'ai pas pu juger des personnes de distinction. Mais ici tout le (f) beau sexe porte des chapeaux ronds avec des manteaux traînants. La ville est assez jolie, mais je m'en étais formé une idée plus avantageuse en la voyant de loin. Elle est bâtie dans un renforcement de montagnes parfaitement cultivées. Le pays paraît [cultivé]. Il y a [beaucoup de plantes]: raisins, pêches, bananes, figues, etc. Je voudrais bien pouvoir envoyer des citrons à M^r Arsenne: ils sont superbes, ainsi que les oranges et les grenades. Je n'ai pas encore goûté de toutes ces productions. Mais il faut déjeuner: et j'interromps encore ma lettre.

A en juger par le repas que je viens de faire, la vie n'est pas merveilleuse en ce pays-ci. Les fruits et le vin sont bons. Mais il y a 4 ans que les vignobles n'ont donné. Adieu, mon bon ami. M^r Plasson me témoigne toujours beaucoup de bonté. Il te dit bien des choses. Je t'embrasse de toute ma force, ainsi que Papa, Maman, Cisca, M^r Arsenne, M^r Guérin. Mes respects à M^{me} Vilnave, à M^{elles} Rolls, à M^{elle} Mélanie, aux dames Le Sueur. Je me rembarque à l'instant.

Ton frère et ton ami,
Ferdinand

[12v] Ne montre pas ma lettre, car le style est plus que négligé. Je ne sais même si tu pourras lire. Je n'ai pas le temps de la revoir. Je te prie de présenter à M^r Ginguéné (1), / M^{me} Ginguéné les témoignages de mon ami[tié]. Présente mes homma-

(b) A: je veux dire (c) A: j'ai mangé (d) A: n'offre pas (e) A: très longues par (f) A: tout le sexe (g) B: manteaux longs

(1) Pierre-Louis Ginguéné, animateur de la *Décade Philosophique*, père adoptif de James Parry: cf. *supra*, p. 149, n. 34.

ges (h) respectueux à Madame Barbé. Rappelle-moi au souvenir de M^r Gusman. J'embrasse bien James, Levailant, Théodore, Jules (2), tous mes amis. Ne manque pas de me rappeler au souvenir de ceux qui s'intéressent à moi. Je te donnerai des détails une autre fois. Aime-moi comme je t'aime, et écris-moi bien longuement. Ma première lettre sera pour Maman. Je lui dirai toutes mes aventures, qui sont toutes très heureuses. M^r Plasson me traite avec une grande bonté. Je suis à table et tu peux bien penser que je ne manque de rien. Adieu, adieu.

7

Ferdinand à son Père

ms. 3417, ff. 13-14v

A Monsieur Denis
Rue Neuve Notre Dame des Champs
N^o 17
à Paris

[14v]

Rio de Janeiro, 12 m < ars > 1817

[13]

Mon cher Papa,

Ta lettre m'a confirmé ce que je craignais tant: Maman a été malade. Grâce à Dieu, elle est rétablie! Combien je remercie M^{elles} Rolls de leurs bons soins! Elles ont des droits éternels à ma reconnaissance, et j'espère être assez heureux pour la leur témoigner moi-même en France

Tu as peut-être écrit à Bahia. Je ne pars pour ce pays que dans quelques jours. C'est quitter l'Enfer pour aller au Purgatoire. Je parle des villes. Il est difficile de trouver un plus beau pays que celui-ci. Juge des villes, mon cher papa: il n'y a que quatre libraires à Rio de Janeiro!

[13v]

Cependant la Bibliothèque Publique est assez bien fournie en bouquins (1). Les Portugais n'ont pas beaucoup d'auteurs comme le Camoens au moins! Comment se porte o Padre Francesco Manoel (2)? J'ai remis ses lettres à leur destination (3), excepté celle de Cayenne que j'ai remis à la Poste. Je suis bien fâché d'ôter le

(h) A: hommages à *Madame*

(2) Serait-ce Jules Dupré? cf. *supra*, p. 152, n. 45.

(1) Il s'agit de la Bibliothèque Royale amenée de Lisbonne en 1808 et largement ouverte au public à partir de 1814. Selon F. Denis, *Brésil*, p. 118, elle comptait environ 45.000 volumes, «en général livres modernes appartenant surtout à la littérature française». Cf. Oliveira Lima, *Dom João VI no Brasil*, p. 272 et n. 164-a.

(2) Francisco Manuel do Nascimento, connu sous le pseudonyme arcadien de Filinto Elysio: cf. *supra*, p. 149, n. 34.

(3) En dépit de son ingratitude bien connue, Francisco Manuel n'avait probablement pas oublié d'écrire à Antonio de Araujo de Azevedo, comte da Barca, ancien

Don à Don Francesco Manoel. Mais il n'y a au Portugal que 30 ou 40 seigneurs qui aient le droit de porter ce titre.

Je n'ai pas de nouvelles d'Adolphe (4). Les lettres pour le Bengale sont embarquées sur un navire anglais qui, j'espère, les remettra à leur destination. Aussitôt que j'aurai des nouvelles d'Adolphe, je les ferai parvenir.

Comment se porte mon bon Père Ducloud (5)? je lui fais une collection de belles graines de ricin, etc. etc..., que j'espère lui remettre moi-même. Quelle végétation! quel Jardin des Plantes! C'est une vraie serre chaude en plein air. Il y a, à deux lieues de la ville, un Jardin Botanique (6). Il renferme presque toutes les plantes de l'Inde (7).
 [14] Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est une culture de thé magnifique et préférable à celui de la Chine. Ce sont des Chinois qui le cultivent (8). J'ai attrapé quelques graines de cette espèce d'arbrisseau. Il est défendu, sous des peines très rigoureuses, d'en donner une seule. J'espère que nous pourrons faire un essai dans la serre de nos bons voisins.

On dit que M^r Naudet (9) veut me faire la barbe. Il entreprend une fière besogne, car dans ce pays-ci elle revient aussitôt qu'on la coupe. Mais j'aime mieux qu'il me rende ce service en France. En attendant, je me rapelle à son souvenir et je l'embrasse de tout mon coeur.

Mille remerciements au bon M^r Toméoni (10) pour ses sonatines. Ce sera un ouvrage bien précieux pour moi. Je te prie de présenter (a) mes devoirs, ainsi qu'à sa femme. J'embrasse ma petite maîtresse.

Tu ne me parles pas beaucoup de M^r Guérin et de sa famille. J'espère qu'ils se portent tous bien. Rappelle-moi bien à son souvenir. C'est ici qu'on pourrait apprécier le *Caïn* de M^r Guérin; je suis (b) tous les jours témoin de l'effet superbe qu'il a

(a) B: de lui présenter (b) A: je vois

ambassadeur de Portugal à la Haye, qui s'était naguère intéressé avec tant de sollicitude à son sort pendant son séjour en Hollande de 1792 à 1797: Cf. L. Bourdon, *Corrections autographes à la Vida de Dom Manoel de Francisco Manuel do Nascimento*, in *Bulletin Hispanique*, LV (1953), p. 179.

(4) Adolphe Dubois: cf. *supra*, p. 153.

(5) Sur l'abbé Jean Ducloud, cf. *supra*, p. 149.

(6) Sur le Jardin Botanique de Rio, appelé alors Real Horto, ou Viveiro da Lagoa de Rodrigo de Freitas, du nom de l'endroit où il fut installé à partir de 1809, cf. Oliveira Lima, *Dom João VI no Brasil*, pp. 929-930.

(7) Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 117: «Le cannelier, le gérosfier, l'arbre à la noix muscade, le laurier camphre croissent d'une manière satisfaisante et prouvent que le monopole des épicerics cesse pour les ports de l'Inde»

(8) Cf. *ibid.*, p. 118: «Ce fut peu de temps après 1810 que des plants de thé furent envoyés de Macao avec deux cents Chinois environ pour s'occuper de leur culture. Les Chinois se dispersèrent, à l'exception d'un petit nombre, et leurs soins furent à peu près inutiles; la plante n'en prospéra pas moins. D'autres Chinois émigrèrent au Brésil: ce fut seulement alors qu'on put donner quelque extension aux plantations.»

(9) J. A. N. Naudet, auteur dramatique: cf. *supra*, p. 151, n. 42.

(10) Cf. *supra*, p. 151, n. 41.

représenté⁽¹¹⁾. Adieu, mon cher Papa. Porte-toi bien. Ne m'oublie pas auprès de M^{me} de la Saudraye, M^r Rolls, M^{me} Rolls, M^r Vilnave, M^{me} Vilnave, Père Sauvé, M^r Drobecq⁽¹²⁾, M^{me} Barbée, M^{me} Lobes Nordier. Je t'embrasse bien ainsi que Alphonse, M^r Arsenne, Cisca, James, Jules, Levailant, William.

Ton fils,
Ferdinand Denis

M^{me} Salaville, M^{lle} Henequin, M^r de Viliers. Ne m'oublie pas auprès des soeurs [14^v] de M^r Naudet. J'embrasse ma cousine, ma tante, tous mes parents.
J'embrasse encore Alphonse⁽¹³⁾.

Cachet d'arrivée de la Poste: 28 août 1817.

8

Ferdinand à sa Mère

ms. 3417, ff. 15-16^v

Bahia, 12 mai 1817

[15]

Ma bonne Maman,

J'ai enfin quitté Rio, et me voilà à Sansalvador. Je me rétracte: ce n'est pas, comme je le disais, sortir du purgatoire pour entrer en enfer⁽¹⁾. Si l'on compare ces deux villes, Bahia l'emporte de toutes façons. D'abord, des brises de mer rafraîchissent continuellement l'atmosphère et, quoique plus rapprochés de la ligne, nous souffrons moins de la chaleur. Les habitants se voient davantage, les promenades sont plus belles, les chemins praticables, etc.. Tous ces avantages, on les possède dans la ville haute. La ville basse, la ville du commerce, est le plus vilain endroit de la terre. Du reste on construit si bien qu'il est probable que les premières maisons du haut feront la culbute sur les boutiques du bas qui crouleront dans le port⁽²⁾. Je ne puis regarder sans effroi le

(11) Il s'agit du *Caïn* après le meurtre d'Abel, exposé avec grand succès au Salon de 1812.

(12) Peut-être s'agit-il de Jean-Louis Drobecq (1749-1825), qui avait écrit quelques ouvrages de philologie pratique: cf. *Feuilleton du Journal de la Librairie*, 8 avril 1837, n^o 14, p. 7.

(13) Cette lettre a déjà été publiée, mais sous la date du 12 mai 1817, par Afonso Arinos de Melo Franco, in *Brasilia*, II (1943), pp. 650-651.

(1) Cf. Lettre 17.

(2) De tels accidents se renouvelaient souvent. En 1797, l'église São Pedro dos Clérigos s'était effondrée et l'on avait dû construire des murs de soutènement pour étayer la Cathédrale, le Palais archiépiscopal et l'ex-Collège des Jésuites. Plus récemment, en 1813, à la suite de pluies torrentielles, des éboulements s'étaient produits et des maisons de la ville haute s'étaient écroulées dans la ville basse, ensevelissant 34 person-

[15v] théâtre / qui a l'air de vouloir ouvrir le bal (3). Il y a donc un théâtre à Bahia ? J'ai entendu donner ce nom à un bâtiment assez vaste, manquant de fenêtres, ouvert aux quatre vents. Aux vents seulement, car il est fermé pour le public, depuis la mort de la Reine (4). J'ignore parfaitement ce que peuvent faire les acteurs (5).

Je vois déjà, ma chère Maman, que tu trembles que je ne demeure dans la ville du commerce. Rassure-toi. M^r Plasson habite là-haut. Sa maison est située au bord de la mer, sur une éminence d'où nous voyons entrer et sortir tous les bâtiments (6). De l'autre côté, la vue est bornée par des parcs d'orangers, de citronniers, de manguiers, de cocotiers (7). Bref, il n'y a pas une plus belle vue au monde, et j'en jouirais parfaitement si je ne m'affectais aussi vivement de ne pas recevoir de tes nouvelles et de celles de la famille.

[15] Ecris-moi bien vite, ma chère Maman. Si tu savais combien je suis inquiet ! Je ne puis goûter un seul plaisir sans me le reprocher. / Je crains sans cesse pour vous tous. Dis-moi comment se sont passées les affaires de M^r Rond. L'ignorance où je suis de tout cela me tourmente singulièrement. Pourquoi faut-il que la fortune nous ait toujours si peu favorisés ? Je ne sais quand je pourrai l'attraper. Cependant j'aperçois un chemin qui pourrait me conduire chez elle.

M^r Plasson est rempli de bonne volonté pour moi. Tâche de lui être utile. L'amitié qu'il me porte mérite bien de ma bonne Mère tout ce qu'elle pourra faire pour lui aider à atteindre son but. Il vient de me lire la lettre qu'il t'écrit. Je crois que tu pourrais lire à M^r de la Besnardière (8) les dernières pages, si toutefois tu le voyais. Je ne puis écrire à Papa aujourd'hui, mais je ferai mon possible pour qu'il s'efforce de vaincre l'ennui que lui causent les visites aux chefs. Cisca même doit solliciter. C'est la dot qu'elle réclame, rien n'est plus naturel.

Combien le sort d'Alphonse me tourmen[te] ! Que fait-il ? Sa place rapporte-t-elle quelque chose ? Je n'ai reçu qu'une lettre. Quelle distance cruelle ! M^r mon frère croit peut-être que je vais lui donner des détails sur Pernambuco (9). Pas du tout. La révolution va son train, rien ne transpire ici. Du reste M^r Mahon a dû vous conter

nes. Le comte dos Arcos avait même songé à transporter la ville basse dans la direction d'Itapagipe: cf. Accioli, *Memórias históricas*, III, pp. 59-60, et notes de Braz do Amaral, p. 88; Bibliothèque Nationale de Rio de Janeiro, ms. II-33-22-8.

(3) Le théâtre São João, édifié de 1807 à 1812 sur la Praça Nova de São Bento, était en effet construit au bord même de la falaise dominant la ville basse. Il n'existe plus aujourd'hui.

(4) La reine D. Maria I était morte à Rio le 20 mars 1816. Le deuil protocolaire d'un an, qui avait dû commencer quelques semaines plus tard à Bahia, était donc sur le point de se terminer au moment où F. Denis écrivait cette lettre.

(5) Ferdinand nous le dira non sans verve dans la Lettre 13.

(6) M. Plasson habitait dans le quartier de Victória, qui domine l'entrée du Recôncavo.

(7) Ces masses de verdure entouraient le *Dique*, lac artificiel utilisé pour la défense de Bahia du côté de la terre.

(8) Sur le comte de la Besnardière, cf. *supra*, p. 146, n. 15. Grâce sans doute à la faveur de Talleyrand sur qui il exerçait une grande influence, il avait été chargé, après 1815, de la direction générale des affaires politiques au Ministère des Affaires Etrangères. Il pouvait donc beaucoup pour M. Plasson.

(9) Il s'agit de la révolution républicaine de Pernambuco en 1817.

cela en détail, car il devait y (a) relâcher (b). Je suis bien inquiet de lui. Dis-lui qu'il nous donne promptement de ses nouvelles (10).

Parlons un peu de mes bonnes soeurs anglaises (11). Je vais leur écrire. Répète-leur bien, ma chère Maman, qu'il n'y a pas de jours où je ne les remercie des soins qu'elles t'ont donnés pendant ta maladie (12). Elles peuvent en tout tems compter sur moi. J'espère qu'elles croiront toujours que je suis leur frère de coeur comme de nom.

Je pense tous les jours à M^r Vilnave, à M^{elle} Mélanie, à Théodore, à Madame Le Sueur, à mon bon James, à M^r Naudet, à M^r Guérin. J'aime à croire qu'ils s'occupent quelquefois de moi. Peut-être nos idées se croisent-elles. Que ne puis-je les communiquer plus rapidement?

Adieu, ma bonne Maman. Je t'embrasse de toute ma force, ainsi que Papa, Alphonse, Cisca, M^r Arsenne, M^r Ducloud, M^r Naudet, la famille Guérin, M^{me} Brunel, M^r Rolls, M^{me} Rolls, M^r Salaville, M^{elle} Mutel (13).

Ton fils bien-aimé,
Ferdinand Denis

9

Ferdinand à son Frère

ms. 3417, ff. 17-18v

Bahia, 9 juin 1817

[17]

Tu peux sentir, mon cher Alphonse, quel plaisir j'ai eu à recevoir ta lettre par le plaisir que tu (a) éprouves en lisant les miennes. J'avais bien besoin de nouvelles nouvelles. Je ne savais que penser de ce long silence. Grâce à Dieu, vous vous portez bien tous. C'est un si grand bien! C'est le seul que je possède dans ce pays-ci. Je (b) parirais, mon cher Alphonse, que notre bourse est absolument dans le même état. Pour (c) me servir de l'expression de l'estimable M^r Bonvoisin, je ne possède pas un rouge liard et, ce qu'il y a de pis, c'est que je ne vois pas (d) comment je pourrai en avoir. Eh bien, depuis que je suis dans ce pays-ci, le courage, Dieu merci, ne < m'a > pas manquer et je saurai arracher de la terre du Brésil une dot à la gentille petite Cisca, un bien-être pour vous tous. J'espère que ce projet pourra se réaliser. Je crois que nous allons nous faire planteurs. Bientôt je te dirai ce qui en sera. Une concession est un moyen long, mais presque sûr, de faire fortune quand on a déjà un peu d'argent. Nous payerons de nos personnes. M^r Gauthières est ici. Il n'a rien pu faire à Rio. Il va employer ses moyens ici. C'est assez parler de nous. Parlons de nos amis. Ils sont,

(a) B: devait relâcher. (b) B: relâcher dans le lieu où tout cela se passe.

(10) M. Mahon était un Français dont Ferdinand avait fait la connaissance à Rio: cf. Lettre 16. Je n'ai pu l'identifier.

(11) Les demoiselles Rolls: cf. *supra*, p. 151.

(12) Cf. Lettre 7.

(13) M^{elle} Hermine Mutel: cf. *supra*, p. 150.

(a) A: que j'a. (b) A: Notre Je. (c) A: Je n' Pour. (d) A: pas de sitôt.

hélas! plus malheureux que nous. Je ne puis te rendre la peine que j'ai éprouvé en lisant le malheur qui est arrivé à notre bon ami M^r Naudet. Je l'ai plains bien sincèrement. Je vais lui écrire aujourd'hui. James m'a écrit une charmante lettre. J'avais déjà appris par la voie des journeaux le malheur qui l'a privé de l'estimable ami qui lui servait de père (1). Par un hazard bien extraordinaire, j'appris le malheur (e) dans [17] les feuilles publiques que je ne lis jamais (f). / Je vais lui répondre. Que n'ai-je pu (g) le consoler au moment de ce malheur! Hélas! je suis au Brésil, inutile même à mes amis.

Le Vaillant pense à moi quelquefois. Dis-lui qu'il ne pense pas à un ingrat et, quoique je n'aye pu faire usage de sa bonne lettre, elle m'a rappelé toujours son extrême complaisance. Répète-lui bien que je suis entièrement à son service.

Tu ne dis rien de Boily (2). Ce n'est pas bien. Je vais le gronder bien fort. Mais je ne dois pas me fâcher. Je devais lui écrire le premier. Allons! je vais bientôt réparer mes torts. Rien de M^r Guérin, rien de M^r Charles, rien de Stocard. Ne les oublies donc pas une autre fois: toutes ces nouvelles me font tant de plaisir.

Imagine-toi, mon cher ami, les beaux divertissements qui m'attendent dans l'intérieur. En vérité, je ne me sens pas du tout en disposition de faire la cour aux Boutikoudes (3). D'autant mieux... Faut-il te faire des confidences? Sois discret: je vais te compter cela. D'abord je te dirai que j'ai fait la folie d'être amoureux pour (h) conserver ma sagesse; que, pour la première fois de ma vie, je me suis avisé de faire une déclaration; que j'ai été bête, bête, mais assez bête pour (i) oublier tout ce que j'avais cherché dans ma tête (j). Mon coeur a parlé le premier, et j'ai dit tout bonnement: Je vous aime, je vous adore! Tout cela avec un peu de fièvre n'a pas très mal fait. On m'a pardonné en faveur de l'intention (k). J'en étais déjà au baiser sur la main à discrétion, lorsque l'escadre de Pernambuco est arrivée (4), lorsque les crachats ont parus (5), lorsque les

(e) A: malheur au moment (f) A: jamais au moment où je priais Gauthiers de me faire l'emplète d'un peu de quinquina (g) A: pu lui témoigner partager son malheur au moment de cette affreuse situation (h) A: pour être sage (i) A: pour ne pas dire (j) A: tête pour dire (k) A: intention j'étais déjà fort

(1) Allusion à la mort de Ginguené, père adoptif de James Parry, survenue le 11 novembre 1816.

(2) P. Moreau, in F. Denis, *Journal*, p. 58, n. 1, hésite entre *Boily* et *Baily*. S'il fallait lire *Baily*, il s'agirait peut-être de C. Baily de Merlieux, directeur d'une *Encyclopédie portative* pour laquelle F. Denis écrira en 1830 un *Tableau historique, analytique et critique des Sciences occultes*. Mais je crois qu'il faut lire *Boily*.

(3) C'est-à-dire aux femmes des Indiens encore sauvages de l'intérieur que les Portugais avaient appelés *Botocudos* d'après «l'ornement circulaire, taillé dans le bois du *barrigude*, qu'ils portent aux oreilles et aux lèvres, comme faisaient jadis les Tupinambas, les Tamoyos et les Tupiniquins... *Botoque* signifie en effet littéralement le tampon d'une barrique, la bonde d'un tonneau»: cf. F. Denis, *Brésil*, p. 211.

(4) Allusion à l'arrivée à Bahia du corps expéditionnaire envoyé de Rio sous le commandement de Luis do Rêgo Barreto pour mâter la révolution de Pernambouc. La réception qui lui fut faite est relatée dans un rapport du 31 mai 1817, Bibliothèque Nationale de Rio, ms. I-3-13-43.

(5) Je suppose que Ferdinand parle ainsi des officiers dont l'uniforme était constellé de décorations...

Comtes et les Ducs s'en sont mêlés (1). J'ai cru m'apercevoir que le proverbe faisait son effet. On est un peu coquette. J'ai dit, je crois, quelques impertinences que l'on a pas si bien pris que mes bêtises. Eh bien, mon ami, on ne me parlera plus, et tu seras obligé d'attendre au N° prochain pour connaître le dénouement. Je m'aperçois que j'ai oublié de te dire quelle est ma demoiselle (m). Elle est française, fille d'une dame française mère de deux autres demoiselles et d'un fils (6). Cette dame, après la mort de son mari, est venue s'établir à Rio, où elle a épousé (n) M^r Procopio de Castro, greffier de la Junte de Bahia (o). C'est une place fort importante et qui le met à même de recevoir la meilleure société (7). Melle Clarisse est l'aînée. Elle a de l'esprit, une assez jolie figure assez gentille, touche du piano, danse fort bien (p). Je la < crois > très bonne. Mais ce dont je suis certain, c'est qu'elle est fort coquette et que Don Luis d'Aponte me coupe l'herbe sous le pied (8). Il part aujourd'hui pour Pernambouc. J'en serais presque fâché s'il n'était pas mon rival. C'est (9) un des plus aimables de ces Messieurs qui, en général, sont fort mal élevés. Ils possèdent tous (r) d'une manière extraordinaire le piano. Du reste, c'est d'inspiration. Ils ne travaillent même pas à la musique.

Ton mélodrame est achevé, dis-tu. *Te Deum laudamus!* Je ne doute pas qu'il n'a (s) réussi. J'espère qu'il est digne de la réputation que tu as ici. Allons, mon cher Alphonse, je suis obligé de te quitter pour m'occuper de nos bonnes Anglaises. Je crois que je serai obligé de passer un peu la nuit pour finir la correspondance, car le Consulat m'occupe passablement. Ne m'oublie pas auprès de M^{me} Gusman. Je (t) me rappelle toujours avec reconnaissance l'offre obligeante qu'elle m'a faite. Jamais ces choses-là ne s'oublient chez moi. Adieu, mon bon ami, je t'embrasse (u) de coeur et suis pour la vie ton frère,

Ferdinand

Je tâcherai d'ajouter un P. S. car je n'ai pas dit la moitié de ce que j'avais à te compter.

(1) A: mêlés. On (m) A: demoiselle. Sa mère (n) A: épousé un Portugais (o) A: Bahia. C'est un d Cette. (p) A: bien et est au tot (q) A: C'est le (r) A: tous un talent de la (s) A: qu'il n'est. (t) A: Je répète. (u) A: embrasse ains

(6) Sur Madame Vaugien, mère d'Adolphe, Clarisse, Joséphine et Iphigénie, et épouse en secondes noces de M. Procópio de Castro, cf. *supra*, p. 160.

(7) José Procópio de Castro était le secrétaire de la Junta da Fazenda (Conseil des Finances) de la province de Bahia: cf. Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias* 120, avis du 19 décembre 1817, ff. 122-123.

(8) D. Luis da Ponte était sans doute fils de João de Saldanha da Gama Mello e Torres, 6^e comte da Ponte, ancien gouverneur de Bahia.

*Ferdinand à Louis Arsenne*ms. 3417, ff. 19-20^v

[20^v] A Monsieur
Monsieur Arsenne
Paris

[19]

< Bahia, début juin 1817 > (1)

Monsieur et bon ami,

M'avez-vous pardonné de ne pas vous avoir écrit par la dernière occasion? J'ose l'espérer. Vous me connaissez trop bien pour croire que je vous aye oublié. L'on n'est pas paresseux quand il s'agit de s'entretenir avec son meilleur ami. Le vrai motif est que je ne croyais pas que M^r Mahon partît aussi promptement (2), et que je n'avais pas encore écrit, deux heures avant le départ.

J'ai quitté Rio et tous ses plaisirs le 20 mars, et nous sommes arrivés à Bahia après 12 jours de traversée. Je pourrais cependant vous faire la description d'un fort joli coup de vent, qui a duré 36 heures. Il n'était pas assez fougueux pour faire une belle tempête, et cependant nous secouait assez rudement pour m'empêcher de goûter ce superbe spectacle. D'autant mieux que nous étions fort mal montés pour en jouir. C'était le courrier portugais qui portait Caesar et sa fortune; et le courrier portugais est à peu près grand comme les (a) bateaux à charbon que vous voyez sur la Seine. Comme le système des compensations de M^r Azaïs (3) ne doit jamais avoir tort, tous ces désagréments étaient bien rachetés par les bontés et l'obligeance de notre Commandant, un des plus aimables Portugais que j'aye encore rencontré.

[19^v]

Bahia est au moins aussi grand que Rio de Janeiro, dans une position plus avantageuse, la végétation d'une activité étonnante; et si la campagne n'y offre pas des sites aussi imposants et aussi variés qu'aux environs de la capitale, l'oeil se repose avec satisfaction sur la culture plus soignée ici que dans les autres villes du Brésil. La Baie forme le plus beau port du monde. Mais rien n'en ferme l'entrée: il y a seulement quelques petits forts qui ne seraient d'aucune utilité en cas d'attaque. Quant aux agréments, ils sont les mêmes ici que par toute l'Amérique méridionale: chacun reste chez soi, s'ennuie et dort en famille. Cependant nous avons une dame française qui a épousé un Portugais en seconde noce. Elle a trois demoiselles, dont l'aînée a dix-neuf ans. Elles sont aimables toutes et (b) ont su conserver, ce qui est très difficile dans ce pays, une grande partie de la vivacité européenne (4). Les Anglais donnent aussi des soirées: on danse, on fait de la musique. Au définitif, je me plais beaucoup plus à San Salvador qu'à Rio. En voilà assez sur (c) les plaisirs. Entamons, s'il vous plait, le chapitre des affaires.

(a) A: les courriers (b) A: et elles (c) A: sur le chapitre

(1) Cette Lettre est de peu antérieure au 16 juin 1817, date du post-scriptum.

(2) Cf. Lettre 8, n. 10.

(3) Sur Hyacinthe Azaïs, cf. *supra*, p. 148, n. 26.

(4) Sur la famille Procópio de Castro, cf. *supra*, p. 160. Il en sera trop question dans les Lettres et dans les *Sottises Quotidiennes* pour que j'y renvoie désormais

M^r Plasson, comme vous savez, a presque tout perdu dans son expédition (5). Mais il lui reste encore beaucoup: c'est l'amitié du gouverneur de la Province de Bahia (6). Cette amitié, et la considération dont il jouit dans la ville, il la doit autant à sa place d'agent consulaire qu'à ses qualités aimables. L'amitié particulière peut se contenter de l'amabilité; mais celle des gens en place s'augmente en raison de (d) l'emploi que remplit celui qui en est l'objet. Si M^r Plasson est confirmé consul, sa fortune est faite, / il [20] n'y a pas de doute. Je pourrai aussi espérer faire la mienne, par conséquence celle de la famille. Comme c'est la seule idée qui m'occupe, je veux employer tous les moyens possibles (e). Ces moyens sont au milieu de nous. Tâchez d'engager Papa à aller chez M^r de la Besnardière (7), M^r Flury (8). Qu'il mette tout en oeuvre. Faites-moi le plaisir de voir M^r Dermand (9). Usez de tout ce que vous jugerez convenable. La carrière qui s'offre à moi me plaît, j'ai du goût pour le genre de travail qu'elle nécessite. Je ne doute pas que je n'y puisse entrer, si cela dépendait de votre amitié. Malheureusement mes efforts ont échoué autrefois (10), je sais qu'il n'y a pas beaucoup d'espoir. Tentons encore la fortune, et M^r de la Besnardière.

M^r Naudet, M^r Guérin doivent m'en vouloir de ne pas leur avoir écrit plutôt. Plaidez ma cause auprès d'eux, en attendant la première occasion qui leur portera mes lettres. Je n'ignorerai plus aucune de ces occasions à cause de la nature de mes occupations.

Il y a ici un jeune peintre, nommé Grain (11). Il s'occupe de la miniature. C'est le seul, et cependant il ne trouve nulle part à exercer son talent. Par un singulier hazard, il vous ressemble beaucoup de figure. C'est une des causes de l'amitié que je lui porte.

M^r Tonnay s'est avisé de peindre le portrait et a fort mal réussi (12).

(d) A: de la place qu'occupe (e) B: possibles pour réussir

(5) Sans doute une expédition de caractère commercial que Plasson aurait tentée dans l'intérieur avant l'arrivée de Ferdinaud à Bahia. Nous ne possédons sur elle aucun renseignement précis. Mais il semble qu'elle ait été organisée en France, puisque Adolphe Dubois, avant de partir pour le Bengale, s'y était intéressé: cf. Lettre 26. C'est probablement à la suite de cet échec que Plasson aurait songé à obtenir une concession de terres et à se faire planteur: cf. Lettre 9.

(9) D. Marcos de Noronha e Brito, 8^e comte dos Arcos, gouverneur de Bahia depuis 1810: cf. *supra*, p. 156.

(7) Cf. *supra*, p. 146, n. 15.

(8) Louis-Noël Flury (1771-1836), sous-directeur en 1804, puis directeur en 1814 de la division des consulats et du commerce au Ministère des Affaires Étrangères, avait été le chef de M. Denis. Depuis 1816, il avait été fait Conseiller d'État. Cf. *Nouvelle Biographie Générale Didot*, XVIII, col. 19-20.

(9) Il s'agit probablement d'un autre haut fonctionnaire du Ministère des Affaires Étrangères que je n'ai pu identifier.

(10) Allusion aux échecs répétés de sa candidature à l'École de Jeunes de Langues: cf. *supra*, p. 146.

(11) Cf. *supra*, p. 159.

(12) Ferdinand parle ici, non pas d'Hippolyte Taunay, dont il sera question dans d'autres lettres, mais de son père, Nicolas-Antoine Taunay (1755-1830), membre de la Mission artistique de 1816. Nicolas-Antoine Taunay, qui s'était fait connaître et appré-

Il n'est guère plus heureux que tous ceux qui composent l'Académie des Artistes (13).

Adieu, Monsieur et bon ami. Croyez à une amitié qui ne cessera qu'avec la vie.

Ferdinand Denis

P. S. Je tâcherai de vous écr[ire] par l'Angleterre (14).

[20v]

Ce 16 juin 1817

J'avais l'intention de vous écrire encore aujourd'hui. Mais c'est une chose impossible. Je ne sais pas si j'aurai le tems de répondre à Papa à qui je voulais donner beaucoup de détails et que j'avais laissé le dernier pour cela. Le bâtiment part dans deux heures et il faut que je courre pour lui. Je vous remercie de tout ce que vous me dites. J'espère que votre *Didon* aura une heureuse fin (15). Je vous embrasse.

Ferdinand

M^r Plasson me charge de vous dire mille choses aimables.

11

Ferdinand à son Père

ms. 3417, ff. 25-26v, 37-38v

[25]

Bahia, 14 juillet 1817

Mon cher Papa,

J'espère que tu as bien voulu excuser le retard que j'ai mis à répondre à ta dernière lettre. Je voulais t'offrir quelques détails (a) recueillis sur Minas Novas (1), et il m'a été impossible de les faire parvenir par le paquebot anglais qui n'est pas resté deux

(a) A: détails que j'ai

cièr comme peintre de genre et de paysages, et avait moins bien réussi comme peintre d'histoire et de batailles, avait en effet accepté de faire le portrait de D. João VI et de quelques personnes de la Famille royale et de la Cour. Ces toiles n'ajoutent rien à sa gloire.

(13) Cf. Afonso de Escraignolle Taunay, *A Missão Artística de 1816*, Rio de Janeiro, 1956, *passim*.

(14) C'est-à-dire par le paquebot régulier de Falmouth.

(15) Il ne semble pas que cette *Didon* ait jamais été achevée.

(1) Cf. *supra*, p. 170, n. 133.

jours ici (2). Je profite d'un bâtiment nantais qui part après-demain. C'est un fort bon marcheur: il n'a mis que 36 jours pour venir à Bahia. Il te portera donc rapidement la nouvelle de ce qui se passe au Brésil.

Tu n'ignores probablement pas que nous avons perdu le comte d'Abarca (3). La mort du marquis d'Aguiar (4) l'avait surchargé d'affaires (5). Malgré ses efforts pour remplir honorablement ses fonctions (6), la disgrâce a précédé son décès de quelques jours (7). Il était entre les main[s] des médecins qui lui rendaient l'existence douloureuse sans remédier à ses maux. Le comte dos Arcos, gouverneur de la Capitainerie de San Salvador, va partir pour Rio incessamment. Il sera ministre de la (b) Marine (8). Ce commencement d'un retour à la faveur du prince pourrait bien le conduire au ministère le plus important. C'est peut-être la meilleure tête du royaume. D'abord vice-Roi du Brésil, il est descendu jusqu'à la place qu'il occupe et où le retenait, je crois, le comte d'Abarca (9). Il s'est distingué dans la dernière émeute qui a eu lieu à Pernambouc, car

(b) A: la guerre.

(2) Cf. Lettre 10.

(3) António de Araújo e Azevedo, comte da Barca, était mort le 21 juin 1817: cf. dépêche de Maler, 23 juin 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, f. 282.

(4) D. Fernando José de Portugal, marquis d'Aguiar, était mort le 24 janvier 1817: cf. dépêche de Maler, 25 janvier 1817, *ibid.*, f. 203. Il était gravement malade depuis fort longtemps. Cf. dépêche du duc de Luxembourg, 24 juin 1816, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1814-1816*, f. 322v: «Le marquis d'Aguiar est âgé, infirme et surtout affaibli par vingt et un ans de séjour en Amérique d'où il arrivait lorsqu'il a dû y retourner avec la Cour. Ce ministre est toujours accablé d'affaires et souvent malade.»

(5) Le marquis d'Aguiar avait eu tous les portefeuilles, sauf celui de la Marine et de l'Outre-mer, qui était tenu par le comte da Barca. Après sa mort, c'est sur ce dernier que retomba toute la charge des affaires.

(6) Efforts qui ne furent guère couronnés de succès. Depuis 1815, il était en effet gravement malade. Cf. Marrocos, in Oliveira Lima, *Dom João VI no Brasil*, p. 893, n. 724: «Eu nelle não vejo senão inchação e tremulência, e S. A. R. disse a minha vista que elle ja não podia assignar.» Cf. dépêche de Luxembourg, 24 juin 1816, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1814-1816*, f. 322v: «Il est dans un état de santé qui ne lui permet pas même d'écrire son nom.» Cf. dépêche de Maler, 21 janvier 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1816-1817*, ff. 200v-201: «M. le comte da Barca réunit tous les portefeuilles. Pour faire face à cette besogne, il a la santé la plus chancelante, et ses jambes, prodigieusement enflées, sont dans ce moment attaquées d'un erysipèle. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il peut signer son nom, car il est dans un état tellement convulsif qu'il faut lui mettre un certain poids pour arrêter et fixer son bras.»

(7) Je ne vois pas à quelle «disgrâce» fait allusion Ferdinand, car D. João VI garda jusqu'au bout toute sa confiance au comte da Barca. N'y aurait-il pas là quelque étrange confusion avec les bruits, d'ailleurs erronés, qui avaient couru à propos de la mort du comte de Linhares en 1812? Cf. Rocha Pombo, *Historia do Brazil*, VII, p. 163, n. 1.

(8) Le comte dos Arcos avait été nommé le 26 juin 1817 ministre de la Marine et de l'Outre-mer: cf. Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias 118*, f. 23.

(9) Vice-Roi du Brésil à partir de 1805, le comte dos Arcos avait naturellement

[25v] le Gouverneur de cette province s'était enfui sans songer à / appaiser cette misérable révolte⁽¹⁰⁾, dont je ne te parlerai pas parce que tu la connais probablement aussi bien que moi. San Salvador doit au comte dos Arcos son Jardin public⁽¹¹⁾, ses chemins et beaucoup d'autres embellissements. Nous pourrions fort bien perdre au change quand il partira pour Rio⁽¹²⁾. Malgré ses bonnes intentions je ne sais s'il se décidera (c) à s'occuper de l'agriculture⁽¹³⁾. Ils sont si loin de songer aux avantages qu'elle leur offre ! Les (d) Brésiliens ne seront peut-être convaincu de l'importance de cet art qu'au moment où l'or et le diamant trompera leur avidité, et cesseront de paraître (e) au sein des mines. Dans ce cas, ils peuvent attendre bien des siècles avant de se livrer à la culture. Minas Novas seul, dont je veux t'entretenir, suffirait à fournir de pierres précieuses tout l'Ancien Monde et une partie du Nouveau. Nous allons, si tu veux, nous diriger vers cette riche contrée.

C'est à la latitude du Sud entre le 17^e (f) et le 18^e degré⁽¹⁴⁾ qu'on rencontre l'embouchure du Rio Grande porte diamant⁽¹⁵⁾, qu'il ne faut pas confondre avec le Rio Grande du Sud. Après avoir remonté ce fleuve à la hauteur de 36 lieues en traversant sur ses eaux une pleine couverte de forêts impénétrables, on aperçoit les premiers rochers qui font partie des Cordelières de los Indos⁽¹⁶⁾. Ici le fleuve change de nom : il prend celui de Chicotignone⁽¹⁷⁾. A partir de cet endroit, des chutes d'eaux continues⁽¹⁸⁾ se

(c) B: s'il décidera ses compatriotes (d) A: offre. Mais (e) A: paraître dans les (f) A: 17^e ou

été relevé de ce poste lors de l'arrivée de la Cour à Rio en 1808. Mais dès 1810 il avait été nommé gouverneur de Bahia, en remplacement du comte da Ponte. Les idées relativement libérales du comte da Barca s'opposaient à la tendance plutôt autoritaire du comte dos Arcos. Mais rien ne prouve que le premier ait délibérément maintenu le second en une position qui, pour n'être nullement effacée, n'en demeurerait pas moins subalterne. Ce qui est certain, par contre, c'est que le comte dos Arcos ne bénéficia jamais de la pleine confiance du Roi.

(10) Cf. Rocha Pombo, *Historia do Brazil*, VII, pp. 364-375, 396-399, 411 et 412, n. 1.

(11) Le *Passeio Publico*: cf. supra, p. 156.

(12) Le «Corps du Commerce de Bahia» tint à rendre au comte dos Arcos un exceptionnel hommage «pour sa belle conduite pendant son administration». Le 27 juin 1817, il décidait d'édifier à Rio, «pour lui et ses descendants», un palais d'une valeur de 100 contos ou 625.000 francs de l'époque. Cf. dépêche de Maler, 2 août 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, f. 232.

(13) Sur les encouragements déjà donnés par le comte dos Arcos à l'agriculture dans la province de Bahia, cf. Accioli, *Memórias históricas*, III, p. 64.

(14) Plus exactement entre le 15^e et le 16^e degré.

(15) Il s'agit du Jequitinhonha ou Rio Belmonte. Cf. Aires de Casal, *Corografia brasílica*, I, p. 393: «O Jequitinhonha, tão célebre pela prodigiosa quantidade de diamantes que se tiram do seu leito...»

(16) Ou Serra dos Aimorés.

(17) Transcription phonétique approximative de *Jequitinhonha*.

(18) Le premier obstacle à franchir, à l'entrée de la Serra dos Aimorés, était le rapide de la Cachoeirinha.

suivent jusqu'à sa source peu éloignée de Tijouka, capitale des Mines de Diamants (19) et de Serô Frio (20).

Une quantité considérable de torrents et de rivières viennent se réunir au Chicotignone depuis Tijouka jusqu'aux chutes d'eau (21). Tous charient des diamants, à l'exception de la rivière Ordué (22), connue en revanche pour avoir fourni la plus grande quantité d'or qu'on ait exportée du Brésil.

Il n'y a pas à proprement parler de mines de diamant au Sero Frio. On le trouve dans des grottes mêlé avec d'autres pierres. / Dans les rivières, il se rencontre dégagé des parties hétérogènes, mais ordinairement enfoui dans une vase épaisse, couverte d'un lit de gros galets. Quelquefois il est à la surface du sable et, sans être taillé, on le reconnaît au feu éclatant qu'il jette pendant la nuit. (Tous n'ont pas cette propriété.) [26]

Le gouvernement défend expressement de chercher soi-même le diamant ou de l'acheter de ses employés. Cette défense serait inutile si l'on < n' > avait placé de distance en distance des postes de surveillance pour les voyageurs qui ne peuvent échapper à aucun d'eux. Des soldats, dont la fidélité est éprouvée, rôdent sans cesse sur les rivages du fleuve, dont les eaux limpides trahissent le contrebandier (24) qui fait connaître ses intentions aux gardiens en remuant la vase (g), car il est fort souvent obligé de bouleverser une grande quantité de galets avant de trouver une pierre qui le dédommage de ses peines. Il (h) peut faire fortune en un instant. Mais son adresse échoue presque toujours auprès des chefs de poste (25). Ceux-ci connaissent parfaitement la facilité qu'il y a à passer un (i) aussi petit volume que le diamant. Aussi vous font-ils dépouiller de tous vos vêtements, débarasser en un instant de vos effets pour les visiter avec la dernière exactitude. Ils démontent les fusils, coupent les bâtons, etc. etc... Il (j) < est > bien rare de leur

(g) A: vase qui est (h) B: Il arrive qu'il (i) B: un objet d'un
(j) A: etc... Aussi est

(19) Il s'agit du «grande, famozo e florescente arrayal de S. Antonio do Tijuco, numa quebradura do Serro do Frio, e não longe da origem do rio Jequitinhonha», selon les termes de Aires de Casal, *Corografia brasilica*, I, p. 401. Tijuco était le chef-lieu du *Districto Diamantino*, enclave de la *comarca* de Serro Frio, subdivision de la province de Minas Gerais. Selon Aug. de Saint-Hilaire, *Voyage dans le District des Diamants*, I, p. 40, son nom indigène aurait été *Tyjuca*.

(20) F. Denis entend parler, non pas de la circonscription administrative du Serro Frio, mais du massif montagneux qui devait lui donner son nom, et où le Jequitinhonha prenait sa source.

(21) Aires de Casal, *Corografia brasilica*, I, p. 393, énumère quelques-uns de ces affluents du Jequitinhonha: l'Itucambyrussu et le rio Vaccaria, sur la rive gauche, l'Arassuahy et le Piauhly, sur la rive droite.

(22) Je n'ai pu identifier cette rivière. Le Rio Verde, auquel j'avais pensé un moment, n'est pas un affluent du Jequitinhonha.

(23) Sur l'organisation administrative du *Districto Diamantino*, cf. Aug. de Saint-Hilaire, *Voyage dans le District des Diamants*, I, pp. 5-19.

(24) Ou plus exactement le *garimpeiro*. Ce terme s'applique en effet à l'aventurier qui, contrairement à la loi, cherche le diamant pour son propre compte. Le contrebandier est celui qui transporte les diamants qu'il n'a pas recueillis lui-même, mais qu'il s'est frauduleusement procurés auprès des employés, ou des esclaves, de l'administration.

(25) La liste des postes frontières du *Districto Diamantino* est donnée par Aires de Casal, *Corografia brasilica*, I, p. 400.

échapper. Il y avait un moyen qui réussissait souvent: mais de bonnes médecines, de bons lavements purgatifs l'ont rendu aussi connu que les autres. Ils ne sont cependant pas tous épuisés. En voilà la preuve.

[26^v] Un homme possédait un seul diamant, mais il était magnifique, et l'on était parvenu par divers stratagèmes à le faire arriver au dernier poste, plus sévère encore que ceux qui sont avant lui. Le voyageur / se confie à un esclave, prend un morceau de bois (k), y cache sa pierre et, au moment où il doit passer et aller à la visite, il donne son bâton au nègre qui (1) le met au foyer du poste et le retire au moment de partir, comme un charbon dont il se sert pour allumer sa sigarre. Je te rapporterai une autre fois des tours dans le même genre. Ils sont fort adroits et prouvent une grande hardiesse (26).

Quand à l'or, il est permis à tout individu de le chercher et d'en emporter ce qu'il a pu trouver. Cependant, cette permission ne s'étend pas sur quelques districts que le Gouvernement s'est réservé.

Les pierres précieuses du Brésil sont l'émeraude, le saphir, la chrysolite, la topaze jaune et blanche, l'agua marina, l'améthiste, la pringho d'agua (27) blanche et bleue, ronde et brillante sans être taillée, la tourmaline verte, noire et bleue, toutes les espèces connues de cristal, des agathes de toutes les couleurs mais seulement dans la Capitainerie de St Paulo. Toutes ces pierres appartiennent à ceux qui les trouvent. Il est beaucoup plus avantageux de les acheter des mineurs que de les chercher soi-même. Cependant on est souvent trompé.

Tous les ans, il part des caravanes considérables de Villa de Fanado (28) pour se rendre dans des montagnes situées à 15 journées de cette ville. Pour aller dans cet endroit, qu'on nomme Américanos (29), le voyageur est obligé de traverser des forêts immenses où il est fort souvent inquiété par des hordes de sauvages, par des serpents inconnus, dit-on, dans le reste du pays. Les pierres dont je viens de parler, non seulement se trouvent enfermées au sein de ces montagnes, mais on prétend qu'elles forment pour ainsi dire une carrière de pierres précieuses. C'est un véritable Eldorado. Les pluies de 15 ou 20 jours (m) sont fréquentes et rendent les travailleurs aveugles. Ils ne recou-

(k) A: bois et au m (1) A: qui l'allume au f (m) A: jours rendent fréquemment

(26) Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 345: «Les récits qui nous ont été faits au Brésil sur les stratagèmes employés par les garimpeiros ou par les contrabandistas, afin d'échapper aux surveillants du District Diamantin, formeraient à eux seuls un long chapitre. Tantôt c'est un cavalier jouissant d'une certaine réputation d'opulence qui cache habituellement des pierres d'un poids considérable dans la cuisse du pauvre animal dont il se sert comme monture, et qui se voit prié poliment de céder la bête pour ne point donner lieu à un esclandre désagréable. Une autre fois, c'est un noir stylé par son maître qui, au moment de passer les dernières barrières de l'arrayal, allume son cigare avec le tison enflammé qui recèle la pierre précieuse. Une autre fois encore, ce sont des pigeons messagers qui passent par dessus les montagnes. Il est probable qu'il y eut de tout temps dans ces récits une part laissée à l'imagination.»

(27) Ou plutôt *pingo de agua*, littéralement «goutte d'eau».

(28) *Villa do Fanado* était le nom primitif, et demeuré courant, de la *Villa de Nosso Senhor de Bom Sucesso das Minas Novas do Arassuahy*, auj. Minas Novas: cf. Aires de Casal, *Corografia brasílica*, I, pp. 396-397, et F. Denis, *Brésil*, pp. 353-354.

(29) Dans les *Scènes de la Nature*, p. 164, tout comme dans son *Brésil*, p. 348,

vrent / ordinairement la vue qu'en descendant dans la plaine. Il est permis à quiconque [37] le veut d'exploiter Americanos. Mais il faut se décider à surmonter tant de privations pendant le voyage, qu'il n'y a que des mineurs et des gens bien déterminés qui osent l'entreprendre (30). Plusieurs de ces malheureux meurent des fièvres et des fatigues. Le retour de ceux qui (n) y survivent est marqué par des fêtes et des réjouissances. Il est présumable que ces hardis voyageurs trouvent des diamants. En tout cas, ils ne s'en vantent pas et ont bien raison!

Jetons à présent un coup d'oeil rapide sur les habitans du pays que nous venons de parcourir. Transportons-nous de nouveau dans l'endroit où le Rio Grande mêle ses eaux à celle de l'océan. Nous y verrons l'indien Cabouc (31) civilisé. Il forme un peuple agricole et chasseur, peu nombreux (o), mais bien misérable. Je t'en parlerai une autre fois d'une manière plus détaillée. Nous entrerons dans sa hute, nous écouterons ses plaintes, et tu jugeras s'il est en droit de gémir. Un peu plus loin, les Indiens proprement dits, à peine civilisés, mais bons chasseurs, nous arrêteront quelques instants. Mais en nous avançant dans l'intérieur, nous verrons l'homme sauvage dans toute sa misère, dans toute sa brutalité. Le Boutikoude, le Patajos, le Kaikiris (32) nous donnera tour à tour des exemples de fierté, de pudeur, de bonté réunis aux vices les plus honteux. Nous ne pouvons plus les juger. Ils connaissent la valeur d'un couteau, d'un mouchoir, d'un baril de tafia, et cette connaissance suffit pour (p) faire naître en eux les plus mauvaises qualités dont ils (q) possédaient sans doute le germe comme les / autres hommes, mais que [37v] nos présents funeste a développés. Un de ces malheureux a vendu à M^r Freirès (33) son fils pour un couteau, un mouchoir et un morceau de sucre. Il ne faut pas cependant leur imputer des crimes qu'ils n'ont pas commis. Ils ne sont pas antropophages, comme quelques personnes le prétendent (34). Je vais te parler un instant des Boutikoudes, parce qu'ils forment le peuple le plus considérable et le plus connu. Les autres auront leur tour dans une (r) lettre très prochaine.

Ce sauvage peut passer pour blanc (35). Son teint pâle, sans couleur, lui donne l'air maladif en pleine santé. Sa taille est moyenne (s), assez bien prise. Il ne paraît pas robuste comme le Nègre, mais je le crois plus adroit. Sa figure est rebutante (t). Voici en général les principaux traits qui la distinguent de (u) ces autres races: les

(n) A: qui leur (o) A: nombreux et (p) A: pour développer
(q) A: ils avaient (r) A: une autre (s) A: moyenne mais (t) A: rebutante.
Ils sont (u) A: de l'

F. Denis appelle cette région *Americanos*, bien que, dans ce dernier ouvrage, il l'appelle aussi *Rio das Três Americanas*. Il s'agit de la vallée du Ribeirão das Americanas qui recueille les eaux de trois rivières et est lui-même un sous-affluent du Mucury: cf. Aires de Casal, *Corografia brasileira*, I, p. 394, n. 100.

(30) Cf. *supra*, p. 171, n. 137.

(31) C'est-à-dire *caboclo*.

(32) C'est-à-dire *Botocudo*, *Patacho* et, probablement, *Cayriri*: cf. Aires de Casal, *Corografia brasileira*, II, pp. 100-101, 198-200.

(33) Sur Georg-Wilhelm Freyreiss, cf. *supra*, p. 169.

(34) F. Denis, *Brésil*, p. 211, estime que les chroniqueurs anciens ont peut-être exagéré la «fureur d'anthropophagie» des Botocudos.

(35) Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 212: «Il y en a plusieurs même qui se rapprochent tellement de la race blanche qu'une teinte rosée colore leurs joues.»

yeux fendus comme ceux des Chinois ⁽³⁶⁾, le nez gros épaté, la bouche grande, bien meublée, les pommettes des joues fortement prononcées, le front petit, couvert presque jusqu'aux sourcils par une grande quantité de cheveux noirs très fournis ^(v). Bien convaincus que l'art embellit la nature ^(w), ils se fourrent des morceaux de bois dans la partie charnue de l'oreille pour la faire descendre jusque sur les épaules ^(x) ⁽³⁷⁾ et emploient le même ornement ^(y) pour la lèvre inférieure. Le morceau de bois que les chefs y introduisent est à peu près gros comme le poing. Ceux que j'ai vus étaient débarrassés de ce fardeau incommode; mais les trous faisaient le plus joli effet du monde. Ils sont nus et permettent à leur femme le même luxe de vêtements. On n'a pas d'exemple qu'une Boutikoude ait ruiné son mari par la toilette. Ne vous imaginez pas cependant <qu'elles ignorent ^(z)> l'art important de séduire les hommes. Elle y réussit ^(aa) complètement quand elle barbouille ^(ab) avec du rouge, du noir et du blanc ⁽³⁸⁾. Elle a ^(ac) aussi la ressource des ^(ad) petites bûches en guise de pendants d'oreille. J'allais oublier de te dire que les individus des deux sexes se rasent le tour de la tête avec un rasoir de rozeau; il ne leur reste qu'une houppe de cheveux qui commence un peu au-dessus de l'oreille. Je ferai en sorte de te procurer un de ces roseaux si extraordinairement travaillés.

L'occupation habituelle de ces peuples est la chasse et la pêche. Ils sont si adroits à tirer l'arc qu'ils ne manquent que très rarement l'animal le plus petit. Je vais te faire connaître ceux dont ils se nourrissent. Ils mangent les singes, les counti ⁽⁴⁰⁾, les armadilles ⁽⁴¹⁾, les écureuils, les sangliers, les cerfs, etc. etc. On rencontre en général les mêmes animaux que dans l'intérieur de l'Afrique; ils sont seulement d'une taille inférieure. Un voyageur de ma connaissance, qui a eu la bonté de me donner quelques-uns

(v) A: fournis. *Ils sont si* (w) A: nature qu' (x) A: épaules *ils*
 (y) A: ornement dans (z) Correction B indispensable (aa) B: y réussissent
 (ab) B: elle se sont barbouillé (ac) B: Elle ont (ad) A: des petits bâtons. *J'allais oublier*

⁽³⁶⁾ Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 212: «Un voyageur qui les a observés avec l'exactitude la plus consciencieuse, M. de Saint-Hilaire, paraît disposé à reconnaître en eux le type de la race mongole... Un jeune Indien des bords du Belmonte, amené à Rio de Janeiro par M. le prince de Neuwied, ne put s'empêcher de donner le titre d'oncle à un chinois qu'il rencontra. S'il nous est permis de joindre notre opinion personnelle et nos souvenirs à ceux de tant de savants, nous n'hésiterions pas à reconnaître chez ces Indiens, avec M. Auguste de Saint-Hilaire, le type mongol.»

⁽³⁷⁾ Selon F. Denis, *Brésil*, p. 211, «quelques nations du voisinage désignent les Botocudos sous le nom significatif de *longues oreilles*».

⁽³⁸⁾ Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 209: «Le Botocudo est complètement nu et il ne cherche jamais à déguiser sa nudité en empruntant aux autres sauvages la forme de leurs ornements: il lui suffit de se colorer la peau avec la teinte noire du jenipa et la couleur orangée du rocou.»

⁽³⁹⁾ Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 210: «Hommes et femmes s'en vont rasés, et ils se rasent avec certains roseaux qu'ils savent rendre fort tranchants»

⁽⁴⁰⁾ Ferdinand Denis veut parler ici de l'*aguti*, appelé *cutia* par les Portugais, petit rongeur comestible dont la chair est encore aujourd'hui assez appréciée. Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 68.

⁽⁴¹⁾ On groupe sous le nom d'*armadille* plusieurs espèces de mammifères de l'ordre des édentés. La plus connue est le tatou.

de ces détails (ae) sur l'intérieur, m'a dit avoir vu sur les bords du fleuve quatre espèces de tigres, qui sont le jaguar, le cougar, le serval et le oslod; ce dernier, d'un noir parfait, est le seul auquel les habitans donnent le nom de tigre (42).

Mais je griffonne sans regarder l'énorme liasse de duplicata que j'ai à faire. Il faut se décider à quitter la conversation que je reprendrai dans peu, si elle ne t'a pas trop ennuyé. Elle a, dans tous les cas, le mérite de la vérité, et tu auras la bonté de passer sur les incorrections dont elle est pleine. Ma mémoire, / d'ailleurs, ne m'a pas [38v]
laissé toujours la faculté de classer (af) ces différentes données avec toute la justesse du monde. Je tâcherai de réunir avant d'écrire tout ce qui me reste à te compter (ag).

M^r Plasson marche rapidement vers son but. J'espère que le papier dont tu as la copie le fera réussir. Je ne te parle pas de cette affaire, parce que tu es déjà au fait. Remercie encore M^r Toméoni de toutes ces bontés et embrasse pour moi ma petite maîtresse (43) sans m'oublier auprès de Madame.

Je te parlerai prochainement pour mon maître de calcul de ce qui peut l'intéresser dans ce pays. En attendant, rappelle-moi à son souvenir.

Adieu, mon cher Papa. J'ai à peine le tems de finir ma lettre tant nous sommes pressés. Nous avons passé une grande partie de la nuit à travailler. Je t'embrasse un million de fois ainsi que ma bonne Maman qui recevra dans quelques jours une longue épître. J'embrasse M^r Arsenne, M^r Ducloud, M^{me} Vilnave, James, Monsieur Naudet.

J'embrasse Alphonse du fond de mon coeur.

P. S. J'envoie à Cisca quelques oiseaux des environs de Bahia avec quelques graines. D'autres choses plus jolies lui parviendront dans quelques jours.

J'embrasse encore une fois ma chère Maman. Ne m'oublie pas chez Mesdames Rolls. Je présente mes civilités empressées à M^r Rolls.

12

Ferdinand à Louis Arsenne

ms. 3417, ff. 27-28v

A Monsieur
Monsieur Arsenne.

[28v]

Bahia, 12 7bre 1817

[27]

Monsieur et bon ami,

Je me proposais de causer lontems avec vous aujourd'hui, mais je me vois forcé de remettre cela à 8 ou 10 jours. Je crains trop que vous ne m'accusiez de paresse pour ne pas vous dire la cause de ce retard. Nous nous trouvons pressés de tout côté. Pre-

(ae) B: détails m'a dit (af) A: classer cette (ag) B: te conter

(42) F. Denis, *Brésil*, p. 68, parle du *jaguarete*, ou tigre noir, et du *cougar*, «qu'on a surnommé quelque fois le lion d'Amérique». Le *serval* est une espèce de grand chat d'Afrique. Quand à l'*ocelot*, et non pas *oslod* comme l'écrit bizarrement F. Denis, c'est un chat sauvage du Mexique, à robe mouchetée, et non pas «d'un noir parfait».

(43) Sans aucun doute la fille de Toméoni, contatrice de quelque renom. Engagée par l'Opéra de Mexico, elle échappa à un naufrage en vue des côtes américaines, mais disparut ensuite sans laisser de traces.

mièrement, parce que le courrier portugais part presque en même tems que le bâtiment français. En second lieu, je suis très occupé depuis quelque tems^(a) pour une affaire importante qui en est à sa fin et doit faire honneur à Monsieur Plasson. C'est un procès en civil et en criminel de Portugais contre^(b) Français. Il est fort heureux pour nos compatriotes qu'un agent du Gouvernement français se soit trouvé là pour faire valoir leur bon droit. Je veux vous rendre compte incessamment de cette affaire vraiment intéressante⁽¹⁾.

[27v] Depuis quelque tems la pluie a cessé, et je fais des excursions dans les campagnes sauvages qui m'entourent. Je veux en entreprendre une avec vous la prochaine fois. Malheureusement mes pinceaux sont trop peu exercés pour vous peindre les superbes effets du coucher du soleil dans la mer. Mais n'importe! c'est pour vous que j'écris; et, dans ces occasions-là, je suis plein de confiance parce que je compte beaucoup sur votre indulgence et que je veux vous conter les choses comme elles se passent devant moi.

J'attends avec la plus vive impatience la nouvelle de votre succès au Sallon⁽²⁾. J'y prends, du Brésil, autant d'intérêt que si j'étais encore auprès de vous.

Vous ne sauriez croire le plaisir que me ferait une lettre un peu longue. Je l'attends de votre amitié. Faites-moi des questions: je ferai en sorte d'y répondre

(a) B: tems par (b) A: contre Plass

(1) Ferdinand ne s'est jamais expliqué sur cette affaire, qu'il est impossible d'identifier à coup sûr. Toutefois il est permis de supposer qu'il s'agit de la grave affaire de *La Rosalie*, goélette française amarinée par le bâtiment portugais *A Carlota* et retenue dans le port de Bahia depuis le milieu de juin 1817, tandis que son équipage était jeté en prison sous prétexte qu'il se livrait à la course pour le compte des insurgents d'Amérique et, plus spécialement, d'Artigas. J'aurai l'occasion de revenir plus loin sur l'activité des corsaires le long des côtes du Brésil. En ce qui concerne *La Rosalie* l'incident fit beaucoup de bruit, et le Gouvernement français et son représentant à Rio s'en émurent: cf. Archives Quai d'Orsay *Portugal et Brésil 1817*, ff. 266 v, 344 v, 345 v, 348 v-349, 363, *Portugal et Brésil 1818*, f. 182. Plasson intervint aussi auprès du comte dos Arcos, mais sans pouvoir obtenir satisfaction: cf. Archives de l'Etat de Bahia, *Cartas do Govérno a varias Autoridades 1817-1819*, ff. 69 v-70, 90. Tout ce qu'il put faire, ce fut d'assurer le ravitaillement régulier des prisonniers; cf. *ibid.*, ff. 70-70 v, 86, 99, 121 v, 171 v-172. L'affaire traîna pendant de longs mois: elle n'était pas encore réglée en mai 1818. *L'Idade d'Ouro do Brazil*, n° 75, 18 septembre 1818, publiait encore l'annonce suivante: «Convida-se a todas as pessoas que fosse[m] dispostas a emprestar com contrato a grossa sobre o corpo e aparelhos da escuna franceza *Rosalie*, presentemente neste Porto, se queirão apresentar no escriptorio do Consul francez de frente do theatro de São João». L'attitude de Plasson fut diversement appréciée. Selon le capitaine du brick *Le Clément*, Guilhem, qui se trouvait à Bahia lorsque la *Rosalie* y fut amenée, l'Agent consulaire était «moins qu'insignifiant» et «faisait preuve d'animosité contre le Gouvernement» qu'il représentait: cf. Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, f. 346. Peut-être Guilhem avait-il décelé quelque mauvaise humeur chez Plasson qui, ainsi que nous le verrons, ne parvenait pas à se faire nommer consul: cf. Lettres 21 et 31.

(2) Arsenne semble pourtant n'avoir débuté qu'au Salon de 1822. Mais il s'y préparait certainement depuis longtemps.

d'une manière satisfaisante (c). Cela me sera plus facile que de (d) vous écrire des choses qui d'ailleurs pourraient ne pas être intéressantes.

Si M^r Guérin pense quelque fois à moi, je le paye bien de retour. Il n'y a pas [28] de jour où je ne me rappelle sa bonté et toutes ses qualités aimables. Je suis entièrement à ses ordres.

M^r Naudet doit recevoir bientôt une lettre de moi. En attendant, je l'embrasse de tout mon coeur.

Adieu, Monsieur et bien bon ami. Je vous prie de croire aux sentiments sincères de celui que vous voulez bien nommer votre ami.

Ferdinand Denis

P. S. Vous rendriez bien grand service à un de mes amis (3) si vous pouviez lui faire passer que < lques > pinceaux à lavis et à miniature. Il est impossible d'en trouver ici, non plus que des yvoirs et des crayons de Conté. Si vous pouviez aussi faire passer des couleurs fines, quelques petits paquets, nous vous serions vivement obligés (4). On désirerait / savoir si une collection d'arbres du Brésil pourrait avoir quel- [28v] ques succès. M^r Lalonde, capitaine du brick *Le Tage*, a bien voulu se charger auprès de M^r Plasson de diverses petites commissions. Vous pourrez vous adresser à lui pour les lettres. Je vous recommande surtout les pinceaux et les couleurs.

Je vous prie de présenter à toute la famille Rolls l'hommage de mon dévouement respectueux.

J'embrasse bien encore ma petite Cisca.

Si l'un de vous, Messieurs, veut avoir la complaisance de porter la lettre ci-incluse, il me fera plaisir et en aura lui-même, car il pourra présenter ses respects à la dame à qui elle est adressée. Son mari demeure avec. C'est le jeune homme dont je vous ai parlé et qui nous a rendu plus d'une fois de véritables services.

13

Ferdinand à son Père

ms. 3417, ff. 35-36v

< Bahia, milieu septembre 1817 > (1)

...suite d'une fête dont il était le héros. [35]

J'ai été au théâtre (a) pour la seconde fois depuis mon séjour à Bahia. Je me souviendrai longtemps du spectacle singulier dont on nous a régalé. On donnait le *Sacrifice d'Iphigénie*, pièce imitée, je crois, des anciens tragiques. Il est difficile de voir

(c) A: satisfaisante. Je le (d) de ref

(a) A: théâtre à l

(3) Il s'agit évidemment de Grain.

(4) Cf. Afonso de E. Taunay, *A Missão artistica de 1816*, p 169: «Por cúmulo da infelicidade, Nicolau-Antonio Taunay vira-se forçado a deixar os pincéis, durante algum tempo, por falta de côres, artigo que no Rio de Janeiro escasseava e era de má qualidade.»

(1) Cette Lettre, dont le début manque, ne peut être exactement datée. Elle est postérieure à la Lettre 8, du 12 mai 1817, date à laquelle le Théâtre São João était encore

quelque chose de plus grotesque que le seňhor Agamemnon traînant un sabre à la husarde. Dans cette circonstance, Achille n'aurait pu se défendre contre le Roi des Rois: il n'était armé que d'un briquet. Quant au prudent Ulysse, l'estimable mulâtre chargé de le représenter n'ayant pu résister à la Circé qui lui offrait une coupe de rak (2), le malheureux héros chancela pendant tout le cours de la pièce. Nestor, gros nègre crépi de rouge et de blanc et décoré d'une moustache chinoise, portait une épée à la française pendant au ceinturon. J'allais oublier Calchas et les deux princesses. Calchas avait un costume de magicien et (b), ce qu'il y a de plus extraordinaire, un bonnet de rabbin. Si les princesses eussent eu le soin de laver leurs robes, elles auraient pu passer pour bien mises. Au dernier et quatrième acte, le théâtre offre tous les apprêts du sacrifice. Le feu brûle sur l'autel. Clytemnestre gémit, ou plutôt beugle, sur la scène. Pour Agamemnon, comme il y a longtemps qu'il a pris son parti, il ne dit pas un mot.

[35v] Iphigénie arrive bientôt, couverte d'un voile, / environnée d'une troupe de rabins. Les gardes, le schakos en tête, entourent l'autel, et le sacrifice va commencer, quand M^r Achille, qui n'entend pas toujours raison, arrive (c) avec quelques nègres, met en fuite les sacrificateurs (d), passe son briquet sous le bras de l'infortuné Calchas, et vient faire des saluts au public. Telle est, sans exagération, la manière dont on joue la tragédie à Bahia, la seconde ville du Brésil.

L'espèce de parade qu'on donnât ensuite était bien préférable. Il y a des idées d'un assez bon comique. On pourrait en tirer parti pour un vaudeville. J'en enverrai l'analyse par la première occasion, ou bien je te la ferai parvenir dans l'original. En général, la musique de tous ces théâtres n'est pas mauvaise, les danses détestables. Il y en a une qu'on nomme *landou* (3) (e), fort bien exécutée, mais dont l'indécence empêche qu'on ne rende compte, quoiqu'elle fasse les délices du public brésilien. Du reste le plaisir du spectacle devient très dispendieux. Le parterre est plus cher que celui des Français, et (f) les préjugés ne veulent pas qu'on aille à cette place. Il faut louer une loge entière, même fût-on seul. Il est vrai que vous pouvez y recevoir vos amis et qui bon vous semble.

[36] Je me suis remis au turk pour rendre service à la Bibliothèque de Bahia. Cet établissement, riche maintenant de 8000 volumes, ne possède pas un seul ouvrage en langues orientales. J'ai copié les sentences de Viguier (4) en n'en écrivant qu'une sur

(b) A: et portait (c) A: arrive s (d) A: sacrificateurs et (e) A: landou en général (f) A: et il

fermé par suite du deuil de la reine D. Maria I. Peut-être est-elle antérieure à la Lettre 11, du 14 juillet 1817, puisque, dans cette dernière, Freyreiss semble apparaître comme un personnage dont M. Denis était censé avoir déjà entendu parler. Mais, dans ce cas, il faudrait supposer que, contrairement à ce qu'il craignait, Ferdinand eut le temps d'écrire à son père après le court post-scriptum ajouté le 16 juin 1817 à la Lettre 10. Il me paraît plus vraisemblable d'admettre que notre Lettre 13 a été envoyée par le même courrier que la Lettre 12, du 12 septembre 1817.

(2) Ou, beaucoup plus vraisemblablement, de *cachaça*. Mais n'oublions pas que Ferdinand savait le turc.

(3) F. Denis, *Brésil*, pp. 147, 239, dit également *landou*. Sur le *lundu*, cf. Oneyda Alvarenga, *Música popular brasileira*, pp. 147-155.

(4) Il s'agit des «sentences» publiées par Viguier, *Elémens de la Langue Turque*, Constantinople, 1790, pp. 284-295, pour résumer, «par une application intéressante, une bonne partie des observations grammaticales» contenues dans cet ouvrage.

chaque feuillet, et un de mes amis (5) a la complaisance d'orner le manuscrit de vignettes dans le genre arabe (6). J'aurais bien désiré avoir le petit abrégé de Meninski (7). Il me serait fort utile. Aussi me ferais-tu un bien grand plaisir si tu pouvais me le faire parvenir quelque jour par un voyageur allant à Rio ou Bahia (8). Il n'y faut songer que dans ce cas-là.

J'avais oublié dans mes lettres précédentes de te parler de M^r Langdorf, consul général de Russie, dont tu me faisais mention dans ta première (9). Je ne l'ai pas connu (g) personnellement, mais je sais, et les amis de la science peuvent (h) s'en réjouir, qu'il a terminé depuis quelque tems un voyage dans l'intérieur, pendant lequel ses collections se sont considérablement augmentées.

Nous possédons maintenant à Bahia deux savants connus et méritant de l'être. Ils sont allemands et voyagent pour leur gouvernement et celui de Portugal. / L'un est M^r Coelo qui (i) compte entreprendre de nouveau d'immenses excursions dans l'intérieur. L'autre est M^r Freyrès, se proposant de visiter, dans peu, l'intérieur de la Baie, qui n'est pas parfaitement bien décrite; de là il entreprendra ses grands voyages. Il doit, dit-on, joindre M^r Coelo à la rivière des Amazones. M^r Coelo s'occupe spécialement de botanique. Ses cartons sont pleins de découvertes précieuses; il ne néglige cependant ni les insectes ni les oiseaux (10). [36v]

Adieu, mon cher Papa. Je t'embrasse de tout mon coeur, ainsi que ma bonne Maman, Cisca, M^r Arsenne. Je suis pour la vie, avec les sentiments de la tendresse la plus respectueuse,

ton fils bien dévoué,
Ferdinand Denis

Je me recommande à ta bonté pour me rappeler au souvenir de la famille Panettier, de Stocard, en leur présentant mes respects. Mille et un compliment respectueux à Monsieur Salavil[le], à M^r Thomeoni, à mon maître de calcul, à tous ceux enfin qui veulent bien s'intéresser à moi.

Mes respects bien sincères à Madame de la Saudraye. M^r Plasson te fait ses compliments et me charge de te dire que le capitaine qui porte cette lettre et les siennes, se chargera des tiennes en t'adressant à M^{me} Plasson à qui il écrit à ce sujet. Il faut éviter de les adresser à Rio.

Le (j) de M^r Desgrimesnière pourrait devenir très utile. Je te prie de ne pas m'oublier auprès de la famille Rolls. J'embrasse bien mon Père Ducloux.

(g) A: connu spécial (h) A: peuvent se (i) A: qui se propose d'
(j) Un mot illisible.

(5) Ferdinand fait sans doute allusion à Grain, dont il est question dans la Lettre 10.

(6) J'ai en vain recherché la trace de ce curieux manuscrit à la Bibliothèque Publique de Bahia. Il a dû disparaître dans l'incendie du Palais du Gouvernement en 1912.

(7) Le «petit abrégé de Meninski» est sans aucun doute la *Grammatica Turcica* de François Mesgnien dit Meninski, publiée à Vienne en 1680, mais dont une réédition avait été faite dans la même ville en 1780.

(8) Dans la Lettre 20, Ferdinand remercieta son père de lui avoir fait parvenir le Meninski.

(9) Sur Georg-Heinrich von Langsdorff (1774-1852), cf. *supra*, p. 169, n. 129.

(10) Sur Georg-Wilhem Freyreiss (1789-1825) et sur Sellow, cf. *supra*, p. 169, n. 130. On a remarqué avec quelle fantaisie F. Denis orthographie ces deux noms.

Ferdinand à son Frère

ms. 3417, ff. 29-30v

[29]

Bahia, 19 Xbre 1817

J'ai reçu, mon cher Alphonse, les lettres en date du mois de mai. Quelle lenteur dans les communications! Ces nouvelles me parviennent par Rio, et sont au moins de 4 mois. Tout ce qu'elles m'apprennent est bien peu satisfaisant. Vous étiez presque tous incommodés, tu étais sans état! Pour l'amour de Dieu, tires-moi de l'inquiétude où je suis. Tu m'accuses de négligence; mais il me semble que je pourrais t'adresser avec bien plus de raison ce reproche: 5 à 6 bâtiments français sont entrés depuis quelques jours sans m'apporter la moindre petite lettre. Je ne dois cependant pas trop gronder; peut-être y en a-t-il à Rio de Janeiro. Nous sommes quelquefois deux mois sans voir ici un navire de ce port (1). Les communications sont établies par terre, mais l'indolence les trouve impraticables.

Je vais probablement faire une petite excursion dans les terres. Je veux la prochaine fois te donner une relation de mon voyage, avec une carte de la Baie.

Ton idée de Bengale me passe souvent par la tête (2). En songeant à ce voyage, je pense aussi à la dot de Cisca, à ton établissement, et nos espérances sont bien chétives dans ce pays-ci! Mais s'éloigner encore! Ce serait pour nous revoir tous plus heureux?/
[29v] Dans tous les cas, ceci demande à être mûrement réfléchi et approuvé. Le consulat vaudrait tous les projets du monde, et j'ose espérer que l'on aura égard aux services importants rendus par M^r Plasson.

As-tu reçu ton arc? Dis-le moi dans ta prochaine lettre. Je compte te faire parvenir quelqu'autre curiosité. J'ai déjà plusieurs colibris et oiseaux mouches préparés, d'autres desséchés aux feux du soleil et conservant bien leur forme. Ma maladresse a trouvé ce moyen plus commode. Tout cela vous est réservé aussitôt qu'une bonne occa-

(1) Le Gouvernement se préoccupait de cette situation et tenta d'y remédier. Cf. Lettre du comte dos Arcos, ministre de la Marine, au comte da Palma, gouverneur de Bahia, 1^{er} décembre 1818, Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias* 118, f. 332: «Querendo S. M. estabelecer a maior regularidade possivel na correspondencia entre esta Corte e os principais portos deste continente como do Reino de Portugal e a ilha da Madeira, houve por bem determinar que saião regularmente dos dias 1 de janeiro, maio e setembro, 10 de fevereiro, junho e outubro, e 20 de março, julho e novembro, os correios deste porto para o de Lisboa, tocando nesse da Bahia e no de Pernambuco quando daqui sahirem nos seis mezes que decorrem de março até agosto e na sua volta nos seis mezes que vão de setembro até fevereiro, devendo sempre no seu regresso para esta Corte tocar no porto do Funchal. E para que não haja a mais pequena interrupção nesta marcha, tem S. M. ordenado que os correios se não demorem no porto de Lisboa mais do que seis dias e nos outros somente vinte e quatro horas por entrada e sahida, salvo havendo motivo urgentissimo, o que neste cazo os respectivos Governadores deverão participar por esta Secretaria de Estado.» Cf. *ibid.*, f. 344.

(2) Cf. *supra*, pp. 152-153.

sion de les faire passer voudra bien s'offrir. Il m'est (a) trop doux dans ce pays-ci de songer que je travaille à vos plaisirs (b) pour (c) négliger (d) une occasion d'obtenir ce que je pense pouvoir vous être agréable.

J'ai (e) aussi plusieurs dessins, mais j'ai honte de les envoyer : ils ne me paraissent pas dignes d'être offerts. Si la fortune vient à nous favoriser, mes envois deviendront plus intéressans, car jusqu'à présent ils ont été le fruit de mes promenades. Il y a une foule de choses qui coûtent fort peu d'argent (f) et qu'il m'est impossibles d'acquerrir. Mais le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, et nous travaillons de tout coeur à le chasser.

Tu pourras voir chez Mme Plasson quelques dessins de Mr Grain. Cela a été fait très vite.

Je voudrais te donner une idée des divertissemens du pays où je suis, afin que tu en puisses faire la comparaison avec ceux du brillant Carnaval d'Europe. Les Brasi- [30v]
liens n'ont pas attendu l'époque où l'on doit se masquer. Depuis deux mois ils se déguisent et courent les rues, affublés de guenilles ou d'une couverture de lit et d'un mauvais masque (3). Ils vont dans cet équipage au combat de taurau dont je ne te donnerai pas la description parce que tu en as une excellente dans Florian, en pensant l'opposé de ce qu'il en dit (4). Rien n'est plus misérable que les tauraux, les taureadores, et ceux qui vont les voir (5).

Lorsque cette lettre te parviendra, mon bon ami, tu seras probablement de retour à Paris. Si tu es encore en Auvergne, dis, je te prie, à nos bons et aimables parents combien je regrette de n'avoir pu leur faire mes adieux, et le plaisir que j'éprouverai à leur aller présenter mes hommages, lors de mon retour.

Adieu, mon cher Alphonse. Ecris-moi, si tu veux de longues lettres. J'ai grand besoin de tes idées pour faire naître les miennes.

Je t'embrasse comme je t'aime.

Ton frère,
Ferdinand Denis

P. S. Ne m'oublie pas auprès de nos amis communs. Donne-moi, je te prie, [30v]
des nouvelles de Stocard et de sa famille. Conte-moi en détail les succès du mélodrame. Fais (g) passer un exemplaire par un de nos capitaines partant pour ce port, en mettant pour suscription : A Mr P., consul de France à Bahia, et non pas : agent consulaire.

(a) A: m'est bien (b) A: plaisirs et je ne (c) A: pour que (d) A: négliger auc (e) B: Je possède (f) A: argent mais (g) A: Fais en

(3) Ce «carnaval» était exceptionnel. Le Gouverneur avait autorisé ces réjouissances à l'occasion du mariage du prince héritier D. Pedro avec l'archiduchesse autrichienne Leopoldina qui avait été célébré à Vienne le 13 mai 1817 et dont la nouvelle était parvenue à Rio vers le 20 août. Cf. Tollenare, *Notes Dominicales*, 5 octobre 1817, f. 279v; O. Tarquinio de Sousa, *A Vida de D. Pedro I*, pp. 92, 93. Voir *supra*, p. 162.

(4) Florian, *Gonzalve de Cordoue*, éd. 1824, pp. 169-171.

(5) Tollenare, *Notes Dominicales*, 5 octobre 1817, ff. 279v-280 parle également des courses de taureaux qui eurent lieu pour la même occasion. Son jugement, quoique plus nuancé que celui de F. Denis, le confirme dans son ensemble. Voir également *supra*, pp. 162-163.

Le paquet parviendrait moins sûrement. On peut s'adresser à une maison de commerce, qui ne refuse jamais ces petits services-là (6).

Ferdinand à sa Mère

ms. 3417, ff. 31-32v

[31]

Bahia, 21 Xbre 1817

Ma chère Maman,

J'ai reçu, il y a environ trois semaines, une lettre de toi. Mais elle est bien ancienne (1). Quand en viendra-t-il une autre? Si tu savais comme je suis inquiet, comme mon coeur bat quand j'aperçois un bâtiment français à l'entrée de la rade. Je m'empresse d'aller à bord. Point de nouvelles! Il faut que je m'en retourne, la tristesse dans le coeur, et portant envie à ceux de mes compatriotes qui reçoivent des lettres par chaque occasion. Papa connaît plusieurs négociants: joins-toi à moi, je t'en prie, pour l'engager à aller s'informer d'eux quand il part des navires pour notre port. D'ailleurs le *Journal du Commerce* donne les meilleures instruction à cet égard. Je ne saurais trop te recommander de ne pas écrire par Rio-Janeiro: cela fait perdre les paquets, ou on ne les reçoit que fort tard.

[31v] As-tu reçu nos lettres du mois de juillet? Je n'en doute pas. Apprends-moi si nous pouvons / conserver l'espérance d'obtenir ce maudit consulat. M^r Plasson a grand besoin de cette place pour rétablir ses affaires. Tu sais combien elles sont en mauvais état, et je n'ai pas besoin de te recommander de ne négliger aucune occasion de lui être utile, ainsi qu'à moi. Il compte beaucoup sur ta bonté pour te concerter avec sa mère qui doit faire des démarches de son côté.

(6) A la suite de ce post-scriptum, M. Plasson a écrit ce petit mot: «J'ajoute trop de prix à vos succès, fussent-ils mélodramiques, pour ne pas me joindre à Ferdinand dans la demande qu'il vous fait. Du mélodrame, on peut s'élaner à tout: c'est un heureux cahos qui renferme et confond tous les genres. Je ne désespère donc pas de voir ce premier échelon vous mener dans une ascension progressive jusqu'aux vénérables planches de la scène française après avoir fait échelle dans tous les théâtres de la capitale. Je ne saurais me résoudre à croire cette maxime inventée par quelque sot à sentence: L'esprit des Lettres est incompatible avec celui des Affaires. Depuis le petit père André qui faisait fort joliment des perruques, jusqu'à Scipion écrivant sous le nom de Térence, tout semble le démentir. Mille souvenirs d'amitié lointaine. Henry.» J'ignore qui était le «petit père André». Mais tout le monde sait que les mauvaises langues de la Rome antique répandaient le bruit que Scipion Emilien était l'auteur des comédies de Térence.

(1) Elle datait du mois de mai: cf. Lettre 14.

J'ai appris avec grand chagrin qu'Alphonse s'est vu dans la nécessité de quitter sa place. J'augure bien des bontés de Monsieur Debrit. Alphonse ne peut manquer de se faire aimer. Tout me porte à croire qu'il ne sera pas longtemps sans emploi. Quand je pense à notre situation, mes réflexions sont bien cruelles. Il est désolant de songer que le sort n'a pas égard aux rigueurs d'une longue séparation et qu'il ne veut pas récompenser les efforts (a) de ceux qui vont arracher ses faveurs dans les terres lointaines. Je n'envie cependant pas le sort du riche; mais je désire celui qui met à même de partager une fortune médiocre avec sa famille et vivre tranquille au milieu d'elle. Quand nos vœux seront-ils donc exaucés? Quand aurons-nous l'aisance? Je t'assure que le travail ne me coûtera jamais pour l'obtenir, surtout en continuant à jouir de la bonne santé qui fut toujours mon partage.

Je t'ai jusqu'à présent peu parlé de nos compatriotes au Brésil, parce que peu d'entr'eux méritent qu'on en parle. Cependant, je veux te dire deux mots des personnes avec lesquelles je vis habituellement.

Je commencerai par Monsieur de Tollenare. C'est un riche négociant de Nantes, [32] qui depuis quelques tems grossit notre petite société (2). Il est difficile de réunir plus de qualités aimables et solides. Il veut bien me témoigner de l'intérêt (3). Il s'est lié avec Mr Plasson (4).

Mr Berthon, ancien avocat, homme très estimable et fort dans l'embarras dans ce

(a) A: efforts que font

(2) Tollenare, après un séjour à Recife, était arrivé à Bahia le 27 juillet 1817: cf. *Notes Dominicales*, f. 251.

(3) On constate non sans quelque étonnement que, dans ses *Notes Dominicales*, Tollenare ne fait pas la moindre allusion à F. Denis. Leurs relations n'en furent pas moins excellentes, comme on le verra par la suite, et comme le prouve le fait que Tollenare donna à F. Denis le manuscrit de ses *Notes Dominicales*, manuscrit que F. Denis légua à son tour à la Bibliothèque Sainte-Geneviève où il est conservé sous la cote ms. 3434.

(4) Plasson était intervenu dans l'affaire de *La Louise* où se trouvait impliqué Tollenare. Dans ses *Notes Dominicales*, 11 mai 1817, ff. 233-234, Tollenare, alors à Recife, raconte comment *La Louise*, qu'il avait frétée dans ce port, avait été arraisonnée par un navire de l'escadre du blocus de Pernambouc au moment où elle tentait de gagner la haute mer, et aussitôt conduite à Bahia. Mais ce que Tollenare ne dit pas, c'est que *La Louise* était chargée de 60 quintaux de bois brésil acheté au gouvernement insurrectionnel de Pernambouc, ce qui constituait un cas manifeste de contrebande puisque l'exploitation du bois brésil était un monopole de la Couronne. Le 23 mai 1817, Plasson demanda au Gouverneur de Bahia de relâcher *La Louise*. A quoi, le 26 mai, le comte dos Arcos répondit (Archives de l'Etat de Bahia, *Cartas do Govêrno 1817-1819*, f. 25): «Restituo o termo que acompanhava o seu officio datado em 23 do corrente, ao qual me pertence responder que a galera franceza *La Louise* fez o contrabando do pau brazil em Pernambuco e cahia consequentemente no commisso das leis deste paiz.» Maler prit la chose en main. Mais, en dépit de tous les arguments spécieux qu'il fit valoir, et auxquels il ne croyait guère, *La Louise* fut bel et bien confisquée. Cf. Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, ff. 226v, 368, 372, 385, 392, *Portugal et Brésil 1818*, ff. 18-18v.

pays-ci. J'ai cru remarquer quelques rapports dans ces idées et celles de mon Père Ducloux. Cela me le fait encore aimer davantage (5).

Mr Conneray, homme aimable et bien élevé. Il possède une belle manufacture de tabac et ne peut manquer de faire fortune d'ici à peu de tems. Quand à Mr Grain, dont je t'ai déjà parlé plusieurs fois, il nous fait découvrir chaque jours de meilleures qualités. Je ne me laisse pas entraîner dans son éloge par le charme de la nouveauté: il demeure avec nous depuis 5 à 6 mois. Il m'a montré une chose fort utile, surtout quand on voyage: je commence à nager, et je crois que cela te fera plaisir; on ne saurait avoir trop de ces talents-là. Mr Grain en possède plusieurs. Il dessine assez bien, joue de la flûte, monte bien à cheval, fait fort bien des armes et joint à tout cela les qualités d'un excellent homme. Il est né à St Domingue; ses parents ont péri dans la révolution du pays. Il a longtems voyagé, et ses affaires l'ont conduit après plusieurs voyages dans ce maudit Bahia, que son amitié nous fait trouver moins désagréable. Voilà, à peu de personnes près, ce qui compose notre intérieur. Au dehors, je continue [32v] à fréquenter / la maison de Mr Procopio et celle du consul anglais. Je ne vais dans aucune (b) société portugaise: le manque de richesse est un grans défaut à leurs yeux et, sur ce point-là, je dois être fort peu recommandable à leurs yeux.

Adieu, ma bonne Maman. Je te quitte pour écrire à ces Messieurs. Mais avant cela je t'embrasse de toutes mes forces, de tout mon coeur.

Ton fils bien-aimé,
F. Denis

P. S. Je ne te recommande pas de vouloir bien me rappeler à Madame Vilnave. Tu sais combien je la respecte, combien je suis reconnaissant de mille bontés qu'elle a eues pour moi, ainsi que Mademoiselle Mélanie à qui je présente mes hommages respectueux.

Je ne t'ai pas parlé de nos bonnes demoiselles Rolls dans ma lettre. L'idée qu'elles sont dans le chagrin me fait craindre de les affliger encore en écrivant. Répète-leur pour moi tout ce que je voudrai leur dire.

J'embrasse ma cousine de Caix, si elle veut bien me le permettre, ainsi que Clairette (6) qui, j'espère, ne me refusera pas. Je serre la main de grand coeur à mon cousin. Je veux écrire à mes oncles.

Excusez-moi, Mr Arsenne, je n'ai que le tems de vous embrasser, et non celui de vous écrire comme je le voulais. Mille et mille amitiés à Mr Naudet, à Mr Guérin. Père Ducloud, que j'embrasse de tout mon coeur, me pardonnera de ne pas lui avoir écrit par cette occasion. Une embrassade de véritable amitié au bon James.

(b) A: aucune maison

(5) Berthon succédera bientôt à Plasson comme agent consulaire, et Ferdinand aura de lui une idée beaucoup moins avantageuse. Cf. Lettres 34, 40 et *Sottises quotidiennes*, 8 octobre 1818.

(6) M^{elle} de Caix de Chaulieu, dont les parents recevaient les Denis dans leur château de Bernay: cf. *supra*, pp. 167-168.

Ferdinand à son Père

ms. 3417, ff. 33-34v

Bahia, 22 Xbre 1817

[33]

Mon cher Papa,

J'espère que mes longues lettres (1) t'auront montré que la négligence n'est plus mon défaut, surtout quand il s'agit de t'écrire. J'ai profité de toutes les occasions et, si j'en négligeai une lors de mon départ de Rio Janeiro, c'est que, peu de jours auparavant, Mr Mahon avait bien voulu se charger de porter mes nouvelles.

Ta lettre m'inquiète vivement. Maintenant que je n'en reçois plus aucune, je songe sans cesse que tu étais incommodé en l'écrivant, et je ne saurai trop t'engager à faire des démarches pour mettre plus de rapidité dans notre correspondance. Si tu savais combien j'ai besoin de tes bons conseils, des douces preuves de ton souvenir! Trois lettres en 14 ou 15 mois, d'une date aussi ancienne que celles qui me sont parvenues, / m'ont toujours donné plus d'inquiétude qu'elles ne m'ont rassuré sur vous tous. [33v] Il est impossible que Mr de Lessère et tant d'autres ignorent les bâtiments qui partent pour notre port. Je t'en prie, adresse-toi à eux. Dans tous les cas, ils pourraient te faire profiter des paquebots anglais qui partent tous les mois de Falmouth (2).

Le Brésil ne m'offre pas grandes nouveautés dont je te puisse faire part. Tout va comme de coutume, et la charrette du Gouvernement roule fort bien, sans roues ni chevaux, par l'ancienne impulsion (3). Mr le Comte dos Arcos, définitivement Ministre de la Marine, témoigne toujours beaucoup d'amitié à Mr Plasson et je ne doute pas qu'en cas de nomination au consulat il ne lui fût de la plus grande utilité par sa protection. A propos du consulat, Mesdames Camusat et Plasson doivent porter définitivement les grands coups. Je n'ai pas besoin de te prier de solliciter avec elles. Cette

(1) Allusion aux Lettres 11 et 13.

(2) Le paquebot anglais de Falmouth était généralement considéré comme le moyen de communication le plus régulier, le plus rapide et le plus sûr entre l'Europe et l'Amérique du Sud. Cf. dépêche de Lesseps, consul général de France à Lisbonne, 24 mars 1818, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, f. 121: «Le paquebot de Falmouth offre, selon moi, les meilleurs moyens pour correspondre directement avec cette partie de l'Amérique. Il part à des époques fixes de ce port et relâche à Madère, aux Canaries et sur divers points de la côte du Brésil avant d'arriver à Rio Janeiro. Quoique cette voie paraisse la plus longue, on la préfère généralement parce qu'elle est la plus sûre. Une traversée de 2 mois est regardée ici comme un voyage heureux.»

(3) Après la mort du comte da Barca (21 juin 1817), qui avait suivi de quelques mois celle du marquis de Aguiar (24 janvier 1817), le gouvernement fut tout entier entre les mains de João Paulo Bezerra, président du Trésor Royal, c'est-à-dire ministre des

place remonterait bien nos actions. Malheureusement (a) il n'est pas facile de déterminer le Ministre. Tu pourras voir chez ces dames les nouveaux droits que Mr Plasson peut joindre aux anciens. Ils sont incontestables.

Les nouvelles de découvertes en histoire naturelle sont de quelque importance. J'ai vu hier un Portugais de l'intérieur, fort peu instruit, mais ayant un goût singulier pour tout ce qui a rapport à l'étude de la botanique et de la minéralogie, et courant les déserts pour satisfaire sa curiosité. Il a trouvé dernièrement de fort belle vanille et de /
[34] bon quinquina gris. Il parle aussi d'une espèce de bois de teinture supérieur à tout ce que nous connaissons. Un vieux médecin, ami du Gouverneur qui protège cet homme, m'a dit avoir vu chez lui des morceaux d'un métal blanc brillant et ayant une parfaite ressemblance avec le platine. Je n'ai pu m'en procurer, il avait donné tout à des curieux brasiens qui prétendent au titre de chimistes (4). Mr de Tollenare, qui possède des connaissances en minéralogie, nous dira bientôt à quoi nous devons nous en tenir. Je veux enseigner à ce voyageur à conserver les oiseaux et les insectes. S'il était bien dirigé, ce serait un véritable trésor. Il a fait cadeau à Mr de Tollenare d'une herbe qui a quelques rapports avec la fougère. On la nomme Barba de Macaq (5). Quelque sèche qu'elle soit, elle reverdit dans l'eau. Je m'en procurerai un petit morceau.

Mr Langdorf, consul général de Russie près la Cour de Rio, est, je crois, à Minas Novas où il aura sans doute fait de superbes collections. Nos savants allemands s'occupent toujours.

Les amateurs de langues peu connues doivent se réjouir. Mr Lucio, bibliothé-

(a) A: malheureusement ce

Finances. Il n'en pouvait guère être autrement «d'après le système de la Cour du Brésil qui paraît croire que les ministres les plus infirmes sont en même temps les plus capables... Depuis plusieurs années, M. Bezerra est presque perclus des suites d'une paralysie... A la cinquième fois qu'il signe son nom, une violente attaque de goutte survient, et M. Bezerra est obligé de rentrer dans son lit... Tel est le nouveau fantôme qu'on place à la tête des affaires.» Telle est tout au moins l'opinion peu favorable exprimée par Maler dans sa dépêche du 23 juin 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, ff. 182-182v. Sa dépêche du 4 septembre 1817, *ibid.*, ff. 266-266v, est du reste tout aussi sévère: «Dès que M. Bezerra fut chargé par intérim du portefeuille des Affaires Etrangères, je n'ay pas négligé d'épier les courts intervalles dans lesquels sa santé pourroit lui permettre de s'occuper d'affaires, pour chercher à le voir. Mais je dois avouer qu'il est dans un tel état que ces intervalles ne se présentent guères et qu'il m'est arrivé de me présenter chez lui jusqu'à six fois consécutives sans pouvoir l'entretenir... Le début ministériel de M. João Paulo Bezerra ne ressemble que trop à la fin de la carrière de M. le comte da Barca.» Bezerra eut d'ailleurs une attaque d'apoplexie le 27 novembre 1817 et mourut deux jours plus tard: cf. *ibid.*, f. 364. Cf. Oliveira Lima, *Dom João VI no Brazil*, pp. 683-684, 791-792.

(4) Peut-être y a-t-il là quelque allusion à l'installation à Bahia d'un cours de chimie et d'un cabinet de minéralogie dont la création avait été ordonnée par une Lettre royale du 28 janvier 1817. A cette occasion, le comte dos Arcos écrivait, le 13 mars 1817, au *capitão-mor das ordenanças* de Cachoeira, de remettre à ce cabinet tous les échantillons de minéraux qui pourraient tomber entre ses mains: cf. Archives de l'État de Bahia, *Cartas do Govêrno 1814-1817*, ff. 358v-359.

(5) Je ne saurais dire à quelle espèce s'applique ce nom de *barba de macaco*.

caire de Bahia, homme instruit quoique *filho da terra* (6), s'occupe à rassembler les divers idiomes des Nations africaines (7). Il est probable qu'il mettra cet ouvrage au jour. Alors l'Académie Celtique ne pourra se dispenser de lui envoyer un diplôme (8). Si je suis encore ici quand ce livre curieux doit paraître, je m'empresserai de te le faire parvenir.

Comme tu connais parfaitement / les coins et les recoins de la bibliothèque, je [34v] veux t'indiquer pour le (b) bien du Mélodrame un superbe sujet: *Anna Grenwil*, t. 37 de la *Décade Philosophique*, p. 414, 3^{ème} trimestre. On peut changer le Protecteur Cromwel en Electeur Palatin, etc . . . , changer le dénouement et faire trembler pendant quinze jours les habitans des Boulevards (9). Ma prochaine lettre sera adressée à Maman. Adieu, mon cher Papa. Je te quitte pour faire nos paquets de correspondance. Je t'embrasse un million de fois et suis pour la vie ton fils respectueux,

Ferdinand Denis

Dis à Maman que je veux lui donner des détails sur la manière agréable dont je passe mon temps. Je ne puis pas t'écrire aujourd'hui, ma chère petite Cisca, mais je t'embrasse comme je t'aime: c'est dire de tout mon coeur. Je te charge spécialement d'embrasser Maman pour moi (c). Mon cher Papa, je te prie de vouloir bien présenter

(b) A: le M (c) A: moi. *Veuille bien.*

(6) Je n'ai pu identifier ce M. Lucio dont le nom ne figure dans aucun des documents qui traitent des premiers temps de la Bibliothèque Publique de Bahia: cf. Bibliothèque Nationale de Rio de Janeiro, *ms. I-32-13-1* n° 1 et n° 3. Ce devait être un employé subalterne.

(7) Il s'agissait évidemment d'une étude sur le langage des esclaves originaires d'Afrique.

(8) Ferdinand devait sourire en écrivant cette phrase. Les membres de l'Académie Celtique s'étaient rendus ridicules en voulant trouver dans la langue celtique l'origine de toutes les langues du monde, et un de leurs principaux labeurs consistait à dresser des vocabulaires des idiomes les plus étranges et de retrouver dans chacun des mots ainsi rassemblés une racine celtique. Un lecteur du temps a laissé, dans les exemplaires des *Mémoires de l'Académie Celtique* de la Bibliothèque de la Sorbonne, P. 654 8°, des notes manuscrites d'où j'extrais ce jugement inséré dans le tome IV: « Cette Académie n'a pas fait fortune dans le monde ny parmi les savans. Les journaux se sont égaïés très souvent à ses dépens. Ses fondateurs enthousiastes ont décidé sans preuves que tout langage venait du celtique . . . L'idée de remonter à l'origine des nations par la comparaison et l'analogie de leurs langues diverses, cette recherche d'un langage primitif n'a rien que de naturel et de raisonnable. Mais la plupart de ces collaborateurs manquaient de critique, d'érudition et étaient d'ailleurs aveuglés par les préventions les plus insoutenables . . . Cela n'empesche que M. Eloy Johanneau ne soit un sçavant fort estimable. » Johanneau, secrétaire général de l'Académie Celtique, revint d'ailleurs bien vite de sa celtomanie et, dans le dernier tome des *Mémoires*, il critiqua vivement les extravagances de Jacques Le Brigant qui avait affirmé sans rire que le sanscrit n'était que du bas-breton. Or on a vu, *supra*, p. 150, n 37, que Eloi Johanneau, à qui Ferdinand envoie d'ailleurs son souvenir à la fin de cette lettre, était un ami de la famille Denis.

(9) Ferdinand se moque-t-il? J'en ai l'impression. Il fait en tout cas allusion au compte rendu, d'ailleurs enthousiaste, publié aux pp. 418-421 du fascicule du 10 prai-

mes respects à la famille Pannetier. Madame de la Saudraye me connaît trop bien pour penser que je t'aurais écrit sans lui présenter mes hommages respectueux. Veuille bien les lui faire agréer.

J'espère que Mr Salaville, Johanneau, Toméoni, Faucher, Lasalle, Drobecq voudront bien me permettre de me rappeler à leur souvenir.

Mr Plasson te prie de vouloir bien remettre toi-même la lettre ci-incluse adressée à Mr Razy. Elle est importante et on désire qu'elle soit remise par une personne sûre. Mr Plasson te sera bien obligé si tu veux te donner cette peine. Mr Testart, négociant français, aura la complaisance de te remettre cette lettre.

[34r]

Mr Plasson craint de ne pas s'être bien expliqué sur les dessins dont il parle dans la lettre que tu dois remettre à Madame sa soeur. Comme les paquets sont cachetés, il me charge de te dire qu'il a entendu prier Mr Camusat de faire remettre à Mr Flury sa carte du port de Bahia, mais de garder les 4 autres dessins jusqu'à ce qu'il en ait envoyé l'explication avec la lettre qu'il destine pour Mr Flury d'ici à une quinzaine de jours. Si cependant / il était jugé convenable d'envoyer sur le champ les 4 tableaux à Mr Flury, il le prie de vouloir bien lui dire qu'il en recevrait l'explication un mois après au plus tard.

[34]

Dans le paquet que je compte adresser incessamment à Maman, il y aura une lettre pour toi, mon cher Alphonse, et une pour Mr Arsenne. En attendant, je vous embrasse tous deux de tout mon coeur.

rial an XI (30 mai 1803) de la *Décade Philosophique* sur *Anna Grenwil*, roman historique du siècle de Cromwell, par L. F. M. Bellin La Liborlière, 3 vol. in-12, Paris, 1800. J'avoue ne pas avoir eu le loisir de me reporter à l'ouvrage lui-même. Mais il se pourrait bien que le critique de la *Décade* se soit mépris sur les intentions de l'auteur qui avait déjà publié à Hambourg, en 1799, *La Nuit anglaise, ou les Aventures jadis un peu extraordinaires, mais aujourd'hui toutes simples et fort communes*, de M. Dabaud, marchand de la rue Saint-Honoré, ouvrage qui se trouve partout où il y a des souterrains, des moines, des bandits et une tour de l'ouest, et qui n'est qu'une critique piquante du genre sombre mis à la mode par Anne Radcliffe. Quoi qu'il en soit, si l'on en croit la *Décade*, *Anna Grenwil* était mélodramatique à souhait. Pour en finir avec Bellin de la Liborlière, j'ajouterai qu'il s'était taillé auparavant quelques succès dans un genre un peu plus rose (*Célestine, ou les Epoux sans l'être*, Hambourg, 1798; *Voyage dans le Boudoir de Pauline*, Paris, 1800; *La Cloison, ou Beaucoup de bruit pour rien*, Paris, 1803) et que, ayant rempli, de 1809 à 1830, les fonctions d'Inspecteur de l'Université, puis de Recteur de l'Académie de Poitiers, il devait verser sur le tard dans le style didactique (*Histoire élémentaire de la Monarchie française depuis Pharamond jusqu'à la mort de Louis XVI à l'usage des élèves*, Paris, 1827).

17

*Ferdinand à ses Parents*ms. 3417, ff. 39-40^v

A Monsieur

Monsieur Denis

Rue Neuve Notre Dame des Champs n^o 17

Paris.

Bahia, 25 janvier 1818

Mes chers Parents,

J'ai écrit il y a quatre ou cinq jours par l'Angleterre (1). Néanmoins je ne puis pas me décider à laisser partir un navire français se dirigeant sur Pernambuco, où il doit finir ses affaires, sans le charger d'une lettre, en prévoyant bien toutefois le long retard qu'elle éprouvera par une relâche d'un mois six semaines. Je n'ai point encore reçu de nouvelles, mes chers parents. Mon inquiétude est à son comble. Pourquoi mes idées ne peuvent-elles franchir l'espace des mers? La Providence aurait bien dû donner un nouveau sens à ceux qui s'éloignent de leur patrie. Si je recevais quelques lettres, ma position / serait bien moins désagréable. La nécessité m'a appris à me sevrer de [39^v] tous les plaisirs dont on jouit en Europe, et les seuls moments heureux que je goûte sont ceux où mon imagination me transporte parmi vous, me fait partager votre conversation et vos amusemens. Ah! donnez-moi plus souvent, je vous en prie, l'espoir que vous pensez à moi comme je pense à vous.

M^r Plasson vient de recevoir des lettres du consul général (2), qui lui marque toujours un vif intérêt en lui donnant des espérances pour le consulat (3). Je vous réitère donc la prière de faire encore des démarches auprès du Ministère. Nous avons obtenu, en attendant mieux, la permission de prendre des droits pour les frais de bureaux, ce qui nous aidera un peu. L'activité de M^r Plasson doit faire espérer que notre position ne sera pas toujours aussi fâcheuse. Quant à moi, je le seconderai de tout mon pouvoir. Nous avons aussi un brave compagnon qui ne négligera rien de son côté. M^r Grain joint à ses belles qualités celle d'aimer le travail. Nous serions bien malheureux / si notre réunion ne finissait par produire quelque chose d'avantageux. [40]

J'envoie par cette occasion une petite boîte contenant des échantillons de ma chasse. J'avais davantage de colibris, mais les amateurs et les ravets m'en ont enlevés quelques uns. Celui à tête de rubis est assez rare ici. Nous en avons un magnifique de la

(1) Ce paquet, expédié vraisemblablement par le paquebot de Falmouth, n'a jamais dû parvenir à destination.

(2) Le colonel Maler, consul général et chargé d'affaires de France à Rio.

(3) Je n'ai retrouvé qu'une seule lettre adressée par Maler à Plasson. Cette lettre est du 26 mars 1817 et contient des instructions sur la conduite à tenir à l'occasion de la révolution de Pernambuco: cf. Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1816-1817*, f. 288. Maler soutenait-il d'ailleurs les prétentions de Plasson? On le voit surtout préoccupé de faire créer un poste de vice-consul à Rio: cf. dépêche de Maler, 20 juin 1818, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, ff. 214-215^v.

même espèce, empaillé par Mr Grain et destiné à M^{me} Plasson, mais il a été enlevé par les rats tandis qu'on le faisait sécher. La méthode dont je me sers n'est pas la meilleure, en ce que la position de l'oiseau ne peut être changée. Je m'en rapporte à l'adresse de Mr Arsenne < pour > leur mettre des yeux, raccomoder des becs. La petite boîte contient quelques insectes diamants du Mont Corcovado à Rio. Je les ai trouvés moi-même (4). Vous (a) verrez un insecte bleu fort petit, mais qu'on dit rare. J'ai mis une fourmi qui vous donnera une idée des ravages que doit causer ce petit animal. Je réserve à un autre tems des détails sur cet objet. Malgré tout, il est bon de vous prévenir que toutes ne sont pas de cette grosseur. Celles-ci sont rares (b). Les variétés sont à l'infini (c), mais toutes se réunissent pour désoler le cultivateur (5). Mr Thomas, officier à bord de la *Jeanne d'Arc*, a bien voulu se charger de cette caisse qui se trouve dans celle adressée à M^{me} Plasson. Mr Thomas a été dans le génie. C'est l'officier de marine le plus instruit et le plus aimable que j'aye encore rencontré. Si ses affaires le conduisent à Paris, il viendra vous voir. Je lui donne une lettre. J'avais grande envie d'envoyer par cette occasion un petit singe à Cisca, mais cela m'est impossible aujourd'hui.

Je fais des progrès dans l'art de la nage; c'est dans ce pays un exercice salubre et agréable, car nous avons depuis quelques tems des chaleurs insupportables.

Adieu ma bonne Maman, adieu mon cher Papa, Alphonse, Cisca, mon cher Mr Arsenne.

Votre fils, votre frère, votre ami,
F. Denis

P. S. Mes respectueuses amitiés à qui de droit. C'est dire assez de ne pas m'oublier auprès des dames Rolls qui auront aussi leur petite paccotille de colibris incessamment. J'embrasse Père Ducloud, James, Jules, Levail [ant], Boily etc...

(a) A: Vous trouverez (b) A: rares mais (c) B: l'infini et

(4) Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 80: «En voyant les brillantes espèces qu'une simple promenade à la base du Corcovado... vous fait recueillir, on partage promptement l'enthousiasme qui s'empare de tous les collecteurs.»

(5) Cf. F. Denis, *Brésil*, pp. 82-83: «Quand nous observons nos fourmilières isolées d'Europe, nous ne saurions guère nous figurer que les nombreuses variétés de fourmis puissent devenir un des plus grands fléaux de l'agriculture, et même de certaines industries. Au Brésil, c'est un fait qui frappe bientôt le voyageur à ses dépens. Il n'y a pas de collection qui puisse échapper aux fourmis si l'on n'use point des plus grandes précautions pour les en garantir; il n'y a pas de champ ensemencé qui résiste à leurs incursions. Aussi, quoique l'agriculture ne soit pas encore très avancée dans ces contrées, a-t-on découvert plusieurs moyens assez ingénieux qu'on emploie afin de se préserver d'un ennemi si inquiétant. Sur le bord de la mer ainsi que dans l'intérieur, les diverses espèces de fourmis portent des noms significatifs et qui trahissent leurs habitudes. Sans entrer sur cet insecte dans des détails qui nous entraîneraient fort loin, nous dirons que la *formiga mandioca*, ou fourmi à manioc, est la plus grosse et la plus redoutable. Dans quelques roças à San Salvador, nous avons vu les noirs, chargés de l'entretien de ces cultures, contraints à cueillir des branches vertes qu'on amoncelait aux lieux où les insectes devaient passer, pour garantir les plantes de leur voracité. Aux environs de la même ville où les orangers portent des fruits si renommés dans le reste du Brésil, on est dans l'habitude de planter les arbres de cette espèce au centre d'un vase de terre circulaire

Mr Conneray, l'un de mes amis, à qui je parle souvent de mon cher papa et qui [40] connaît sa belle tabatière, lui envoie une livre de son excellent tabac du Brésil fabriqué à la manière de Lisbonne. Je ne peux lui en faire passer d'avantage. Je ne sais même si ce[la] pourra passer.

J'ai été obligé d'ouvrir ma lettre pour te dire que je ne t'envoie pas de tabac par cette occasion. Je t'expliquerai dans une autre lettre comment Mr Thomas n'a pu se charger de la caisse d'oiseaux. Ce n'est pas sa faute, mais la nôtre. En tout cas, vous ni perdrez rien, parce qu'elle arrivera plus promptement en France, ne faisant pas échelle à Pernambuco.

Cette lettre devait partir avec un bâtiment qui a relâché à Pernambuco et que nous avons laissé partir malgré nous de Bahia sans prendre nos paquets. C'était le jour de l'arrivée du Comte da Palma (6). A notre arrivée dans la rade, le navire était parti (7).

18

Ferdinand à son Frère

ms. 3417, ff. 87-87v

< Bahia, janvier 1818? > (1)

... quelque fois les peines de l'amour et le plus souvent ses plaisirs. Ce qu'il y [87] a de surprenant, c'est la mobilité incroyable de leur derrière qui doit toujours être en mouvement. La facilité qu'ont presque tous les Créoles de le faire tourner comme une boule, étonne beaucoup les Européens. Du reste, il faudrait un volume entier pour décrire les bals sauvages dont je suis tous les jours le témoin. Je finirai en te disant que les deux sexes prennent ce divertissement favori séparément, et que je pense que la plupart de ces danses pourraient bien tenir à la religion. Je reviendrai sur ce sujet qui peut être assez intéressant pour Mr Arsenne qui s'en est déjà occupé, et pour Mr Johanneau dont je n'ai pas oublié les signes ascendants et descendants, etc...

La musique exerce tout son empire sur les Noirs; ils sont musiciens par instinct. Beaucoup d'entr'eux ont inventé des instrumens à corde et à vent (a) ayant de l'analogie avec ceux dont nous nous servons. J'ai (b) remarqué un Nègre porteur, qui, sans avoir

(a) A: vent qui ont (b) A: J'ai eu

à disque ouvert et à rebords, qui permet au jeune plant de croître environné d'eau, et par conséquent à l'abri des fourmis...».

(6) Dom Francisco de Assis Mascarenhas, comte da Palma, successeur du comte dos Arcos comme gouverneur de Bahia, arriva en effet dans cette ville le 26 janvier 1818: cf. Accioli, *Memórias históricas*, III, p. 261.

(7) Le dernier paragraphe de cette lettre a été ajouté par Ferdinand au moment où elle fut effectivement acheminée vers la France, probablement le 5 février 1818, en même temps que la Lettre 19.

(1) Cette Lettre, dont le début manque, ne présente aucun trait qui permette de la dater exactement. La date que je propose est tout hypothétique.

appris la fable, a su faire un violon d'écaille de tortue garni d'une seule corde de baleine très déliée. Il tire de cet instrument des sons graves fort beaux. Ses airs sont monotones et se ressemblent nécessairement beaucoup. Mais jamais Orphée ne produisit peut-être plus d'effet! Tous les amateurs du quartier viennent écouter notre musicien [87v] qui s'accompagne en chantant des paroles assez douces (c) dans sa langue. / Peu à peu il roule des yeux avec une expression singulière (d). L'enthousiasme le plus délirant se peint sur toute sa physionomie et, s'il continue ses chants, personne ne peut plus résister aux charmes puissans de l'harmonie. On s'approche, on se penche vers lui en imitant ses gestes, on lui répond par des paroles entrecoupées et par le son de divers instruments. Alors l'ivresse est à son comble, et le (e) plaisir ne peut s'exprimer, les paroles sont insuffisantes.

Un Européen n'entend pas grand chose à tout cela, ne peut même deviner le sujet qui émeut si extraordinairement cinq ou six personnes, et cependant n'est pas insensible à un spectacle qui n'a rien de ridicule. Il se renouvelle très fréquemment, on peut en avoir le plaisir tout à son aise. Quand vous les regardez, aucun des acteurs ne se dérange et, si vous êtes assez généreux pour donner à l'aimable société quelques vintins (f) qui doivent entretenir (g) son enthousiasme au moyen de guachas, vous aurez des chansons en votre honneur qui n'en finiront plus (2).

Mais voilà bien assez de bavardage pour aujourd'hui. Je reprendrai le fil de mon discours une autre fois. Je mesure avec effroi des yeux la correspondance de M^r Plasson qui a bien une soixantaine de pages et qu'il faut copier. Allons, adieu, mon bon ami. Je ne te dis rien pour l'exactitude, M^r Plasson te prêche assez sur cet article-là. Je te préviens que nous ne recevrons pas de lettres qui auront moins de douze pages, petite écriture bien serrée... Adieu.

Ton ami, ton frère,
F. Denis

Je m'aperçois qu'il y a une espèce d'embrouillamini dans mes feuilles. Tu y prendras garde. ; ; ; : : : Je te charge de mettre tous ces points-là si cela peut t'amuser. Quant à moi, cela m'ennuie beaucoup pour le faire (3).

Je n'ai pas besoin de te recommander de présenter mes respects à Mesdames Vilnave, Lesueur, Boily, sans m'oublier auprès de tous nos amis. J'adresse mes hommages respectueux à M^{me} Gusman et la prie de me permettre d'user (h) de la permission qu'elle m'a donné en partant de l'embrasser à deux mille quatre cents lieues. Je ne perds jamais la mémoire pour ces choses-là. Je te préviens que tu es mon fondé de pouvoir et t'engage à user de tes droits (4).

(c) A: douces ass (d) A: singulière. *Bientôt* (e) A: leur (f) vintins pour (g) A: entretenir l' (h) A: d'user du droit.

(2) F. Denis devait être assez satisfait de ce morceau de bravoure puisqu'il le reproduisit presque mot pour mot dans les *Scènes de la Nature*, pp. 224-224v: cf. *supra*, pp. 165-166.

(3) Alphonse avait sans doute reproché à Ferdinand l'insuffisance, d'ailleurs manifeste, de sa ponctuation.

(4) Cette lettre a déjà été publiée, sans indication de son destinataire, par Afonso Arinos de Melo Franco, in *Brasilia*, II (1943), pp. 653-654.

19

Ferdinand à son Frère

ms 3417, ff. 41-42v

Monsieur

[42v]

Monsieur Alphonse Denis

Rue Notre Dame des Champs n° 17

Paris

Bahia, 5 février 1818

[41]

Suis-je entièrement oublié, mon cher Alphonse ? Ne pense-t-on plus à moi ? Si je ne connaissais bien la famille, tout me porterait à le croire, puisque mes nombreuses lettres restent sans réponses. Les *Deux Adélaïdes*, brick français qui vous avait porté quelques bagatelles à son premier voyage (1), vient de revenir ici sans m'apporter de nouvelles, et je suis dans une telle inquiétude que je crains d'en recevoir. Mets-toi à ma place / un seul instant et figure-toi tout ce que je dois éprouver. Les dernières lettres [41v] qui me sont parvenues dataient du mois de mai 1817 (2). Depuis cette époque, nous n'avons reçu que des lettres de M^r Rolls qui ne disait absolument rien de nos familles. Tout cela n'est ni bien consolant ni bien rassurant.

Cette lettre ne sera pas longue, et tu ne t'en étonneras pas quand je t'apprendrai que nous sommes aujourd'hui dans l'embarras d'un établissement de tannerie. Nous devons aller à Rio Vermelho (3), mais diverses circonstances s'y sont opposées. La manufacture sera dans la ville même, au bord de la mer (4).

Quelque tems après que cette lettre sera parvenue, on recevra une petite caisse / contenant des colibris et a[utres] oiseaux par moi et M^r Grain. [42]

Adieu, mon cher frère. Je t'embrasse un million de fois, ainsi que Maman, Papa, Cisca, M^r Arsenne, en répétant mon éternelle chanson : Ecrivez par le Ministère, par les négociants. M^r Récamier, qui a son neveu ici (5), se chargera volontiers d'une petite l[ettre].

Ton frère, ton ami,

F. Denis

(1) Les *Deux Adélaïdes*, qui se trouvaient à Recife vers le milieu d'avril 1817, en pleine révolution de Pernambouc, furent arraisonnées à la sortie de ce port et visitées, avec un zèle jugé et reconnu excessif, par le navire portugais *Espírito Santo*. Cf. Tollenare, *Notes Dominicales*, 20 avril 1817, ff. 231v-232; note du comte da Barca à Moler, 29 mai 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, ff. 72-72v; note du comte dos Arcos, Bahia, 9 mai 1817, Archives de l'État de Bahia, *Cartas do Governo 1817-1819*, f. 10. C'est à ce voyage que Ferdinand fait allusion.

(2) Cf. Lettre 14.

(3) Village situé sur la côte, à quelque distance au nord de Bahia, dans la direction d'Itapoan. C'est aujourd'hui un faubourg de Bahia.

(4) Dans la ville basse.

(5) Récamier, neveu du banquier Récamier, était établi à Bahia comme correspondant de navires français: cf. *Idade d'Ouro do Brazil*, n° 52, 30 juin 1818. En juillet

[41v] J'ai un fort bel oiseau bleu couleur de tems. Il est magnifique, mais Melle Cisca ne l'aura que quand elle m'aura écrit. Ne m'oubliez pas auprès de nos amis. La petite caisse est déjà partie par un bâtiment relâchant à Fernambouc. Elle est / contenue dans celle de Mme Plasson (6).

[42v] Cachet d'arrivée de la Poste : 26 Mars 1818.

20

Ferdinand à son Père

[44v] Pour Papa.

ms. 3417, ff. 43-44v

[43]

Bahia, 9 mars 1818

Mon cher Papa,

J'ai reçu ta bonne lettre en date du 15 Xbre 1817. Tu dois te figurer le plaisir qu'elle m'a fait éprouver, en te rappelant < avec > combien d'impatience elle était attendue. Grâce à Dieu, tu te portes bien et je suis délivré de l'inquiétude pour quelques semaines. Les livres que tu m'annonçais sont arrivés à bon port, et je ne saurais trop te remercier d'une bonté (a), d'une complaisance qui te font aller ainsi au devant de mes désirs. Mais en m'envoyant Linneus (1) et Meninski (2), tu n'as pas fait plaisir à moi seul. Je communiquerai ces deux ouvrages à des savants qui, j'en suis sûr, te béniront dans le fond de leur coeur d'avoir pensé à envoyer au Brésil deux ouvrages qui y viennent aussi rarement (3).

(a) A : bonté et

1819, Maler procura auprès de lui un crédit pour la corvette *La Bayadère* et pour le brick *Le Favori*, de la Marine royale française, qui devaient toucher le port de Bahia: cf. dépêche de Maler, 3 juillet 1819, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1819*, f. 147v. Voir encore *supra*, p. 158, et *Sottises quotidiennes*, 16 décembre 1818.

(6) C'est la caisse qui n'avait pu être expédiée le 26 janvier 1818: cf. Lettre 17, *post-scriptum*

(1) Il me paraît impossible de dire avec certitude quel ouvrage de Linné avait été envoyé par M. Denis à Ferdinand.

(2) Il s'agit, selon toute vraisemblance, de la *Grammatica Turcica* de Meninski. Cf. Lettre 13, p. 211, n. 7.

(3) Je relève, à ce propos, dans *Idade d'Ouro do Brazil*, n° 51, 26 juin 1818, une notice nécrologique qui témoigne de l'intérêt que les milieux cultivés de Bahia portaient à l'orientalisme: «Acaba de fallecer, com geral sentimento dos sabios e literatos, o secretario adjunto da Escola de Linguas Orientais, M^r Gourdain. Este estimavel moço tinha dado a mais alta idea do seu talento e erudição... » Et la notice précise que ce jeune savant avait écrit un mémoire sur «o influxo da filosofia aristotelica sobre a literatura arabe», qu'on lui devait des *Quadros da Persia*, qu'il avait aidé Michaud pour son

Ce que tu me dis du peu de succès des démarches faites auprès du Ministère nous contrarie beaucoup et me surprend / davantage. Je sais que les dernières révolutions ont [43v] laissé peu d'argent au Gouvernement. Toutefois, s'il ne prend pas des mesures pour entretenir des consuls dans les différents ports où ils sont nécessaires, ses finances diminueront encore davantage avec la ruine du commerce qui est à présent notre plus grande ressource (4). Tu ne saurais t'imaginer combien de services Monsieur Plasson a déjà rendus aux négociants français de cette ville et ceux qu'ils en eussent reçu s'il eût eu les pouvoirs d'un consul confirmé (5). Mais je m'aperçois que l'on pourrait m'accuser de prêcher pour le Saint de ma paroisse, et je prends en me résignant le parti de t'entretenir d'un autre objet. Dans mes moments de loisir, je m'occupe d'un petit travail que je veux t'offrir incessamment, et qui ne sera pas sans utilité pour quelques-uns de mes compatriotes.

Histoire des Croisades, et qu'il avait collaboré avec Langlès pour une nouvelle édition de Chardin. Malgré la coquille qui déforme un peu son nom, on reconnaît sans peine Amable-Louis-Marie-Michel Bréchillet Jourdain, décédé, à l'âge de 30 ans, le 19 février 1818. Amable Jourdain, élève de Silvestre de Sacy et de Langlès, avait étudié l'arabe et le persan. D'abord attaché comme secrétaire au Ministère des Affaires Etrangères, il était devenu ensuite secrétaire-adjoint de l'Ecole des Langues Orientales. Outre un *Mémoire sur l'Observatoire de Méragah*, Paris, 1810, et une *Notice sur l'Histoire Universelle de Mirkhoud*, Paris, 1812, on a de lui un grand ouvrage sur *La Perse, ou Tableau du gouvernement, de la religion et de la littérature de cet Empire*, 5 vol., Paris, 1814, ainsi que des *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des anciennes traductions latines d'Aristote*, qui furent couronnées par l'Académie des Inscriptions en 1817 et publiées après sa mort en 1819. On sait également qu'il fournit à Michaud quelques mémoires insérés dans *l'Histoire des Croisades*. La précision des renseignements fournis par la notice de l'*Idade d'Ouro* me porte à croire qu'elle fut rédigée par Ferdinand Denis qui, selon toute certitude, avait connu personnellement Jourdain.

(4) Sur les difficultés éprouvées par le commerce français, notamment à Bahia, voir la dépêche adressée par le Ministre des Affaires Etrangères à Maler, 17 mars 1819, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1819*, ff. 66-66v. Cette dépêche s'appuie sur les déclarations du capitaine Roussel, commandant l'*Emilie*, qui revenait de Bahia et dont il sera question dans la Lettre 36. Selon Roussel, le commerce français ne pouvait plus avoir pour objet que de simples articles de pacotille; les douanes faisant des évaluations arbitraires sans tenir compte des factures, les droits s'élevaient parfois à 40 % ou lieu de 24 %.

(5) Cf. rapport du capitaine Guilhem, commandant le brick *Le Clément*, au Ministre de la Marine, novembre 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, ff. 349-349v: «Le manque de Consul français à Bahia fait que les bâtiments de S. M. n'y jouissent pas de tous les privilèges qu'ils pourraient y obtenir s'il y avait un agent auquel adresser leurs réclamations, que le Gouvernement portugais écouterait alors.» Malgré les bonnes relations personnelles de Plasson avec le comte dos Arcos, ce dernier répondait le plus souvent à ses demandes par une fin de non-recevoir. Cf. note du comte dos Arcos à Plasson, 16 septembre 1817, Archives de l'Etat de Bahia, *Cartas do Govêrno 1817-1819*, f. 90: «Não havendo lei neste paiz que authorize a sahida de prezos para cazas particulares em occasião de molestia, nem havendo exemplo de tal medida, e sendo a situação do Forte de São Pedro, a que hé considerada muy salubre, nesta cidade, não me hé permittido infelizmente attender a pertençaõ de M^r Garon de que se fazia mensão

tes. Je traduis les Dialogues familiers (6) de Mme de Genlis en portugais. Si l'on faisait encore une édition de ces Dialogues, on pourrait y ajouter ma traduction revue et corrigée par un Portugais instruit de ma connaissance; ils deviendraient alors d'une utilité plus générale, car la langue portugaise se parle dans un grand nombre / de colonies, et principalement dans celles des Indes orientales. Je me remets par ton conseil à la langue turque (b). Le défaut d'ouvrages est un grand obstacle à ce que j'y fasse des progrès. La Bibliothèque de Bahia ne possède, en fait de livres turcs, arabes ou persans, que mon précieux manuscrit (7). Quant à l'étude de la musique, elle a été bien négligée malgré moi. Mais un Portugais va peut-être me procurer un piano. Alors je m'y livrerai avec ardeur.

Adieu, mon cher Papa. Je t'embrasse comme tu sais que l'on embrasse un Père, et je te prie d'excuser la brièveté avec laquelle je réponds à ta lettre. Il part dans deux jours un navire, et je voudrais bien dire quelque (c) chose avant le départ du bâtiment qui, je crois, fera une petite relâche à Pernambuco.

Ton fils respectueux,
F. Denis

Tes lettres sont arrivées le 7 ou le 8 de ce mois.

21

Ferdinand à son Frère

ms. 3417, ff. 45-46v

[45]

Bahia, 10 mars 1818

Vive Dieu! mon cher Alphonse. Souvent des lettres d'une date aussi fraîche que celles qui viennent d'arriver (1), et tu recevras à ton tour de longues épîtres! Mais, Monsieur le Tricheur, vous avez une manière d'écrire qui ne me convient pas du tout, et vous vous arrangez de telle façon que vos six pages en font à peine (a) trois des

(b) A: turque. Toutefois (c) A: quelque mots

(a) A: peine six

na sua nota da data de hontem.» Il est probable que Garon était un membre de l'état-major ou de l'équipage de la *Rosalie*: cf. Lettre 12, p. 208, n. 1.

(6) Je ne connais aucun des innombrables ouvrages de Mme de Genlis qui porte le titre de *Dialogues familiers*. F. Denis entend peut-être par là son *Théâtre à l'usage des Jeunes Personnes*, ou encore *Théâtre d'Éducation*, qui eut un succès considérable.

(7) Cf. Lettre 13.

(1) Ces lettres étaient du milieu de décembre 1817 et elles étaient arrivées le 7 ou 8 mars 1818: cf. Lettre 20.

miennes. Songez à vous corriger de cette mauvaise habitude. Figurez-vous bien que je relis vos lettres huit à dix fois et que, fussent-elles de vingt pages, elles seraient lues avec la même avidité. Mais d'importantes occupations... des travaux extraordinaires... Je vous entends : quand on va au bal, on rentre tard, on se lève tard, on écrit tard, quelquefois pas du tout ; on attend jusqu'au dernier moment, et le pauvre frère a des lettres quand il a crié bien fort, quand il est arrivé au dernier degré de l'inquiétude. Mais encore des gronderies ! Allons, n'en parlons plus, moyennant votre promesse de mettre plus d'exactitude à l'avenir dans notre correspondance. Vous voyez que je suis bon prince. Ça, parlons d'autre chose.

Je vois avec peine, mon bon ami, que tu / as manqué encore un emploi. Tu n'es [45^v] pas plus heureux que nous qui n'avons pas la même espérance. Voilà bien du travail inutile à celui qui devait, selon toute justice, en recueillir le fruit. En vérité, M^r Plason a bien fait tout ce qu'il fallait pour obtenir la résidence de Bahia. Je puis assurer au Gouvernement qu'il ne trouvera guères de consuls qui fassent la besogne d'agent consulaire. Mais ce même Gouvernement a raison. Les Français de ce pays-ci ne méritent pas tant de soins. On doit les laisser se déchirer entr'eux et les oublier parmi les sauvages brasiiliens chez lesquels ils vont souvent dans l'intention de tromper, et par qui ils sont presque toujours volés. Cette boutade doit te faire présumer que je ne vois pas beaucoup de monde. Cela est vrai. Nous sommes presque devenus hermites. Je ne suis pas très disposé non plus à aller chez les Anglais. On y rencontre, il est vrai, une bonne société. Mais il faudrait avoir écrit sur le front : J'ai tant... de crédit sur la place, et je n'aime pas leur politesse protectrice. Ils se sont emparés de la maison Propicio, où je vais peu. Tu sais pourquoi. Il fut un tems... Mais point de réminiscence. Au définitif, depuis que je / demeure dans la ville basse, je m'amuse beaucoup [46] moins ou, pour parler avec plus de justesse, je m'ennuie davantage, car je n'ai plus la ressource de la chasse. Heureusement, on m'a promis de me louer un piano. Dieu veuille que ce ne soit pas une promesse portugaise ! Mais en voici bien assez sur mon compte. Il est tems que je retourne parmi vous. Je vois avec peine, mon ami, que les lettres antérieures à celles auxquelles je réponds se sont égarées (2). Il y a une foule de choses que je devine et dont tu ne me dis rien. Monsieur Guérin a donc épousé Melle Maria ? Melle Bourgeois est donc devenue Mme Coléomi ? Je m'y perds. Il faut absolument que tu m'éclaires, car le spectre solaire ne fait que m'indiquer ce dont je te parle. Ce que tu me dis de M^r Naudet me fait un plaisir véritable. Je ne doute pas qu'il n'ait des succès. Il me souvient encore qu'il nous lut, il y a quelques années, une petite pièce où l'on remarquait de fort jolies choses. Fais-lui mes compliments d'avoir déjà une pièce reçue aux Français (3). Mais vous, M^r l'Auteur manqué ou tombé, que dois-je penser du mélodrame dont vous m'aviez annoncé la représentation depuis plus de six mois ? Ah ! j'entends ! la fortune cruelle..., le mauvais goût du parterre... Allons, n'en parlons plus. Il / paraît que c'est une affaire faite. [46^v]

Je suis fort aise que l'arc soit arrivé à bon port. Puisque les choses de ce genre-là te font quelque plaisir, je ferai en sorte de te les procurer. Je doute néanmoins,

(2) Ferdinand n'avait reçu aucune lettre entre celles de mai 1817 et celles de décembre 1817. Cf. Lettres 19 et 20.

(3) Selon communication de M. Paul Gazagne, archiviste-bibliothécaire de la Comédie Française, aucune trace n'existe de la pièce que Naudet aurait présentée à cette époque.

malgré ta force et ton adresse, que tu parviennes, comme les Indiens, à abattre au vol un pigeon désigné au milieu d'une volée ou un de ces gros papillons dont le vol est si inégal (4). Mais je n'ai pas le tems de te conter tout cela, car je n'en finirais jamais.

Ce que tu me dis de Melle Mélanie me fait trembler (5). Je vais lui écrire, mais je crains bien qu'il ne soit plus possible de l'appaiser, et je compte beaucoup plus sur ton éloquence que sur (b) ma lettre. Je te prie de remercier ces dames de leur bon souvenir, et de leur présenter mes respects. Tandis que tu vois Monsieur Garat (6) à Paris, je m'entretiens souvent avec lui à Bahia au moyen de la *Décade Philosophique* que j'ai eu le bonheur de trouver à la Bibliothèque, où tout le monde la laissait en repos. Remercie-le, je te prie, de son indulgence, et prie-le d'agréer l'assurance de mon respect.

Adieu, mon bon ami. J'ai tant de besogne pour demain et aujourd'hui que j'en suis effrayé. Je t'embrasse de coeur.

Ton frère et ton ami,
Ferdinand Denis

Nous ne commencerons maigre < que > la Semaine Sainte, ce qui prouve la piété portugaise.

Le 12. J'avais bien désiré écrire encore quelque chose à M^r Gusman et à Boily, mais cela m'a été impossible. Fais-leur mes compliments.

Je ne trouve pas, comme je l'avais espéré, un piano de louage. Mais j'ai fait aujourd'hui un marché avec un maître de musique qui me donnera des leçons et à la femme duquel j'apprendrai le français. Je te vois sourite d'ici. Mais elle n'est pas du tout jolie. Il n'y a pas à craindre de tentations. J'apprendrai au mari le peu (c) d'italien que je sais.

Ferdinand à sa Mère

ms. 3417, ff. 47-48v

[47]

Bahia, 11 mars 1818

Ma bonne Maman,

Elles sont enfin arrivées ces lettres que j'attendais (a) avec tant d'impatience! Te figures-tu ma joie? Je veux les lires toutes à la fois. Mais ce que je sais avant d'avoir lu, c'est que vous vous portez bien, c'est que je puis être sans inquiétude. Si tu

(b) A: sur t (c) A: peu de français

(a) A: j'attendais avant

(4) Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 215: «Toute la vie du sauvage repose sur son habileté à faire usage de la flèche... Il sait marcher à peine qu'il reçoit de son père un petit arc et des flèches et qu'il s'exerce contre les oiseaux ou même contre les insectes.»

(5) On verra par la Lettre 27 que Mélanie Villenave, qui avait un petit faible pour Ferdinand, était fort dépitée qu'il ne lui écrivît pas...

(6) Cf. *supra*, p. 149, n. 31.

savais les idées noires qui me tourmentaient depuis trois mois (1)! En vérité je suis maintenant (b) heureux, car j'espère bien, par l'assurance que tu m'en donnes, que je ne serai plus aussi longtemps absolument sans nouvelles et que, M^r Faber étant en Angleterre, vous / pourrez même écrire tous les mois par le paquebot anglais (2).

[47v]

Tu me fais grand plaisir en me disant que M^r Mahon (3) vient quelquefois à la maison. C'est un excellent ami, et il m'en a donné des preuves non équivoques. Je sais que son avis était que < je > revinsse parmi vous, et il me fit à ce sujet des offres plus qu'obligeantes. Je reviendrai, ma chère Maman, et j'en trouverai toujours les moyens. Si je n'écoutais que mon cœur, ce projet se serait déjà effectué. Mais un peu de raison, voyons, jusqu'au bout! Nous pourrions peut-être réussir à faire quelque chose. Les essais de tannerie (4) ont eu du succès. D'ailleurs, je suis encore de quelque utilité à M^r Plasson (c) à la chancellerie. Il me fâche bien d'apprendre que toutes tes démarches aient été infructueuses (5). J'eusse aimé à suivre la carrière que m'offrait leur réussite. Dans tous les cas, j'espère que M^r Plasson sera tiré d'embarras par le comte dos Arcos. Autrefois gouverneur de notre ville, et maintenant premier ministre de Portugal (6), ce seigneur lui a donné des preuves d'une amitié sincère et, en dernier lieu,

(b) B: maintenant parfaitement (c) A: Plasson où

(1) Les dernières lettres reçues par Ferdinand étaient datées de mai 1817 et ne lui étaient parvenues qu'en décembre: cf. Lettre 14. Celles qu'il venait de recevoir le 7 ou 8 mars 1818 étaient du milieu de décembre 1817: cf. Lettre 20.

(2) Sur le paquebot de Falmouth, cf. Lettre 16, p. 217, n. 2.

(3) Cf. Lettre 10.

(4) Cf. Lettre 19.

(5) Allusion à l'insuccès définitif des démarches tendant à faire nommer Plasson comme consul de France à Bahia.

(6) Ferdinand se laisse emporter par son admiration pour le comte dos Arcos qui ne fut jamais «premier ministre». A l'époque où fut rédigée cette lettre, un tel rôle était joué en fait par Thomas Antonio de Villanova Portugal qui cumulait les portefeuilles de l'Intérieur, des Finances, des Affaires Etrangères et de la Guerre. En attendant l'arrivée de son titulaire, le comte de Palmela, qui se trouvait encore retenu en Europe, il avait bien été question de confier par intérim ce dernier ministère au comte dos Arcos qui avait sur Villanova Portugal l'évident avantage de parler français: cf. dépêche de Maler, 2 janvier et 7 février 1818, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, ff. 4v, 77v. Mais il dut finalement se contenter de son portefeuille de la Marine et de l'Outre-mer: cf. dépêche de Maler, *ibid.*, f. 118v. Il est certain par ailleurs que le comte dos Arcos, soupçonné d'être trop «brésilien», ne jouissait pas de l'entière confiance de Dom João VI: cf. Oliveira Lima, *D. João VI no Brasil*, pp. 958-959. Dans sa dépêche du 22 mars 1818, f. 118v, Maler remarque que «M^r le comte dos Arcos, dans le torrent des grâces et des récompenses distribuées lors du couronnement de S. M. n'a rien reçu pour les services qu'il a rendus et le zèle qu'il a déployé en étouffant la rébellion de Pernambouc». Le comte dos Arcos en prenait, dit-on, philosophiquement son parti. Cf. dépêche de Maler, 13 juillet 1818, *ibid.*, f. 231v: «Malheureusement pour le Brésil, le ministère se réduit à M^r de Villanova, retranché derrière ses quatre portefeuilles, et à M^r le comte dos Arcos. Or, celui-ci m'a demandé déjà à deux reprises: «Expliqués-moi, s'il vous plaît, ce que c'est que la guerre du Rio de la Plata dont la politique et le but sont aussi énigmatiques pour moi que les mouvements du général Lecor.» Je ne puis

il lui écrivit, de la frégate qui l'emmenait pour Rio (7), une lettre charmante signée :
Votre bon Ami, Marcos.

[48] J'ai reçu de Cisca une lettre fort aimable et fort bien écrite. En vérité, elle a fait des progrès surprenans. Si je compare les lettres, il y a une différence extraordinaire entre la première et celle que je viens de recevoir. Je me la figure bien grandie. Encore quelques mois, et ce sera tout à fait une demoiselle.

Gronde un peu M^r Arsenne, ma chère Maman. Sa grande lettre n'est pas venue et, si tu ne t'en mêles pas, je cours grand risque de ne recevoir que de petits billets. Je ne saurais trop le remercier de sa complaisance. Aussi vais-je lui écrire une longue lettre, quoique j'aye beaucoup de besogne et peu de tems devant moi jusqu'au départ des *Deux Adélaïdes* (9). Je me réjouis bien sincèrement des succès de l'excellent M^r Nau-det (10). Je lui écrirai pour l'en féliciter. Quant à l'amitié qu'il (d) porte à la famille, elle lui est bien rendue par tous ceux qui la composent. J'en juge d'après moi-même.

Combien la famille Rolls est à plaindre ! Il me tarde bien d'apprendre des nouvelles de cette pauvre Mademoiselle Mary. Ce que tu me dis de sa soeur Lisy ne me surprend pas. Je suis accoutumé à la regarder comme un ange. Que de peines elle a dû éprouver depuis mon départ !

[48v] Monsieur Plasson me charge de t'offrir ses respects. Il est retenu dans sa chambre / par une transpiration arrêtée qui lui donne une forte migraine. Il n'a pu écrire qu'une lettre à sa famille. Je fais parvenir à Madame Plasson une petite caisse d'oiseaux et je lui écrirai pour la rassurer sur la santé de son fils, car ce n'est absolument rien.

Adieu, ma chère Maman. Je t'embrasse de toute ma force.

Ton fils bien-aimé,
Ferdinand Denis

Je te prie d'avoir la bonté de me rappeler au souvenir de Mesdames Vilnave, La Saudraye, Brunat, et de leur présenter mes hommages respectueux ainsi qu'à ces demoiselles.

J'ignorais la perte qu'a fait Aspasia. Exprime-lui, je te prie, mes regrets et offre-lui mes souvenirs d'ancienne amitié.

(d) A: qu'il témoigne

voir ni trouver un ministère en deux ministres, dont l'un est beaucoup trop ministre et l'autre trop peu.» On sait que Lecor commandait les troupes portugaises envoyées contre Montevideo.

(7) Le comte dos Arcos, nommé ministre de la Marine le 23 juin 1817, avait reçu l'ordre de ne quitter Bahia qu'après l'arrivée de son successeur, le comte da Palma. Or, celui-ci ne partit de Rio que le 28 décembre 1817 et ne débarqua à Bahia que le 26 janvier 1818. Le comte dos Arcos dut s'embarquer aussitôt, car il arriva à Rio le 5 février. Cf. dépêches de Maler, 2 janvier et 7 février 1818, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, ff. 4v, 77v; cf. Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias 118*, f. 23.

(8) Ce qui est une nouvelle preuve des «qualités sociales et aimables» que, à défaut de capacités administratives qu'il lui déniait injustement, Maler reconnaissait du moins au comte dos Arcos dans sa dépêche du 29 juin 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, f. 129v.

(9) Cf. Lettre 19, p. 225, n. 1.

(10) Cf. Lettre 21, p. 229, n. 3.

23

Ferdinand à sa Mère

ms. 3417, ff. 49-50v

Bahia, 3 avril 1818

[49]

Ma bonne Maman,

T'écrire est ma plus douce occupation et je ne néglige aucune occasion de te faire parvenir de mes nouvelles. Mais il est bien triste de n'en avoir jamais de bonnes à annoncer, et j'ignore quand je serai assez heureux pour (a) t'adresser des détails satisfaisants sur notre position, pour t'apprendre que nous faisons enfin quelque chose d'utile et que, chaque semaine, chaque mois rapprochent, en s'écoulant, le jour où je pourrai t'embrasser. Ce qu'il y a de plus désespérant toutefois, c'est la certitude que nous acquérons / qu'il n'est pas plus facile de faire son chemin dans notre patrie qu'au Brésil, [49 v] et que presque tous les jeunes gens sont sans emploi. Il nous faut cependant une dot. Je veux tenir parole à Cisca. Mes dix-neuf ans passent. Le Ministère nous retire l'espoir que nous avions en lui. L'Inde (1) serait peut-être une ressource assurée, si la fortune ne voulait pas me donner un coup de roue favorable au Brésil.

Monsieur Plasson me dit qu'il va t'écrire. Je crois que son intention est de gronder un peu toute la famille: il n'a pas reçu de réponses à ses lettres. Pour moi, je pense que vous avez écrit et que les nouvelles se sont égarées. Nous faisons faire des recherches à Rio de Janeiro. Jusqu'à présent, elles ont été infructueuses. Tu n'as pas d'idée de la mauvaise administration des postes du Brésil! Je regarde comme un miracle de retrouver une lettre qui est au bureau depuis deux mois. Nous ne saurions trop vous recommander de vous adresser au Ministère: c'est la manière la plus sûre de nous faire parvenir ces nouvelles qui nous rendent si heureux, après lesquelles nous aspirons sans cesse! Je sais bien qu'il ne faut pas être trop exigeant, mais je ne puis m'empêcher de te dire qu'il nous est arrivé, il y a quelques jours, un navire / de Nantes (b), portant [50] des papiers du Ministère adressés à M^r Maler (2). Ne manque pas de prier, je t'en supplie, Papa et Alphonse de faire les petites démarches que j'ai indiquées. De cette manière, nous devons recevoir des lettres au moins tous les deux mois, et elles nous rendent si heureux!

Nos conversations avec Monsieur Plasson sont la chose du monde la plus singulière. Notre imagination court de la rue Notre Dame des Champs à la rue St Denis (3) et, de la rue St Denis, s'élanche chez tous nos amis. Nous visitons en un instant toute la ville, mais c'est pour nous retrouver bien vite au milieu de nos familles. Quelquefois nous vous voyons rassemblés, nous calculons quelles peuvent être vos occupations, et

(a) A: pour te (b) A: Nantes et

(1) Sur le projet de Ferdinand de s'établir au Bengale, cf. *supra*, p. 152-153, et Lettre 14.

(2) Consul général et chargé d'affaires de France à Rio.

(3) Où habitait vraisemblablement la mère de Plasson.

nous oublions Bahia. Tiens, au moment où je t'écris, je te vois le râteau à la main, appropriant les allées qui seront dans quelques jours bordées de violettes, embaumées par le lilas, la rose, le jasmin, et toutes ces jolies fleurs (c) que nous avons perdu l'habitude de voir. Papa lit en visitant les nouveaux travaux; Monsieur Arsenne médite la plantation d'un bosquet; Alphonse, passionné de nouveau pour la peinture, dessine un paysage; Cisca gambade avec Blanchette, en attendant que la saison lui permette d'aller [50v] cueillir des fraises pour son bon ami ou mari Monsieur Naudet. / Tout est en mouvement, les arbres se couvrent de feuilles et de fleurs. Comme le rosier capucine doit être éclatant! que le petit prunier doit être joli! Je sens d'ici l'air que l'on respire dans cette belle saison du printemps, et pense à l'heureux instant où je paraîtrai dans le tableau que je viens de tracer, la bêche ou l'arrosoir à la main, t'aidant dans tes grands travaux.

Les occupations que nous avons ici ne me permettent pas, comme je me l'étais promis, d'écrire à M^r Arsenne, à qui j'ai cependant bien des choses à conter. Mais j'espère qu'il m'excusera, car la première occasion lui portera une longue lettre, et autre chose qui n'a pas encore pu être fait. Dis-lui, ma chère Maman, ainsi qu'à Alphonse, que nous nous recommandons à eux pour un dessin de mécanique dont Madame Plasson leur parlera. Il est bien nécessaire à M^r Plasson. M^r Gabriel en est chargé, et ce n'est que dans le cas où il ne pourrait le faire que M^r Plasson prie ces Messieurs de lui rendre ce service.

Je suis si coupable envers Mesdames Vilnave, M^r Naudet, que je ne sais comment m'y prendre pour leur écrire et m'excuser.

Adieu, ma bonne Maman. Je t'embrasse du plus profond de mon coeur et suis pour la vie ton fils bien-aimé,

Ferdinand Denis

Notre ami M^r Grain fait mille compliments à M^r Arsenne et me charge de te présenter ses respects. J'espère que tu le connaîtras un jour et que tu apprécieras autant que nous sa véritable bonté. Mes respects je t'en prie à M^{me} Vilnave, M^{lle} Mélanie, à Madame Brunat et M^{lle} Mutel. Je serre la main à M^r Naudet et le prie d'agréer toutes sortes de souhaits de bonheur.

24

Ferdinand à son Père

ms. 3417, ff. 51-52^v

[51]

3 avril 1818

Mon cher Papa,

Il n'y a pas assez longtemps que j'ai écrit pour avoir des nouvelles bien intéressantes à t'apprendre. Ce qu'il y a de plus important, et ce que tu sauras probablement avant d'avoir reçu cette lettre, c'est que Don Juan VI El-Rey Nosso Senhor a été cou-

(c) A : fleurs que

ronné le 6 février (1), et que tout le Brésil est en fête pour célébrer cet événement (2) qui paraît fixer plus que jamais la famille royale et son chef au Brésil (3).

Quant à moi (a), c'est tout au plus si je voudrais y rester, ayant Rio Janeiro en [51v] toute propriété.

Nous avons un corsaire indépendant, qui se promène depuis quelques jours devant la rade. Il n'en veut qu'aux bâtiments portugais, dont il a escamoté déjà plusieurs (4). On a fait sortir contre lui trois navires armés et chargés de troupes qui sont revenus

(a) A: moi, si

(1) Sur la cérémonie de l'acclamation — et non, à proprement parler, du couronnement — de D. João VI à Rio de Janeiro, cf. dépêche de Maler, 7 février 1818, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, ff. 75-76; Oliveira Lima, *Dom João VI no Brasil*, pp. 1021-1026.

(2) Les manifestations officielles et les réjouissances populaires organisées à Bahia sont décrites dans *l'Idade d'Ouro do Brazil*, n° 30, 14 avril 1818. Le 24 avril, le comte da Palma envoyait à Rio un long rapport à ce sujet: cf. Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias 118*, f. 122.

(3) Cf. dépêche de Lesseps, 28 février 1818, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, ff. 102-102v: «Les dernières nouvelles apportées récemment à Lisbonne par des navires venant de Rio de Janeiro détruisent entièrement l'espoir, dont on se berçait ici, de voir la Cour du Brésil retourner en Europe... Tout porte à croire que S. M. est entièrement décidée à abandonner le Portugal pour jamais»

(4) Depuis 1816, les côtes du Brésil étaient infestées par des corsaires. Il s'agit tout d'abord de navires armés en course «avec des commissions données par le gouvernement de Buenos Ayres sous le prétexte de faire la guerre aux bâtiments de S. M. Catholique ou de ses sujets» (dépêche de Maler, 30 octobre 1816, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1816-1817*, f. 103). Mais on redouta bientôt que ces corsaires «soit par esprit de piraterie, soit en admettant des lettres de commission du général Artigas» que l'armée portugaise s'efforçait alors d'expulser de la Banda Oriental, ne veuillent «courir sur le pavillon portugais» (dépêche de Maler, 8 décembre 1816, *ibid.*, ff. 155-155v). Et c'est précisément ce qui ne manqua pas de se produire. Une dépêche de Maler, 20 décembre 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, f. 380, signale que «Artigas a envoyé un député au Directeur O'Higgins du Chili pour s'assurer que les prises faites sur les Portugais par ses corsaires seront admises et pourront être vendues dans les ports de ce royaume... Artigas, malgré les dépenses énormes de la croisière brésilienne, fait des prises, gêne la pêche de la baleine et cause même, par le prix des assurances et les craintes qu'il inspire, des pertes considérables au commerce et au cabotage du Royaume-Uni» Mais comment «un malheureux aventurier qui n'a pas un seul port, pas même un canot réellement à lui» pouvait-il obtenir de tels succès? A vrai dire, les corsaires au service d'Artigas, comme la plupart de ceux du gouvernement de Buenos Ayres, étaient des navires étrangers, généralement armés dans les ports du sud des Etats-Unis, et dont les prises étaient vendues à Baltimore. Cf. Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1816-1817*, ff. 103, 155; *Portugal et Brésil 1817*, ff. 8, 163v, 218-218v, 264v-265. Il convient d'ajouter toutefois que, sinon la *Rosalie* dont il a été question *supra*, p. 203, n. 1, du moins la *Marie*, goélette française qui fut interceptée par un navire portugais, faisait aussi la course pour le compte d'Artigas: cf. dépêche de Maler, 28 décembre 1817, *ibid.*, f. 388v.

deux jours après sans, disent-ils, l'avoir pu rencontrer; et le soir même, le corsaire visita une *sumak* (5) qui est entré dans le port sans dommage. Si les Portugais sont toujours aussi lâches, ce bâtiment seul est capable à lui seul de ruiner leur commerce de Bahia (6). On désigne le capitaine comme pirate, parce que le gouvernement dont il a reçu les expéditions n'est pas reconnu (7). Il joue un métier à se faire pendre s'il était arrêté. Mais il connaît les gens auxquels il a affaire (8).

(5) Ou plutôt *sumaca*. Ce terme, que Antenor Nascentes, *Dicionário etimológico da Língua Portuguesa*, s. v. *sumaca*, p. 747, fait dériver du hollandais *schmake*, mais qui, pas plus d'ailleurs que ce dernier, ne figure dans Jal, *Glossaire nautique*, désigne, selon Cândido de Figueiredo, *Novo Dicionário da Língua Portuguesa*, s. v., une «petite embarcation à deux mâts, utilisée spécialement en Amérique du Sud».

(6) Sur les craintes inspirées par les corsaires, cf. dépêche de Maler, 20 décembre 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, ff. 380-380v; «Le Gouvernement portugais aura bien de la peine à deffendre ses navires qui font le commerce de l'Inde et qui ont ordinairement de très riches cargaisons... Ces nouveaux pirates porteront des coups bien funestes, bien sensibles, à une branche de commerce très lucratif.»

(7) Cf. dépêche de Lesseps, 2 mai 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, f. 8: «Ces corsaires, dont la majeure partie paraît sortir des ports des Etats-Unis, naviguent avec de doubles expéditions et prennent alternativement le pavillon de cette puissance et celui des insurgés, ce qui, d'après les lois maritimes, et sans parler de la barbarie de leurs procédés, les constitue pirates dans toute la force du terme.» Cf. *Idade d'Ouro do Brazil*, n° 34, 28 avril 1818.

(8) Ferdinand s'exprime avec la sévérité dont font preuve tous les jeunes gens. Il est certain que, en dépit de la valeur de ses équipages, la marine portugaise fut prise au dépourvu par les attaques inopinées des corsaires d'Artigas. «Elle n'a actuellement de disponible ici qu'un vaisseau de 74», déclare Maler dans sa dépêche du 8 décembre 1816, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1816-1817*, f. 155v. Et la révolution de Pernambouc en 1817 vint encore compliquer sérieusement la situation. Cf. dépêche de Maler, 20 décembre, 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, f. 380v: «Une puissance d'ailleurs riche en possessions, une monarchie qui d'ailleurs regorge de moyens pour se créer une marine formidable, ne peut par elle-même faire respecter son pavillon.» Mais, dès le début d'avril 1818, le comte da Palma, gouverneur de Bahia, adopta des mesures énergiques auxquelles le comte dos Arcos, ministre de la Marine, promit tout son appui. Cf. Arcos à Palma, 2 mai 1818, Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias 118*, f. 86: «Tendo levado à Augusta Presença de El-Rei nosso Senhor os officios de V. E. n° 16 e 28, com datas de 2 e 3 de abril proximo passado, com que V. E. participa as providencias que dera para fazer cruzar nos mares da costa dessa Capitania navios armados que fação afugentar os corsarios que ahi tem apparecido e aprisionado algumas embarçaõens, foi o mesmo Senhor servido approvar as medidas que V. E. tomou para aquelle fim, e estando S. M. certo da necessidade que ha de existir nesse porto alguma embarcação de guerra que seja capaz de conservar em segurança os mares vizinhos por meio de hum cruzeiro continuado, tem dado as suas reaes ordens para que se mande para ahi huma embarcação de sufficiente força, o que se executara logo que seja possivel.» Le 30 avril 1818, la frégate *União* reçut l'ordre d'aller croiser pendant trois mois entre Recife et Bahia: cf. *ibid.*, f. 76. Mais, au début de septembre 1817, l'envoi du navire de renfort promis par le comte dos Arcos était encore différé: cf. *ibid.*, f. 219.

Nous venons de passer le carême et, ce que tu auras peine à croire, c'est que, pendant ce tems, les mystères se jouent encore ici comme au 14^e siècle, et que cette représentation se donne dans l'église même. Voilà comme cela se passe le Vendredi Saint (9). Le prêtre monte en chaire / et commence son sermon comme de coutume sur la Passion. [52] Bientôt il reproche aux assistants leurs fautes, les engage à rentrer en eux-mêmes, puis tout à coup s'écrie en montrant le rideau qui cache le choeur: Le voilà, votre Rédempteur, misérables humains, prosternez-vous, offrez-lui les marques de votre repentir. Le rideau tombe, Jésus paraît sur la Croix, la Madelaine richement vêtue prie à ses pieds, la Vierge est à sa droite environnée d'AnGES, un soldat romain armé de pied en cap monte la garde. Quelques instants après, l'on voit paraître quatre disciples de Jésus; ils s'avancent, veulent entrer et sont repoussés par le soldat, qui ne les laisse passer qu'après avoir reçu la permission écrite qu'on lui présente; ils se prosternent la face contre terre et se mettent en adoration. Le sermon continue. C'est, pour ainsi dire, le programme de la pantomime. Le prédicateur ordonne tour à tour de tirer la Couronne d'épine, d'ôter les Clouds, qui sont remis à la Vierge et aux AnGES. Ensuite on procède à la Descente de Croix, on montre les plaies ensanglantées du corps de Jésus. Le peuple est alors tellement ému / que le bruit des soufflets qu'il se donne ressemble absolument au bruit des applaudissements que l'on entend au théâtre. [52v] Quand tout cela est un peu calmé, on couche le corps sur une estrade fort riche, le rideau se tire, et la farce est jouée. Voilà, j'espère, un assez bel échantillon de barbarie, sur lequel toutefois je ne ferai pas de réflexions, parce qu'elles se présentent elles-mêmes en foule, mais dont je puis assurer l'authenticité, car j'étais avec Monsieur Plasson présent à cette farce sacrée (10). Je n'en finirais pas si je voulais te conter les autres cérémonies singulières dont j'ai été le témoin depuis quelques semaines (11). Les moines sont les directeurs et souvent les acteurs de ces mômeries, dont à mes yeux rien ne peut égaler le ridicule. Ils ne se gênent pas pour en rire avec les étrangers, mais ils les croient nécessaires pour conserver leur crédit parmi le peuple. Leur existence ici confond mes idées. Malgré sa dévotion, le peuple les méprise et les déteste, et ne demanderait pas mieux que de les voir abolis. On fait des contes de leurs escapades, comme on en faisait (b) au tems des fabliaux... (12)

(b) A: faisait dans

(9) En 1818, le Vendredi Saint tomba le 20 mars.

(10) Cf. *supra*, p. 163-164.

(11) Ferdinand fait sans doute allusion à la procession dite *dos Fogareus*, organisée par la Miséricorde dans la nuit du Jeudi Saint, à la procession de l'*Enterro do Senhor*, organisée par les Tertiaires du Carmel après le sermon du Vendredi Saint, à la procession de la Résurrection, le matin de Pâques, et certainement aussi à la *queima de Judas* le Samedi Saint. Cf. F. Denis, *Brésil*, pp. 135-138, et João da Silva Campos, *Procições tradicionais da Bahia*, pp. 48-198.

(12) Cette lettre, dont la fin manque, a déjà été publiée par Afonso Arinos de Melo Franco in *Brasilia*, II (1943), pp. 651-653.

25

Ferdinand à ses Parents

ms. 3417, ff. 53-54v

[54v] Monsieur
Monsieur Denis
Rue Notre Dame des Champs n.° 17
Paris

[53]

Bahia, 5 avril 1818

Mes chers et bons Parents,

Au moment où je finissais mes lettres, j'ai reçu celles dont vous aviez chargé Monsieur Chrétien, qui a eu la bonté de me faire remettre par un Capitaine de sa connaissance et de la mienne venant directement à Bahia. Je ne saurais trop vous remercier de votre bonté et de votre exactitude à me faire savoir de vos nouvelles. Je suis [53v] fâché seulement que Monsieur / Plasson n'ait pas eu le même bonheur que moi. Je lui ai remis la lettre de Papa; il y répond en ce moment. Aussi ne m'étendrai-je pas beaucoup sur les détails qu'elle demande. Notre position est tellement incertaine que, d'ici à deux mois, je ne puis rien dire de positif. Vous savez aussi bien que moi quelle joie j'éprouverais en vous revoyant, combien je serais heureux de me trouver au milieu de vous! Mais si je suis sans emploi, si l'on me leurre encore pendant des années entières de l'espoir d'une place sans me l'accorder! (1) Cette idée-là me désespère. L'incertitude où nous sommes est vraiment cruelle. Heureusement elle ne peut durer que fort peu de tems.

Je vous remercie de tout mon coeur, mon cher Monsieur Arsenne, de votre aimable, mais trop court billet. Il aura une longue réponse dans quelques jours. En attendant, je vous prie d'agréer de nouveaux remerciements pour votre joli cadeau dont M^r Grain sait apprécier tout le prix dans un pays où il est impossible de se procurer ce que vous nous avez envoyé (2). Adieu, mes chers Parents. Je vous quitte plutôt que [54] je ne le voudrais, mais / il faut absolument dire quelque chose à Cisca en particulier. Je vous embrasse et porte mes lettres au Capitaine.

F. Denis

Il me tarde bien de savoir quelque chose d'heureux regardant la brave famille Rolls. Les nouvelles de M^{lle} Mary sont désespérantes; je n'ose écrire à cause de l'état où elle est. Assure bien ces dames, ma chère Maman, de l'amitié respectueuse que je conserve et conserverai éternellement pour elles.

P. S. Veuillez, Monsieur Arsenne, rendre encore un petit service à M^r Grain en lui envoyant dans nos lettres quelques tablettes de colle à bouche qu'il est impossible de trouver ici.

(1) Allusion aux insuccès de sa candidature à l'Ecole des Jeunes de Langues: cf. *supra*, p. 8.

(2) Cf. Lettre 12, *post-scriptum*.

Mes respects à mon oncle et ma tante Faucher, ainsi qu'à ma cousine. J'en charge Cisca. J'ai déjà écrit en Normandie (3) et je n'ai pas reçu le moindre petit mot. Cependant je n'ai pas de rancune. Je vous prie de faire agréer toutes mes amitiés respectueuses à ma cousine et son mari, mes respects à mon oncle.

26

Monsieur Denis à Ferdinand

ms. 3427, ff. 67-68v

< Paris, milieu 1818 (?) > (1)

C'est à Monsieur Le Vaillant père (2), mon cher ami, que tu es redevable de ces [67] instructions qui peuvent te servir à tirer parti, dans le beau pays où tu es, et au Bengale si jamais tu y vas (3), de tes promenades et de tes chasses aux oiseaux, aux papillons et autres insectes.

«Instructions pour servir à M^r Ferdinand Denis au Brésil à recueillir et conserver des oiseaux et des insectes.

«Comme il y a sûrement dans les différentes parties du Brésil beaucoup de personnes qui savent très bien écorcher les oiseaux, M^r Denis ne peut mieux faire que d'apprendre de l'un d'eux cet art. Mais il ne doit pas s'amuser à les dresser ou monter sur un support, parce qu'il est préférable, plus facile et plus commode de n'envoyer que des peaux d'oiseaux bourrées, qu'on dresse après, à leur arrivée en Europe.

«Il ne faut absolument pas bourrer les peaux avec du coton et encore moins les vernifier au dedans, comme on le pratique au Brésil. Le vernis gâte la peau et la rend très difficile à préparer. Le coton attire les insectes qui rongent les plumes. Il vaut donc mieux bourrer les peaux avec des filaments de vieilles cordes, ou de la mousse, ou de la charpie de fil.

«Aussitôt qu'un oiseau est écorché et bourré, il faut le mettre dans un cornet de fort papier en faisant entrer sa tête la première, de manière que le bec s'engage dans le

(3) C'est-à-dire aux de Caix de Chaulieu: cf *supra*, p. 147.

(1) Le 13 avril 1866, F. Denis écrivit au bas de cette lettre la note suivante: «Cette lettre de mon excellent père, qui ne me fut pas envoyée, je crois, a dû être écrite vers 1818. Elle témoigne d'une sollicitude paternelle bien plus touchante qu'elle n'était basée sur d'exactes renseignements. J'étais tombé dans une situation lamentable, et cependant, hélas! je préparais les oiseaux à merveille.» Il semble pourtant que ce message soit bien parvenu à Ferdinand, puisque, dans la Lettre 40, il fait allusion à la nouvelle méthode qu'il emploie pour préparer les oiseaux,

(2) Cf. *supra*, p. 151, n. 43.

(3) Cf. *supra*, pp. 152-153.

fonds tortillé du cornet, et bien le fermer après, en sorte que l'oiseau s'y trouve entièrement couché dans toute sa longueur. On met après le cornet dans une boîte qui ferme hermétiquement. Alors qu'elle est pleine, on la calfeutre sur tous les points et toutes les jointures. Les oiseaux étant enfermés chacun séparément dans un cornet, leurs plumes ne peuvent se froisser. On les met / les uns sur les autres, et s'il s'introduit par hasard un insecte dans un cornet, il n'attaque qu'un seul oiseau.

«Lorsqu'on aura plusieurs de ces boîtes pleines, on pourra les réunir toutes dans de plus grandes caisses, ou même y mettre tous les cornets les uns sur les autres avec force tabac du Brésil haché et du camphre, de manière à ce que chaque lit soit séparé par du tabac haché et du camphre. Le tabac découpé est préférable à celui en poudre.

«J'observe à M^r Denis qu'il n'y a pas un oiseau du Brésil qui ne rapporte au moins 6 francs, et qu'il en est qui peuvent se vendre jusqu'à dix et douze louis, et même plus cher. Les insectes et les papillons du Brésil sont aussi très recherchés en Europe et se vendent cher lorsqu'ils sont brillants et de forte taille.

«Quant aux papillons et scarabées, on les pique seulement dans des boîtes dont le fonds soit d'un bois tendre dans lequel les épingles s'enfoncent facilement. Et il y a au Brésil force bois propres à celà.

«En prenant les papillons, il faut avoir grand soin de ne point les froter, les déchirer ou toucher leurs ailes dont la poussière colorée se détache au plus léger attouchement.

«Il n'y a pas au Brésil un insecte, un papillon, quel qu'il soit, qui ne se vende en Europe au moins 3 francs, et j'en ai quelquefois payé 100 francs.

«Les papillons et les insectes se renferment avec le camphre, mais il faut mettre cette drogue odorante dans de petits sachets, et l'on attache fortement ces sachets dans les coins des boîtes garnies d'insectes. En général, lorsque les boîtes sont pleines, n'importe de quoi, soit oiseaux, insectes, scarabées, limaçons ou papillons, il faut toujours avoir soin de les calfeutrer sur tous les points pour empêcher les insectes rongeurs de s'y introduire.

«Les coquilles maritimes du Brésil ont en général peu de valeur, à moins qu'on ne trouve quelqu'espèce nouvelle. Mais il n'en est pas de même des espèces terrestres ou fluviales de celles si amassés en [..... (a)]. Tout est bon en ce genre.

[68] Faites donc main basse sur tous les limaçons, quelque petit qu'il soit, ou commun, ou laid qu'il paraisse. Vendez-les tous, et ne laissez pas mourir et se remettre l'animal dans sa coquille. En jettant la coquille dans l'eau bouillante, vous en retirerez très aisément l'animal.

«Tâchez toujours, autant que possible, d'envoyer sur chaque cornet le nom que porte un oiseau dans le pays, ainsi que d'indiquer son sexe, qu'il est facile de reconnaître en écorchant l'oiseau.

«Les oeufs, en indiquant l'oiseau auquel ils appartiennent, seraient aussi d'un bon débit.

«Les nids et les oeufs d'oiseaux mouches et de colibris, en indiquant l'espèce à laquelle ils appartiennent, rendraient beaucoup »

Tu vois, mon cher Ferdinand, qu'avec ces directions de M^r Le Vaillant, tu peux tirer de quelques coups de fusil lâchés à propos, et en ne tirant pas, comme on dit, la poudre aux moineaux, mais bien à des oiseaux rares et précieux, des espèces de phoenix, un oiseau de Paradis par exemple, si un hazard fortuné en amenait un au bout de ton

(a) Trois mots illisibles.

mais bien douze à quinze cents francs, ce qui serait encore bien honnête dans un pays où l'on vit sûrement à bon marché, et même à très bon marché.

Pourquoi n'aurais-tu pas recours, s'il le fallait même, à donner des leçons de piano ? Toméoni prétend qu'avec ses sonatines (4) tu es parfaitement en état de le faire. Joins, si tu le peux, à la culture de la langue portugaise, celle de la langue anglaise.

Nous avons vu M^r Mahon (5) qui paraît fort bon enfant et assez aimable. Il nous a annoncé que tu avais grandi et pris du corps. Je voudrais sçavoir / aussi quel effet le climat et la mue fait sur ta voix. Es-tu une haute-contre ou une basse-taille, etc... ? [68v]

Nous aviserons aux moyens de te faire revenir en France si décidément le Brésil ne t'offre aucune ressource. Je dis : aucune autre ressource que celle de vivre sur la concession de M^r Plasson. Parce que vivre à ton âge ne suffit pas : il faut encore pouvoir voir jour à commencer l'édifice de ta petite fortune. Peut-être alors, si tu tiens aux beaux climats, auxquels tu viens de t'habituer, ferais-tu bien de passer au Bengale, où Adolphe Dubois est enfin établi. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de lui. Arrivé dans les derniers jours de l'année dernière dans le Gange, il a dû repartir de Calcutta pour Nûd-fuh-ghien le 22 janvier de l'année où nous sommes. Par conséquent, au moment où je t'écris, il est arrivé et marié à Melle Le Fortier. Il demande beaucoup de tes nouvelles ; il paraît s'intéresser vivement à toi. Il voudrait aussi sçavoir des nouvelles de la famille Rolls et de M^r Plasson. Il a appris que l'opération commerciale dans laquelle il était lui-même pour quelques fonds, n'a pas réussi (6).

27

Mélanie Villenave à Ferdinand (1)

ms. 3417, ff. 90-91v

Paris, 29 juin 1818

[90]

Allons ! je vois bien que c'est encore à mon tour d'écrire !... Vous tremblez, Ferdinand, de ne pouvoir obtenir le pardon de votre paresse, de votre négligence, ou de votre oubli ; peut-être même votre conscience vous reproche-t-elle ces trois torts réunis. Il y a longtemps, bien longtemps, que je boude d'une bouderie fort sérieuse et que je cherche à me persuader que je n'ai plus pour vous que de la bonne indifférence mêlée d'un tant soit peu de haine... A cela, vous allez me dire que ces deux sentimens ne sont pas compatibles. Oui sans doute, quand l'un ou l'autre sont bien développés ; mais quand ils ne font que s'introduire lentement dans votre coeur et que, de tems en tems, on a des réminiscences d'amitié, et par conséquent d'indignation, ces deux sentimens

(4) Cf. Lettre 7.

(5) Cf. Lettre 22.

(6) Cf. Lettre 10.

(1) Cette lettre, inachevée, n'est pas signée. Mais en la comparant à la Lettre 21, on voit qu'elle ne peut être que de Mélanie Villenave. Cf. *supra*, p. 152, n. 46.

peuvent très bien s'allier ensemble. J'étais donc, comme je vous le dis, souvent en colère, souvent indifférente, et cherchant cependant presque toujours à m'accoutumer à penser de sang froid au plus ingrat des amis... Bref, enfin, je croyais ne plus vous aimer et je me rappelais de notre ancienne amitié comme d'un songe agréable, dont le pénible réveil n'avait laissé au fond de mon coeur que de tristes regrets qui commençaient à s'évanouir... Mais, Ferdinand, vous tremblez de ne pouvoir vous justifier, vous recon-

[90v] naissez vos torts, / vous chargez même votre frère d'employer toute son éloquence auprès de moi (²). . . Comment pourrais-je, attaquée ainsi de tous les côtés, résister plus longtemps ? J'accorde donc un généreux pardon... Je fais plus : je l'écris moi-même, et je n'y ajoute aucun reproche . . . , vous livrant à tous les remords de votre conscience d'avoir pu vous conduire ainsi avec votre amie ou votre soeur... Je ne me ressouviens plus quel était mon titre... Quoiqu'il en soit, je veux désormais les porter tous les deux... Entendez-vous, mon frère ? Mais souvenez-vous qu'un pardon demandé trop souvent ne s'accorde plus. Or donc, Monsieur, gardez-vous de recommencer ! Mais j'allais oublier de vous dire que vous ne devez rien à votre frère, car le plus profond silence a remplacé chez lui cette sublime *éloquence* sur laquelle vous fondiez tout votre espoir... Mais, en forme de compensation, il m'a lu toutes vos lettres, puis certain passage me concernant... Et voilà que peu à peu ma grande colère s'est affaiblie, et qu'un avocat qui dormait au fond de mon coeur s'est réveillé tout à coup et s'est mis à plaider votre cause avec tant de véhémence qu'il m'a fait faire plus que je n'aurais dû en me forçant pour ainsi dire à vous écrire que je vous pardonne en dépit de ma colère, de mon orgueil, deux forts vilains défauts qui ne marchent pas longtemps de front avec l'amitié.

Maintenant que la paix est faite et signée en bonne forme... , je vous défie d'être plus content de l'avoir obtenu que moi de vous l'avoir accordée... Passons l'éponge

[91] sur tout / le reste, et causons de vos plaisirs. Ce sujet sera bientôt épuisé, mon cher Ferdinand, car vos lettres ne m'en donnent pas une opinion très étendue. Il paraît que vous ne vous amusez pas dans ce charmant pays, que tout juste ce qu'il faut pour ne pas y mourir d'ennui. Vous vous établissez instituteur d'une jeune personne, vous envoyez des colibris à Cisca, vous pensez à vos amis de France, encore plus à vos bons parents, vous écrivez beaucoup, vous faites des excursions d'Isles en Isles, vous voudriez faire de la musique et vous espérez faire fortune au moyen de votre tannerie... Ne voilà-t-il pas en abrégé, mon aimable frère, vos plaisirs, vos occupations et vos projets ? Puisse ces derniers vous donner par leur réussite tout le bonheur que vous méritez et que je vous souhaite si sincèrement.

Pas un pauvre petit brin d'amour n'est donc venu rompre la monotonie de vos jours ? Vos lettres n'en disent pas mot du moins. Quoi ? les femmes seraient-elles là-bas d'espèce si désagréable que pas une ne pût faire la moindre impression sur votre coeur ? Je fabriquais déjà un roman sur l'article d'une jeune personne dont vous alliez être l'instituteur ; je n'avais pas encore eu le tems d'arriver au dénouement, lorsqu'une vilaine phrase, entre deux parenthèses, et conçue en ces termes : Elle n'est pas du tout jolie, ne crains rien (³), est venue renverser l'édifice fragile de ma folle imagination.

(2) Cf. Lettre 21 : « Ce que tu me dis de Melle Mélanie me fait trembler. Je vais lui écrire, mais je crains bien qu'il ne soit plus possible de l'apaiser, et je compte beaucoup plus sur ton éloquence que sur ma lettre. »

(3) Cf. Lettre 21 : « Mais elle n'est pas du tout jolie. Il n'y a pas à craindre de tentations. »

Je voudrais bien avoir quelques *confidences particulières* / à vous faire, afin de [91v] pouvoir vous sommer d'en agir comme moi. Mais nous autres jeunes filles, nous n'avons rien à conter de fort intéressant, et l'histoire de notre vie ne pourrait être que bien monotone . . . Mais vous, mon aimable Brésilien, ne vous est-il rien arrivé durant votre séjour dans ce lointain pays, qui ne puisse m'être confié sous le *sceau du secret* ? Je tiens beaucoup aux confidences, aux aventures, au merveilleux, etc. etc. . . , ou pour mieux dire, je tiens à tout ce qui regarde mon cher Ferdinand. Puis-je espérer, Monsieur le paresseux, qu'à la réception de cette lettre vous vous armiez de suite d'une plume pour m'expédier par le plus prochain vaisseau une aussi longue épître que celle que je vous envoie, et dont je vais me disposer de hâter la fin, ne voulant pas vous laisser voir plus longtemps tout le plaisir que j'ai de causer avec vous. Mais, avant de finir, il faut que vous sachiez, mon cher Ferdinand, que nous partons ma mère et moi pour Nantes dans 8 à 10 jours, et que nous y passerons sans doute près d'un an. Votre frère m'a dit qu'il y avait beaucoup de vaisseaux partant du Brésil pour Nantes, et de Nantes pour le Brésil. Adressez-moi donc vos lettres à Nantes quand l'occasion s'en présentera. [C'est rue Notre D]ame n° 17, près la place St Pierre, chez Melle Tasset (4). Je vous écrirai [au]ssi de cette ville, j'emporte votre adresse avec moi. Ma mère, qui vous avait écrit il y a bien longtemps par la même occasion que moi, et dont la lettre ne vous est pas, *dites-vous, parvenue plus que la mienne*, vous écrira aussi de cette ville. Quant à ma petite personne vous n'en entendrez plus parler avant que je n'aie reçu une lettre de vous. Tenez-vous cela pour dit, Monsieur, et ne trouvez pas si dur d'écrire à vos amis (5).

J'ai grande envie de terminer ici ma lettre. Mais j'ai encore plus d'envie d'y ajouter quelques lignes . . .

28

Ferdinand à son Frère

ms. 3417, ff. 55-56

M^r Alphonse Denis
recommandé aux bons soins
de M^r Rolls.

[55]

Bahia, 23 juillet 1817

Mon cher Alphonse,

Il y a si longtemps qu'il ne s'est présenté une occasion de faire parvenir de mes nouvelles en France que je crains vivement d'avoir donné de l'inquiétude à nos bons parents. Aussi je saisis avec empressement l'occasion que m'offre le paquet anglais de

(4) Melle Tasset était probablement la tante maternelle de Mélanie. On sait que Villenave avait épousé à Nantes miss Tasset en 1791.

(5) Ferdinand n'écrivit pas à Mélanie. Dans la Lettre 40, du 20 juin 1819, il se borne à recommander à Alphonse : «Dis surtout à Melle Mélanie, qui paraît si irritée contre moi, qu'il y a au Brésil un espèce de sauvage qui demande à deux genoux un oubli de toutes ses fautes.»

t'écrire à la hâte deux ou trois mots par l'entremise du bon M^r Rolls dont nous avons reçu dernièrement des nouvelles assez fraîches et qui, j'espère, te fera parvenir cette lettre.

[55v] J'aurais bien quelques reproches à te faire, mon ami, en t'annonçant que M^r Plasson a reçu dernièrement, par la *Nanine* de Nantes, un billet de M^r Testard où celui-ci disait t'avoir vu. Je t'avouerai que je croyais / que tu profiterais de ce bâtiment pour m'écrire. Mais il a fallu encore me décider à en attendre un du Havre, et Dieu sait quand il arrivera ! M^r Plasson est aussi inquiet que moi ! Sa famille n'a point encore envoyé de lettres à M^r Rolls pour les faire passer au Brésil. Tu peux, comme M^{me} Plasson, correspondre avec nous par ce moyen à la fin de chaque mois. Son fils écrit à M^r Rolls. Il l'engage vivement à répondre promptement afin de nous indiquer la manière d'établir une sûre et constante correspondance. S'il ne donne pas de ses nouvelles à sa famille, c'est qu'il compte profiter d'un navire français maintenant en partance. Il continue à jouir d'une bonne santé et te charge de vouloir bien en prévenir ses parents.

[56] M^r Rolls, dans ses dernières lettres, nous dit que tu t'es occupé d'études importantes, et fait part / de son projet de te faire passer au Brésil. Tu ne peux douter du plaisir que j'aurais à t'embrasser, à te serrer sur mon coeur. Mais je préfère et préférerais toujours ton bonheur au mien. Aussi je ne saurais trop te dissuader d'exécuter ton projet. Tu ne peux encore te figurer la difficulté que l'on éprouve à réussir dans ce pays-ci. Crois-en notre cher M^r Plasson, mon bon ami, crois-en ton frère. Tu peux employer tes talents partout ailleurs d'une manière plus avantageuse. Nous acquerrons de plus en plus la certitude que, sans argent, il ne faut pas penser à Bahia. Rappelle-toi ce que j'ai dit mille fois : les frais d'entretien et de nourriture absorbent tout ce que possède un jeune homme avant qu'il ait pu gagner quelque chose.

J'ai appris avec douleur l'affreux événement qui avait enlevé à Mademoiselle Elaisa une soeur et une amie. Tu sais combien je suis attaché à toute la famille et quelle amitié je conserve pour cette bonne demoiselle Lisy. Exprime-lui, je t'en prie, mes regrets bien sincères, l'assurance de mon hommage respectueux.

Adieu, mon excellent frère, embrasse comme je les embrasserai ma bonne maman, papa, Cisca, et M^r Arsenne que je me suis accoutumé depuis longtemps à regarder comme (a) notre meilleur ami et mon second frère.

Ton meilleur ami,
F. Denis

Je vais écrire à toute la famille dans une quinzaine. Ne m'oublie pas auprès de ceux qui, comme M^r Naudet et James, veulent bien me conserver un bon souvenir. J'embrasse mon Père Ducloux.

(a) A : comme mon

29

Monsieur Plasson à Alphonse Denis

ms. 3417, f. 56v

< Bahia, 23 juillet 1818 > (1)

Je compte assez sur votre amitié, mon cher M^r Alphonse, pour croire qu'aussitôt [56v] ce griffonnage reçu, vous ferez part à ma famille de ma bonne santé, de mon intention de leur écrire prochainement, et d'un bon baiser par procuration. Cette dernière commission vous sera, je crois, encore moins pénible que les autres. Si je ne profite pas de cette occasion, c'est en raison de l'énormité du postage. Vous avez sans doute eu d'autres motifs pour ne point nous écrire par la *Nanine*, parti de Nantes, dont M^r Testart, que cependant vous connaissez, a su profiter. Je gronde tant et tant et tant qu'on finira par m'écouter et sentir qu'en tout, frais d'attention, de vigilance et d'information doivent être mutuels ou cesser tout à plat. Ferdinand ne sait pas trop ce qu'il dit contre à propos de vous. Continuez à travailler à différents arts industriels: ils peuvent tôt ou tard trouver ici leur emploi. Mais ne venez pas que je ne vous appelle, et ayez soin de me mettre au fait de ce qui fait particulièrement l'objet de votre étude, afin que nos conseils puissent aider vos efforts.

N'oubliez pas de présenter à Mme votre mère et M^r votre père l'hommage de mes respects. Melle Cisca trouvera ci-inclus deux gros baisers à son adresse, et vous, Monsieur et ami, l'assurance nouvelle de ma sincère affection.

Henry

30

Ferdinand à sa Mère

ms. 3417, ff. 57-58v

A ma chère Maman

Bahia, 25 août 1818

[58v]

[57]

Ma chère Maman,

Je ne te cacherai pas que j'éprouve la plus vive inquiétude. La *Jeanne d'Arc* de Nantes est arrivée depuis deux ou trois jours, et je n'ai pas reçu de nouvelles. Cependant M^r Thomas, second capitaine à bord de ce navire, m'a dit que, n'ayant pu profiter d'une lettre de recommandation adressée à la famille, il t'avait écrit pour te prévenir de son départ et t'offrir de se charger des lettres qu'on voudrait bien lui remettre pour moi.

(1) Ce court billet, écrit au verso de la Lettre 28, est évidemment du même jour que cette dernière.

Que signifie ce long silence? Ce que je puis imaginer de plus consolant, c'est que vous êtes tous allés en Normandie passer l'été auprès de la bonne Madame de Caix⁽¹⁾, et que la lettre de [57v] M^r Thomas n'y sera pas parvenue. Néanmoins / rien ne me donne la certitude de cela, et jusqu'au moment où je recevrai des nouvelles directement, je ne pourrai m'empêcher de penser qu'il est arrivé quelque événement fâcheux. De mon côté, ma chère Maman, je crains de l'avoir causé de l'inquiétude par le retard que j'ai été forcé à mettre dans ma correspondance. Nous n'avons eu dans ce port, pendant un certain tems, que des navires relâchant pour se porter sur un autre point, et il a fallu à mon grand regret attendre près de deux mois avant de pouvoir écrire⁽²⁾.

Je n'ai malheureusement rien de nouveau à t'apprendre sur notre position, mais je puis t'assurer qu'elle ne peut manquer de changer en bien d'ici à peu de tems. Nos projets ont eu jusqu'ici trop peu de réussite pour que je fasse part aujourd'hui de ceux de M^r Plasson. Je sens vivement qu'il doit être fatigant pour^(a) tous d'être spectateurs éloignés de notre lutte contre la mauvaise fortune sans pouvoir y remédier, et je ne veux plus rien apprendre que de certain.

La lettre de Monsieur Plasson, en date du 6 Avril⁽²⁾, t'a peut-être fait de la peine, [58] ma bonne Maman. / Je t'avouerai qu'elle m'en a causé aussi, et je puis t'assurer qu'elle^(b) n'a pas peu^(c) contribué à me corriger des divers défauts qui m'y sont reprochés avec justice. Il me reste sans doute beaucoup à faire pour vaincre mon étourderie naturelle. Mais j'y parviendrai, et je crois pouvoir te dire que l'on a beaucoup moins à se plaindre de moi sous le rapport du soin et de l'attention. Il te paraîtra peut-être singulier que je t'écrive cela moi-même. Pourquoi ne le ferais-je pas? Je sens en mon âme et conscience que je le puis.

Adieu, ma chère Maman. Je te quitte pour écrire à Papa et à mon frère. Je t'embrasse comme je t'aime et suis pour jamais ton fils bien-aimé,

F. Denis

Monsieur Plasson, qui me donne tous les jours de nouvelles preuves de son amitié et de la bonté de son coeur, me charge de te présenter ses hommages en te priant de voir sa mère pour lui dire qu'il continue à jouir d'une bonne santé, qu'il se prépare à faire un voyage dans [58v] l'intérieur, et que ses occupations ne < lui ont > / pas permis d'écrire par cette occasion, n'ayant surtout rien d'autre à leur dire pour le momen[t].

Présente, je te prie, mes respects à Mesdames Vilnave et de la Saudraye, mes vives amitiés à Messieurs Naudet et Guérin.

(^a) A: pour vous (^b) A: qu'elle ne m'a (^c) A: peu engagé

(1) Cf. *supra*, p. 147.

(2) La Lettre 28, du 23 juillet, avait été envoyé par l'Angleterre, «recommandée aux bons soins de M. Rolls». Les Lettres 23, 24 et 25 sont des 3 et 5 avril. Il est probable que Ferdinand en écrivit d'autres vers le milieu de juin, lettres qui se perdirent en route ou qui, du moins, ne nous sont pas parvenues.

(3) Dans la Lettre 23, du 3 avril, Ferdinand avait dit à sa Mère: «Monsieur Plasson me dit qu'il va t'écrire...»

*Ferdinand à son Père*ms. 3417, ff. 59-60^v

A mon cher Papa

[60^v]

Bahia, 25 août 1818

[59]

Mon cher Papa,

Je profite pour t'écrire du départ d'une dame française qui a toujours eu la bonté de me témoigner de l'intérêt, et qui veut bien se charger de mes lettres. Je n'ai encore rien de nouveau à t'apprendre. Nous sommes dans la même position où m'avait laissé ma dernière lettre. Mais je puis t'assurer que décidément M^r Plasson va quitter le consulat pour se livrer à un autre genre d'occupations, et qu'Activité et Patience formant sa devise et la nôtre, il y a tout lieu de croire à la réussite de ses projets.

La politique du Brésil n'offre rien de bien nouveau à faire connaître à l'Ancien Monde. [59^v]
Cependant l'on parle de quelques mécontentements à la Cour, et de la division qui existe entre le père et le fils (1). Des lettres récemment arrivées de Rio Janeiro font savoir que les assassinats sont fréquents et se sont exercés souvent en plein jour (2). Les étrangers sont respectés, le crime frappe seulement les Portugais. On a rien à craindre à Bahia sous ce rapport. Depuis l'arrivée du comte de Palma, la police s'exerce avec beaucoup d'activité; des sentinelles et des patrouilles gardent continuellemen[t] les rues de cette seconde capitale et les rendent plus sûres qu'elles ne l'ont jamais été.

Non seulement les corsaires indépendants rôdent sur la côte du Brésil, ils croisent encore à la hauteur de Madère et des Iles du Capverd (3), où ils enlèvent des navires richement chargés. Plusieurs banqueroutes ont été la suite de ces captures. On évalue à quarante-cinq le nombre des bâtiments pris comme ils allaient / entrer dans la rade de Bahia (4). Le commerce forme [60]

(1) Sur l'incompatibilité d'humeur qui ne facilitait pas les bons rapports entre D. João VI et le prince héritier D. Pedro, cf. Octavio Tarquinio de Sousa, *A Vida de D. Pedro*, pp. 136-141.

(2) Cf. dépêches de Maler, 22 mars et 24 juillet 1818, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, ff. 118^v, 249^v.

(3) Cf. dépêche de Lesseps, 2 mai 1817, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1817*, f. 8.

(4) *L'Idade d'Ouro do Brazil*, n° 34, 28 avril 1818, signale qu'un corsaire de 16 pièces, «qui disait naviguer avec passeport d'Artigas» et qui hissait le pavillon «anglais américain», avait pris deux navires portugais au nord de Pernambouc. C'est probablement le même corsaire «armé de 16 canons et battant pavillon anglais» qui, les 8 et 9 juin 1818, attaqua et captura deux autres navires portugais allant de Bahia à Lisbonne: cf. dépêche de Lesseps, 17 juin 1818, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, f. 208. Un autre navire portugais fut incendié devant Bahia au début d'août 1818: cf. dépêche de Maler, 20 août 1818, *ibid.*, f. 269. «Les pirates augmentent chaque jour en nombre et en audace, écrit Maler, dépêche du 14 août 1818, *ibid.*, f. 261. Le succès excite des spéculateurs immoraux qui sont la honte et la ruine du commerce... Les côtes de ce pays sont inquiétées par une grande goélette portant 14 canons, une pièce de 24 sur pivot et 90 hommes d'équipage. Sa marche est, à ce qu'on assure, supérieure à tout ce qu'on connaît en ce genre.» Il s'agissait probablement du pirate d'Artigas *l'Irrésistible*

maintenant des convois et les fait escorter par un brick de guerre ou une frégate⁽⁵⁾. Il est bien honteux pour les Brasiiliens de penser qu'ils ont une des plus belles mari[nes] marchandes du monde, et que personne parmi eux n'ose aller débarasser l'entrée du port de ces pirates qui sont en fort petit nombre⁽⁶⁾. Je me sers du mot pirate, parce que ces gens n'ont point de lettres de marque du gouvernement indépendant régulier de Buenos Ayres, mais les reçoivent d'Artigas que personne n'a encore reconnu et qui n'a pas le droit d'en accorder.

La banqueroute frauduleuse et la fuite d'un Français nommé Martin⁽⁷⁾, négociant à Bahia, nous a fait un peu de tort dans l'esprit des Portugais. Maintenant on paraît y songer beaucoup moins.

Adieu, mon cher Papa, je t'embrasse de tout mon coeur en te priant d'agréer les sentiments d'amour et de respects de ton fils,

F. Denis

Je te prie d'offrir mes respects à Messieurs Salaville, Drobecq, Johanneau, Brunat et ces dames, sans m'oublier auprès de ceux qui veulent bien penser à moi.

[60^v] Je sais fort bien, ma chère Cisca, que tu n'aimes pas les petits billets, et je ne me résous qu'avec peine à t'écrire deux ou trois lignes. Il le faut cependant bien, car il ne me reste plus que le tems de t'embrasser un million de fois.

dont les exploits défrayèrent la chronique: cf. dépêches de Maler, 3 et 23 octobre 1818, *ibid.*, ff. 313, 344-344^v, 346. La situation devint si inquiétante que, en novembre 1818, Palmela, titulaire des Affaires Etrangères de Portugal, adressa aux Puissances alors rassemblées à Aix-la-Chapelle un long mémoire réclamant l'intervention des nations maritimes pour venir à bout du fléau de la piraterie: cf. *ibid.*, ff. 355, 356-358^v.

(⁵) En septembre 1817, il avait déjà été question d'armer les navires marchands allant en Europe et de les organiser en convois, dont le premier devait partir dans un délai de deux mois: cf. Bibliothèque Nationale de Rio, *ms. II-33-20-32*. En décembre 1817, un navire marchand en partance pour Lisbonne embarquait, pour sa défense, 18 pièces de 12 servies par 10 artilleurs: cf. *Idade d'Ouro do Brazil*, n° 103, 30 décembre 1817. Le projet de convois fut repris par le comte da Palma en août 1818; mais, faute de moyens suffisants, il ne put aboutir. Cf. Arcos à Palma, 2 septembre 1818, Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias 118*, f. 220: «Pela leitura do officio de V. E. n° 64 com data de 7 do mes passado, ficou S. M. sciente das medidas que V. E. tomou para segurança dos navios de commercio, dividindo-os em dois combois, hum para o norte e outro para os que destinavão a sua navegação para os portos do sul.» Cf. Arcos à Palma, 31 octobre 1818, *ibid.*, f. 309: «Pelo officio de V. E. n° 65, com data de 2 de setembro proximo passado, ficou S. M. sciente das providencias que V. E. deu para facilitar a sahida dos navios dessa praça, visto não se haver podido verificar até então o comboi anteriormente anunciado. S. M. não podia deixar de approvar as medidas que V. E. adoptou para não retardar as transacçoens commerciaes dessa praça e determina que V. E. continue a prestar às embarcaçoens que quizerem armar os soccorros de petrechos de que hajão de precisar pera este fim em quanto se não dão providencias de combois, como S. M. muito dezeja.» Les convois ne purent être effectivement organisés qu'en octobre 1819: cf. Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias 119*, ff. 345, 349.

(⁶) Encore eut-il fallu disposer des moyens nécessaires. «A quoi servent les meilleures intentions sans les moyens d'exécution? écrit Maler le 14 août 1818, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, ff. 261^v-262. Les ordres du monarque peuvent bien hâter la sortie des frégates et des corvettes, et cependant ils ne sont pas suffisants pour donner aux armements

32

*Ferdinand à son Père*ms. 3417, ff. 61-62^v

Monsieur
Monsieur Denis
Rue Neuve Notre Dame des Champs n° 17
Paris

[62^v]

Bahia, 21 septembre 1818

[61]

Mon cher Papa,

Monsieur de Tollenare, dont j'ai déjà eu l'honneur de t'entretenir dans mes lettre[s] précédentes (1), veut bien se charger de te remettre celle[-ci] et te donner en même tems de mes nouvelles. Je ne saurais trop te répéter que, pendant le séjour qu'il a fait à Bahia, il a daigné me témoigner un vif intérêt. J'en ai conservé la plus grande reconnaissance, sans pouvoir jusqu'à présent lui en donner des preuves. Toutefois le goût qu'il a pour les sciences et les arts le mettant parfaitement en rapport avec toi, j'ai pensé que tu pouvais, non pas m'acquitte[r] des obligations que je lui ai, mais le remercier de ses bontés pour moi, en l'aidant dans les recherches que ses connaissances étendues l'engagent à faire. Les observations que son instruction l'ont mis à même de donner sur le Brésil sont du plus / grand intérêt et je ne doute pas du plaisir véri-

[61^v]

portugais l'activité et la célérité requise pour capturer les pirates. Aussi les frégates et les corvettes rentrent ordinairement après quelques jours de croisière, sans avoir vu ni rencontré personne... Le Brésil se trouve actuellement gêné et inquiet dans ses relations maritimes avec l'extérieur et ses capitaineries, et je ne crois pas que le gouvernement du Royaume-Uni ait le moyen d'y remédier.» En septembre 1818, deux bricks de guerre, le *Principezinho* et la *Gloria*, furent équipés pour donner la chasse à l'*Irrésistible*, le redoutable pirate d'Artigas dont il a été question n. 4. Le commandement de cette force avait été confié à un aventurier français, le colonel Cailhé (sur ce personnage, voir le rapport très défavorable de Maler, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, ff. 314-315) et l'équipage était en grande partie composé de Français recrutés à Rio. Or, gênés par le manque d'eau et de vivres, les deux navires revinrent au port quelques jours plus tard «sans que la croisière, car c'en était une tout bonnement, ait été signalée par le moindre événement»: cf. dépêches de Maler, 3 et 23 octobre 1818, *ibid.*, ff. 313, 346. En mars 1819, le brick de guerre la *Gloria*, armé de 20 canons, «sorti du port de Bahia avec un convoi de bâtimens marchands destinés pour Lisbonne et qu'il devait escorter à une certaine distance», fut attaqué et pris par un corsaire de 22 canons après deux heures de combat. Ne disposant que de 26 coups par canon, il avait dû se rendre faute de munitions: cf. dépêches de Lesseps, 26 mars 1819, et de Maler, 26 avril 1819, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1819*, ff. 69, 88; cf. Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias 119*, f. 112. Le résultat de tout cela, c'est que, «malgré les croisières que le Gouvernement avait établies depuis quelque temps sur plusieurs points, pas un seul corsaire n'avait encore été conduit dans ses ports».

(1) Il s'agit de l'aventurier Alexis Martin: cf. *supra*, p. 157, n.° 31.

(1) Cf. Lettres 15 et 16.

table que tu auras à t'entretenir avec lui, non seulement sur le pays que j'habite, mais aussi sur plusieurs sciences qu'il a cultivées avec succès et qu'il sait toujours rendre aimables.

Adieu, mon cher Papa. Je t'embrasse du plus profond de mon coeur et suis avec respect ton fils,

F. Denis

Ferdinand à ses Parents

ms. 3417, ff. 63-64^v

[63]

Bahia, 24 septembre 1818

Mes chers Parents,

M^r Plasson nous a quitté le 16 de ce mois, et son départ a entraîné avec lui tant d'affaires à finir que je me vois forcé de vous écrire collectivement, sans pouvoir répondre aux bons amis qui ont bien voulu songer à moi. Je compte toutefois me dédommager par l'occasion qui se présentera dans une ou deux semaines, et je donnerai alors quelques détails relatifs aux projets de M^r Plasson. Tout ce que je puis vous apprendre maintenant, c'est que son intention est de remonter le rio Belmonte et de se rendre par cette route assez peu fréquentée à Minas Geraes (1), d'où il se dirigera par terre / sur Bahia. Je dirai aussi, pour rassurer Madame Plasson sur un pareil voyage, que Georges a accompagné son maître ainsi qu'un Français connaissant déjà les Indiens. Quant à moi, les circonstances ne m'ont pas permis de suivre mon inclination et je suis resté à la chancellerie dont les bénéfices sont partagés entre Monsieur Berthon et moi (2).

Parlons maintenant d'une chose plus intéressante à mes yeux que tout le reste: comment se porte ma chère Maman? Vos lettres me faisaient espérer qu'elle allait aller de mieux en mieux. Mais l'hiver arrive à grans pas en France. Je sais combien cette saison lui est contraire et j'éprouve la plus vive inquiétude. Ah! pourquoi les climats ne peuvent-ils se changer? J'irais bien vite lui porter celui du Brésil.

Le hasard a conduit ici deux personnes de ma connaissance: l'une est Monsieur de Villebrenne (3), que vous pouvez vous rappeler avoir vu chez Madame Pannetier; l'autre se nomme

(1) Sur cette route, depuis peu ouverte à la circulation commerciale et jalonnée de postes militaires qui assuraient la protection des voyageurs contre les attaques des Indiens encore sauvages, cf. Linhares à Arcos, 10 octobre 1811, Bibliothèque Nationale de Rio, ms. II-33-24-9; *Idade d'Ouro do Brazil*, n° 48, 16 juin 1818, n° 74, 15 septembre 1818; Accioli, *Memórias históricas*, III, pp. 54, 65, 261. La navigation sur le Belmonte ou Jequitinhonha, qui n'était accessible qu'à des canots de petite dimension et qui, à cause des rapides et cataractes, était soumise à de nombreux transbordements, n'en demeurait pas moins très difficile. Sans compter que la région était infestée de paludisme. Ferdinand l'apprendra à ses dépens.

(2) Cette question du partage des droits de chancellerie de l'agence consulaire suscitera des difficultés entre Ferdinand et M. Berthon: cf. *Sottises Quotidiennes*, 3 Xbre 1818.

(3) Cf. *Sottises Quotidiennes*, 7 octobre 1818 et *passim*.

Enée et a été quelque tems en pension chez M^r Jageot avec Alphonse et moi. Il est / pour son ^(a) [64] instruction à Bahia et doit retourner incessamment en France où il aura le plaisir de vous voir et de vous donner de mes nouvelles. Ces deux Messieurs se sont réunis à Grain et à moi pour faire table commune pendant le court séjour qu'ils ont à faire ici ^(b). Leur société nous a été d'autant plus agréable que nous nous trouvions dans une solitude assez triste.

J'ai choisi mon nouveau domicile près de Madame Procopio que je vois maintenant très fréquemment et qui veut bien me donner des preuves d'intérêt. Je suis invité dans cette maison à dîner de fondation tous les dimanches ^(c). C'est pour moi une heureuse distraction, car on ne peut voir là que de bonne société française.

Monsieur de Tollenare, dont j'ai déjà parlé comme d'un homme vraiment [t] aimable et instruit, part aujourd'hui pour Nantes. Je lui ai donné une lettre d'introduction ^(d) qu'il se fera un vrai plaisir de remettre, s'il reste quelque tems à Paris. Monsieur Mahon / l'a connu à [64v] Pernambuco lors de la révolution et vous en a peut-être parlé. Je suis persuadé que cette connaissance ne peut qu'être agréable à la famille.

Adieu, mes bons Parents. Je vous réunis tous pour vous embrasser comme je vous aime.

Votre fils, votre frère,
Ferdinand

Monsieur Arsenne sait comme je l'embrasse ainsi que Monsieur Naudet et Père Ducloux.

P. S. Veuille dire mille choses respectueuses et aimables à Mademoiselle Lisy et lui apprendre que j'ai reçu la lettre de Monsieur Rolls en date du mois de juillet dernier ^(d). Je lui répondrai probablement par la France.

Mes respects à Mesdames Plasson, Camusat, Vilnave, Le Sueur, etc...

Excusez, je vous prie, mon griffonnage. J'ai eu à peine le tems d'écrire cette lettre.

34

Ferdinand à son Frère

ms. 3417, ff. 65-66^v

A mon frère

7 octobre 1818

[66v]

[65]

Il est vraiment nécessaire à mon coeur de s'épancher, mon bon ami, et je sens que le tien seul peut recevoir mes plaintes ou mes regrets. Mon âme est vuide, tout est muet autour de moi. Un seul, un véritable ami me reste ⁽¹⁾: il est aussi mélancolique que ton pauvre frère. M^r Plasson, auquel je pouvais encore donner ce titre précieux d'ami, M^r Plasson s'est éloigné ⁽²⁾ en ne me donnant qu'un bien faible espoir de le revoir: et il m'a laissé presque sans consolations

^(a) A: son plaisir ^(b) A: ici et ^(c) A: dimanches et ^(d) A: dernier et que

⁽¹⁾ Lettre 32.

⁽¹⁾ Allusion à Grain.

⁽²⁾ Cf. Lettre 33.

pour l'avenir. Il est tems que les illusions cessent. Le voile doit s'écarter. Il faut considérer ma position telle qu'elle est véritablement. Je suis éloigné de ma patrie, sans argent pour y retourner, sans moyens d'en acquérir, car pour cela il en faut déjà posséder un peu. Un place précaire, celle de secrétaire de consulat, me reste pour tout bien, avec le léger secours que M^r Plasson ne pouvait s'empêcher, pour ainsi dire, de me laisser⁽³⁾, mais dont je conserverai éternellement une vive reconnaissance. Je suis auprès d'un homme que je crois véritablemen[t] bon, honnête, dont la probité est à l'abri de tout soupçon, mais que son caractère craintif met toujours dans une oscillation d'idées peinante pour ceux que les circonstances forcent à vivre avec lui⁽⁴⁾. Sa faiblesse lui fait voir dans tout ce qu'il exécute une imprudence pouvant le compromettre. Que ne ressemble-t-il en tout à M^r Ducloux⁽⁵⁾! Je me regarderais comme trop heureux de travailler auprès de lui!

[65v] Tout me fait redouter l'avenir, tout me fait regretter l'heureux tems où j'étais en France au milieu d'une famille adorée, goûtant, je ne dirai pas des plaisirs bien recherchés, mais ceux que mon caractère me porte à préférer, ceux que l'amitié m'offrait à chaque instant, et qui ne laissait après eux ni fatigue ni le moindre repentir^(a), au contraire, je puis le dire, une douce satisfaction de soi-même et de toutes ses idées. Ce tems a fini. Sans être bien partisan du système créé par M^r Azaïs⁽⁶⁾, l'expérience m'a prouvé qu'il n'était pas dénué d'une sorte de fondement. Je ne puis m'empêcher de craindre que le bonheur ne se soit éloigné pour me visiter désormais bien rarement. Je ne la prononce qu'à regret cette triste prophétie. Tout semble m'indiquer sa vérité.

Une conscience pure et qui le sera toujours, une santé que je fais en sorte de ne point détruire par des excès, voilà, je le répète, mes seuls biens dans ce pays. J'y joins l'amitié sentie comme je l'éprouve. En voilà bien assez, me diras-tu. Oh! non sans doute. Le moral ne peut être satisfait avec cela tout seul quand on a à quelque^(b) centaine de lieues tout ce qui est cher au monde.

[66] Bonjour, mon Alphonse. Probablement tu ne liras jamais cette lettre⁽⁷⁾, / mais un mouvement de consolation aura brillé un moment dans mes yeux; et la consolation, elle, ne nous visite pas toujours. Je t'embrasse.

Ton ami,
Ferdinand

(^a) A: repentir *mais* (^b) A: quelque *mi*

(3) Cf. *Sottises Quotidiennes*, 3 Xbre 1818.

(4) Il s'agit de M. Berthon, à qui M. Plasson avait remis l'agence consulaire de Bahia.

(5) Dans la Lettre 15, Ferdinand avait dit de M. Berthon: «J'ai cru remarque quelques rapports dans ses idées et celles de mon Père Ducloux. Cela me le fait encore aimer davantage.»

(6) Sur le système des compensations de Hyacinthe Azaïs, cf. *supra*, p. 148, n. 26.

(7) Cf. *Sottises Quotidiennes*, 7 octobre 1818.

*Ferdinand à l'abbé Ducloux*ms. 3417, ff. 85-86^r[86^v]

A Monsieur
Monsieur Ducloud
Rue du Bacq n°
à Paris

< Bahia, fin octobre 1818 > (1)

... Le nègre est ici plus libre et plus considéré que dans nos colonies. La bonne société [85]
reçoit les hommes de couleur, et je crois m'apercevoir que l'intention du Gouvernement est que
cela soit ainsi. La milice noire est commandée par ses semblables; elle partage le service de la
ville avec les blancs. Les esclaves sont aussi moins frappés qu'à la Martinique et à l'Île de
France, mais plus mal nourris, plus mal vêtus. La farine de manioc, la chair de bœuf séchée,
quelques bananes, quelques épis de maïs, voilà (a) les aliments qui doivent les soutenir dans leur
travail. Vous ne pouvez vous figurer combien est dégoûtante cette *carna seca*. Elle vient en
général de Rio Grande où l'on tuait les bœufs pour le cuir seulement; on a imaginé d'utiliser
la viande en la faisant sécher au soleil après l'avoir coupé en lanières.

Je ne m'accoutumerai jamais à voir ces troupes d'hommes, qui arrivent tous les jours
des côtes d'Afrique, maigres, abattus, à peine couverts d'une panne de coton, et quelquefois forcés
par leur maître à chanter dans les rues quand ils se rendent au magasin, où de misérables nattes
vont recevoir / leurs membres fatigués (b) par le voyage. Quel spectacle pour une âme euro- [85^v]
péenne! La nécessité, dit-on, peut le faire excuser (c). Et de quel droit sont-ils amenés en Amé-
rique, ces Africains? Pourquoi ne fait-on pas travailler les Indiens sans les rendre esclaves?
Ils sont vigoureux, adroits, et la douceur peut tout sur eux. Mais il faudrait du travail, et j'oublie
que le Brésil est sous la domination portugaise.

J'aurais déjà dû vous parler d'Adolphe. Je l'eusse fait dès le commencement si je savais
quelque chose qui le concernât. Quoique plus rapproché du Bengale que vous, je n'ai reçu
aucune de ses nouvelles. Cela me tourmente beaucoup. Cependant il arrive si rarement des
navires de l'Inde que j'attribue à cette cause son silence. On me parle à peine de lui et
d'Eudoxie dans mes lettres (2). Donnez-moi, je vous en prie, quelques détails plus circonstan-
ciés sur sa navigation.

Adieu, mon bon Père Ducloud, excusez mon bavardage. Il y a si longtemps que je n'ai
causé avec vous que je ne me suis pas aperçu de la longueur de ma lettre. Vous l'auriez reçue

(a) A: voilà leur (b) A: fatigués dans (c) A: excuser. Mais

(1) Cette lettre, dont le début manque, ne peut être datée avec exactitude. Mais je
crois pouvoir la rapprocher du *post-scriptum* de la Lettre 36 qui est datée du 2 novembre 1818:
«J'ignore si l'adresse du Père Ducloud est exacte.» On aura remarqué que Ferdinand ne se
rappelait plus le numéro de la rue du Bac où habitait l'abbé Ducloux.

(2) Ferdinand fait peut-être allusion à un passage de la fin de la Lettre 26 où M. Denis
lui parlait d'Adolphe Dubois et de M^e Le Fortier et de leur installation au Bengale.

beaucoup plutôt si je n'avais commencé à réunir quelques détails sur les plantes et les fruits
 [86] de / ce pays, comptant vous les faire parvenir par cette occasion: mes occupations ne l'ont pas permis.

Veillez agréer l'hommage de l'attachement respectueux de votre dévoué serviteur,

F. Denis

P. S. Veillez présenter, je vous prie, mes respects à Madame Ernest, mes civilités à son mari. Ne m'oubliez pas auprès de M^{lle} Jaquet; dites-lui que je me rappelle souvent la complaisance et l'intérêt qu'elle me témoignait ⁽¹⁾.

Si vous allez chez Monsieur et Madame Pilet, présentez-leur mes respects. Mes amitiés à toute leur aimable famille.

Excusez les nombreuses incorrections de ma lettre. Mais je n'ai pas assez de tems pour la copier ⁽³⁾.

36

Ferdinand à ses Parents

ms. 3417, ff. 67-68^v

[68^v] Monsieur
 Monsieur Denis
 Rue Neuve Notre Dame des Champs n° 17
 Paris
 par l'*Emilie*, Capitaine Rouxel ⁽¹⁾

[67]

Bahia, 2 9bre 1818

Mes chers Parents,

J'apprends à l'instant même qu'un bâtiment, dont le départ était fixé à quelques jours, sortira du port dans une ⁽¹⁾ ou deux heures. Je n'ai rien de nouveau ou d'intéressant à vous dire sur ma position, mais je ne puis laisser échapper cette occasion sans causer quelques moments avec vous. Le Père Ducloux, grâce à son exactitude, a bien voulu m'écrire et me rassurer sur la santé de Maman ⁽²⁾. J'ai vu avec le plus grand plaisir qu'elle avait été en Normandie avec toute la

⁽¹⁾ A: témoignait. *J'embrasse vos deux* [.....]

⁽³⁾ Cette lettre a déjà été publiée, mais d'une manière incomplète, par Afonso Arinos de Melo Franco, in *Brasilia*, II, (1943), p. 653.

⁽¹⁾ A: une *he*

⁽¹⁾ Il est question du capitaine Roussel, commandant l'*Emilie* de Nantes, et revenu depuis peu de Bahia, dans une dépêche du Ministère des Affaires Etrangères adressée à Maler en date du 17 mars 1819: cf. Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1819*, f. 66.

⁽²⁾ Cette lettre de l'abbé Ducloux avait été reçue par Ferdinand le 14 octobre 1818; cf. *Sottises quotidiennes*, 19 octobre 1818.

famille et je ne puis que bien augurer de ce petit voyage en me rappelant Treize Tens / et Bernay. Tout le monde, je crois, a dû s'y divertir selon ses goûts. Ma bonne mère a dû jardiner, jouir de la belle campagne. Je vois d'ici Papa faisant le plus beau piquet du monde, Alphonse et M^r Arsenne dédaignant ces plaisirs tranquilles et grimant les beaux rochers de Moeniglez où ils ^(b) pouvaient également esquisser des paysages et tracer le plan d'un mélodrame dans le genre romantique, Mademoiselle Cisca, toujours aussi lutin que de coutume ^(c), courant après les papillons avec la gentille petite cousine, et, au milieu de tout cela, nos bons châtelains mettant tous leurs soins à ce que chacun soit satisfait. Du reste mon imagination ne peut retracer tout cela que d'une manière très imparfaite, et je charge Cisca de me donner des détails embellis par la naïveté de son style. Je les attends avec l'impatience qu'elle témoignait à aller jouir des plaisirs que je désirerai / lui voir retracer : elle doit connaître trop bien les chagrins de l'attente pour ne pas m'accorder ce que je demande. Et M^r Alphonse? Oh! quel déluge de gronderies si j'en av[ais] le loisir! mais il l'a échappé ^(d), nous n'[en] parlerons plus. D'ailleurs il faut prendre ses amis comme ils sont et, s'il est un peu paresseux, Madame Plasson assure que la bonté doit tout faire excuser. J'ai lu les pamphlets qu'il m'a envoyés ^(e). Quoiqu'on puisse penser que je ne mets p[as] beaucoup d'ordre dans les genres, je dirai que j'eusse encore été plus satisfait si son mélodram[e] les eût accompagnés. Ne désespérons toutefois de rien. Il y a si longtems que je ^(f) l'attends que, selon toutes les probabilités, il n[e] peut manquer d'arriver bientôt.

Je ne vous entretiendrai pas aujourd'hui de Monsieur Plasson. Ma lettre à sa mère contient des détails qui lui sont relatifs. Remettez-la si elle vous paraît convenable. J'ai adouci encore autant qu'il a été en moi ce que la position du voyageur a de plus pénible. Il m'en coûte beaucoup, comme vous devez le penser, de ne pouvoir que plaindre le sort de cet ami sans ^(g) l'aider à le supporter. J'espère que mes prochaines lettres seront plus satisfesantes par rapport à M^r Plasson.

Adieu, mon père. Adieu, ma chère Maman, Alphonse, Cisca, M^r Arsen[ne.] Je vous embrasse de toutes les forces de mon âme. Je n'ai pas un moment si je veux que cette lettre parte.

F. Denis

J'ignore si l'adresse du Père Ducloux est exacte. Veuillez bien lui faire remettre ma lettre ⁽³⁾.

^(b) A: ils peuvent ^(c) A: coutume et ^(d) A: échappé et ^(e) A: envoyées et
^(f) A: je les ^(g) A: sans pouvoir

⁽³⁾ Je suppose qu'il s'agit de la Lettre 35.

*Ferdinand à son Frère*ms. 3417, ff. 69-70^v

[70^v] Monsieur
Monsieur Alphonse Denis
Rue Notre Dame des Champs n° 17
Paris

< Bahia, début 1819 > (1)

[69] ... causer de mon Père à ma bonne mère. et je suis compris. On parle souvent du Dragon, nom qu'il a plu à M^{elle} Clarisse de te donner en voyant ton portrait. On boit à sa santé, on fait des voeux pour son bonheur, car on le connaît déjà et on l'aime autant qu'il mérite d'être aimé. Madame Procopio m'a remis la petite note ci-incluse en la recommandan[t] à (a) notre complaisance. Ce sont des bagatelles ici, mais des trésors à Bahia. Le prix ne doit pas être très considérable. D'ailleurs je pourrai en envoyer le montant par une occasion sûre aussitôt la réception, car je ne veux pas (b) gêner ma famille déjà assez dans l'embarras.

Mon intention était de t'envoyer par cette occasion environ 200 oiseaux. Mais l'occasion ne me paraît pas très favorable, le bâtiment étant connu par sa mauvaise marche. Je ferai mon envoi probablement dans deux mois. Il sera alors, j'espère, un peu plus considérable. Du reste, je ne te cacherais pas qu'il y a une foule d'amateurs qui me fait craindre de n'avoir jamais de collection. Il faut montrer et, la plupart du tems, donner des oiseaux mouches. Ce peuple d'amateurs est / un des moins discrets qu'il y ait au monde, et un oiseau est une chose si facile à emporter qu'elle semble de soi-même devoir entrer dans la poche.

[69^v]

Adieu, mon cher ami, il est tems d'aller se reposer.

Ton frère, ton ami,
F. Denis

J'embrasse Papa et Maman de toute la force de mon âme, ainsi que Cisca et M^r Arsenne. Je leur écrirai dans deux ou trois jours.

Malgré toutes mes recommandations, je compte plus sur la bonté de Maman pour l'envoi des petits objets demandés que sur toi. Je te prie de ne pas oublier tout ce qui a rapport aux dessins.

J'écrirai à Maman, comme je l'ai déjà dit, probablement par Lisbonne et je l'entreprendrai de M^{me} Procopio qui l'aime déjà de tout son coeur et me recommande de ne pas l'oublier dans mes lettres.

J'embrasse Père Ducloux, M^r Naudet, James, Jules. Mes respects à Mesdames Vilnave, Plasson, Camusat, de la Saudraye, Bref, ne m'oublie auprès de personne.

(a) A: à notre votre (b) A: pas te

(1) Cette lettre, dont le début manque, ne peut être datée avec exactitude. Mais elle doit être du début de 1819, puisque le cachet d'arrivée porte la date du 14 mai 1819. On verra par les *Sottises quotidiennes* que les relations de Ferdinand avec la famille Procopio étaient particulièrement intimes et confiantes en janvier 1819.

dessin de broderies; [70]
 échantillons de broderies à la main les plus nouvelles;
 échantillons de point de bourses;
 moules à cordon de montre de toutes les grandeurs;
 coton rouge et bleu à broder;
 fil très fin;
 moule à faire la frivolité;
 patron de robes: Madame Procopio est de la même taille que Maman;
 dessins de coiffures;
 crayons noirs à dessiner;
 papier velin pour écrire, depuis le plus petit jusqu'à celui qui a 6 pouces;
 graines de réséda, de violettes, etc...
 poudre de couleur pour papier;
 pains à cacheter mignons;
 quelques paquets de plumes de corbeau.

Demander à Papa qu'il soit assez bon pour s'informer dans ses courses où est M^r Michaud, curé d'Issy environ à l'époque de ma naissance, et, s'il le trouvait, lui demander l'acte qui constate que M^r Adolphe Vaugien a été baptisé par lui, cet acte étant nécessaire au fils de Madame Procopio qui ne sait comment faire pour l'obtenir, l'acte civil ne servant pas ici près du gouvernement portugais.

Cachet d'arrivée de la Poste: 14 mai 1819

[70v]

38

Ferdinand à sa Mère

ms. 3417, ff. 71-72v

Madame
 Madame Denis
 Rue Neuve Notre Dame des Champs n° 17
 Paris

[72v]

Bahia, 11 mars 1819

[71]

Ma chère Maman,

J'avais déjà préparé toute ma correspondance pour Paris, et même écrit à Madame Plasson, lorsqu'on est venu à l'instant même m'annoncer le retour de son fils. Il a débarqué dans un village à quelques lieues d'ici. Des personnes qui l'ont vu m'assurent qu'il est en parfaite santé et qu'il est assez satisfait de son voyage. Comme je vais aller à sa rencontre, il ne me reste que quelques minutes pour t'écrire par le bâtiment qui part aujourd'hui même, en te priant de faire part à Madame Plasson de la nouvelle agréable que je t'annonce.

J'augure bien de ton voyage en Normandie, ma bonne Maman. Il a, je l'espère, entièrement rétabli ta santé. Je ne saurais t'exprimer avec quelle impatience j'attends des nouvelles de France. J'en ai, je t'assure, un grand besoin, car je n'ai pu voir ce long retard dans la correspondance sans en ressentir une vive inquiétude. Depuis plus de six mois, il ne m'est parvenu [71v]

qu'une lettre du Père Ducloux (1) qui m'apprend ton arrivée à Bernay sans me donner d'autres détails qu'il ne pouvait avoir, puisqu'Alphonse avait entièrement négligé de lui écrire.

[72] Je ne puis te dire par cette occasion rien de bien certain sur ce que je me déciderai à faire. Il faut que je cause avec M^r Plasson avant de prendre une détermination fixe et savoir définitivement à quoi m'en tenir. D'ici à un mois, j'espère te donner des détails plus circonstanciés. Adieu, ma bonne Maman. Je suis forcé de te quitter plutôt que / je ne le voudrais, mais je n'ai plus que le tems de t'embrasser comme je t'aime, c'est dire de tout mon coeur, de toute la force de mon âme.

Ton fils bien-aimé
F. Denis

J'embrasse Papa, Alphonse, Cisca, M^r Arsenne. Je leur écrirai dans deux jours par un bâtiment hollandais.

Ferdinand à ses Parents

ms. 3417, ff. 21-24

[21]

Bahia, 23 mai 1819

Mes chers Parents,

J'ai reçu vos lettres en date du premier février, et je ne saurais vous dire le plaisir qu'elles m'ont fait éprouver en m'apportant les nouvelles que j'attendais avec une si vive impatience! Je puis être maintenant sans inquiétude sur la santé de ma bonne mère, et cette idée est assez consolante pour me donner de nouvelles forces et un nouveau courage dans l'exécution de l'entreprise à laquelle / je vais me joindre d'ici à peu de tems. La lettre de M^r Plasson, antérieure à [21v] celle-ci, a déjà dû vous prévenir du bon succès de son voyage et de l'intention qu'il a conçu de m'emmener avec lui sur les rives du Jiquitinhonha. J'espère que ce projet aura votre approbation. Il m'offre des espérances de fortune et, dans tous les cas, un vaste champs d'observations curieuses que je pourrai un jour mettre à profit. A mon âge, la fatigue est comptée pour rien. Ce qui plus tard serait un travail pénible n'est maintenant qu'un plaisir, et un plaisir d'autant plus aimable qu'il laisse après lui des souvenirs dont l'existence doit s'embellir. J'ai toujours été [22] persuadé, mes bons Parents, que je trouverais au milieu de vous des ressources / assurées contre le besoin. Je n'ai jamais douté non plus du désir que vous aviez de me voir tranquille et heureux dans la maisonnette de la rue Notre Dame des Champs. Cependant cette certitude du bien-être me rend plus lent à le goûter. Je ne veux avoir aucuns reproches à me faire. Je dois être certain, avant de quitter le Brésil, de n'avoir rien négligé pour fléchir la fortune. C'est un bien cruel sacrifice, mais j'espère qu'ill ne sera pas sans avantage et que j'en récolterai le fruit avant peu de tems.

[22v] M^r Plasson ne peut profiter de cette occasion parce qu'il est allé à deux lieues de Bahia pour affaires. Sa mère peut être entièrement rassurée / sur sa santé: elle est parfaitement bonne.

(1) Ferdinand avait reçu cette lettre le 14 octobre 1818: cf. *Sottises quotidiennes* 19 octobre 1818.

On peut même dire de notre voyageur que son excursion l'a retrempé et qu'il a acquis une nouvelle vigueur au milieu des fatigues.

Je suis bien reconnaissant de tout ce que M^r de Tollenare vient de faire pour moi. Je vais lui écrire pour le remercier en le priant de me continuer sa bonne volonté dans le cas où de nouvelles circonstances apporteraient du changement dans ma position. M^r de Tollenare est un homme rare et dont l'amitié doit être comptée pour beaucoup. Il me tarde d'être à même de pouvoir lui prouver que ma reconnaissance n'est pas un sentiment stérile et j'espère pouvoir le faire un jour.

L'aimable famille au sein de laquelle je vivais comme un second fils va partir après-demain [23] pour Rio Janeiro, où M^r M^m Procopio se trouve rappelé par le Gouvernement pour occuper une autre place. Ce départ me cause un chagrin véritable. Je quitte des amis que je ne reverrai probablement jamais, et nous allons encore nous trouver dans l'isolement le plus complet. Il est cependant bon de s'accoutumer à la privation des plaisirs de la société quand on doit les échanger contre ceux de la solitude. Mais ^(a) causons sur un autre sujet. D'ailleurs, avec un peu de philosophie, les idées agréables reviendront, puisque toutes m'offriront dans l'avenir mon retour au milieu de vous.

26 mai au matin.

[23v]

Le déménagement de Madame Procopio m'occupe beaucoup, et j'apprends à l'instant même le départ du trois mâts *l'Aurore*, sur lequel doit partir M^r Martin qui veut bien se charger de remettre à la famille cette lettre et une caisse contenant environ 180 oiseaux dont on pourra, j'espère, trouver facilement le débit. Je serais amplement dédomagé des petites peines que m'a coûté cette collection ^(b) si elle peut procurer quelques plaisirs à ceux que j'aime. Je laisse à la justice distributrice de Maman un entier pouvoir.

Adieu mes chers Parents, adieu mon cher Monsieur Arsenne. Je suis forcé de courir à bord pour ne pas laisser aller ma caisse sans lettres. Tout cela est causé par le vent qui vient de tourner très favorablement. Je vous embrasse un million de fois.

Votre fils, votre frère, votre ami,
F. Denis

Mon bon Alphonse, ma gentille Cisca, ne soyez pas trop fâchés contre moi. Je répondrai en détail à vos lettres d'ici à peu de jours.

J'allais oublier de vous entretenir de M^r Martin et c'eût fort mal fait à moi, car c'est un [24] aimable jeune homme dont j'ai eu toujours à me louer et pour lequel j'ai toujours senti de l'amitié. Pendant le peu de tems qu'il est resté à Bahia, il a gagné l'estime de tous les gens recommandables et je suis assuré que vous me saurez gré de vous l'avoir fait connaître.

F. D.

Il m'est impossible d'écrire à M^r de Tollenare par cette occasion, mais je réparerai cela d'ici à quelques jours.

Il y a dans la caisse deux oiseaux mouches que je prie Papa d'offrir de ma part à Madame de la Saudraye en lui présentant l'hommage de mon tendre et respectueux souvenir. Ils sont enveloppés à par[t]. Je prie Alphonse de faire monter un des jolis oiseaux bleu et de

^(a) A: Mais changeons de ^(b) A: collection qui prendra

l'offrir de ma part à mon aimable soeur Chèvre à qui j'ai écrit il y a environ quinze jours et qui, j'espère, m'excusera de ne pas l'avoir fait par cette occasion à cause de mes nombreuses affaires.

J'embrasse M^r Naudet. Je ferai en sorte de lui envoyer bientôt un ambassadeur à longue queue. Boily aura des papillons. En attendant, je lui envoie mes amitiés. James et Jules recevront aussi bientôt un souvenir de leur ami Ferdinand qui les embrasse et eût été bien satisfait de recevoir une lettre d'eux.

Mon Père Ducloux voudra bien recevoir mes amitiés respectueuses. Je l'embrasse de tout mon coeur.

40

Ferdinand à son Frère

ms. 3417, ff. 73-74^v

Bahia, 20 juin 1819

[73]

Tu auras sans doute été surpris, mon bon ami, de ne point recevoir une réponse particulière à ta dernière lettre. Mais, à l'époque du départ de M^r Martin (1), il m'a été impossible d'achever ma correspondance, et je me suis vu forcé d'attendre jusqu'à ce moment pour avoir le plaisir de m'entretenir plus en détail avec toi.

Ma lettre en date du mois de mai (2) a dû te faire connaître le nouveau projet que j'ai conçu de me rendre à Minas Novas (3). Dans cette occasion, les affaires qui m'appellent à S. Miguel (4) se sont parfaitement accordées avec mon vif désir de visiter les rives du Jiquitinhonha; aussi le tems qui ne leur sera pas consacré doit-il être entièrement destiné à l'histoire naturelle, qui offre, dit-on, de grandes découvertes à faire dans cette partie de l'intérieur. Un journal tenu avec exactitude te mettra au fait de ce qui (5) a pu m'arriver d'intéressant depuis mon départ de Bahia jusqu'au moment de mon arrivée à ma destination.

[73^v] La nature, sur le bord des fleuves, est généralement beaucoup plus active que vers les côtes (6). Mais c'est le rio Jiquitinhonha qu'elle a choisi pour (7) montrer toute sa magnificence. / C'est là qu'elle se plaît à déployer aux yeux du voyageur ses immenses richesses. Cascades, rochers escarpés, forêts antiques, tout se réunit pour faire de ce lieu privilégié l'endroit peut-être le plus pittoresque du monde entier. Les oiseaux y sont parés du plumage le plus éclatant; le tapir (8), le cerf, le daim et le porc sauvage partagent avec l'homme (9) de la nature l'empire de ce superbe désert. Les eaux entraînent dans leur cours l'or, les cristaux précieux, et servent d'azile à une foule de poissons d'un goût exquis, aussi utiles que salutaires. Enfin,

(^a) A: qui aura (^b) pour déployer (^c) A: l'homme sauvage

(1) Cf. Lettre 39.

(2) Lettre 39, du 23 mai 1819.

(3) Cf. *supra*, p. 173.

(4) São Miguel, centre de culture du coton, sur les bords du Jiquitinhonha, en amont de Salto Grande.

(5) Cf. F. Denis, *Scènes de la Nature*. pp. 38-39, et *Brésil*, p. 58.

(6) Cf. Ayres de Casal, *Corografia brasileira*, I, pp. 61-62.

après quelques jours de marche, d'immenses plantations de cotonniers⁽⁷⁾ viennent reposer les yeux fatigués par la vue continuelle de cette agreste solitude, et offrent par anticipation un dédommagement aux peines que l'on a éprouvées pour venir chercher la précieuse denrée qu'elles produisent.

Cette esquisse est tracée de sang froid. Je n'exagère rien: je répète⁽⁴⁾ ce que disent les voyageurs que j'ai entendus, et la plupart de ces voyageurs étaient des personnes accoutumées aux beautés de la nature et se laissant par conséquent moins émouvoir par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Cependant l'enthousiasme animait encore leur regard lorsqu'ils me fesaient le détail de leur excursion. M^r Plasson m'a dessiné avec simplicité le tableau fidèle des moeurs du sauvage Boutikoude. Il me les a dépeint / bons, insoucians, toujours pacifiques; il n'en a reçu que des services, jamais aucun outrage n'a été le fruit de l'accueil qu'il leur faisait. Un seul besoin semble être⁽⁵⁾ l'unique mobile de toutes leurs actions: ils sont gourmands jusqu'à la voracité et exécutent tout pourvu qu'on veuille bien satisfaire leur appétit. Aussi rien n'est-il plus facile que de les captiver en leur offrant quelques poignées de farine de manioc, quelques verres de quachassa⁽⁸⁾. Je te répète qu'il n'y a absolument aucun danger à vivre au milieu d'eux; d'ailleurs la supériorité de nos armes nous rend toujours redoutables et nous donnent sur eux les droits de maîtres qu'ils reconnaissent toutes les fois qu'on sait n'en point abuser. [74]

Monsieur Hippolyte Taunay⁽⁹⁾, dont je t'ai déjà parlé⁽¹⁰⁾, te donnera des détails plus étendus⁽¹¹⁾. Il te dira mieux que tout autre la peine que j'ai eue à me voir séparé encore pour quelque tems de tous ceux que j'aime; ol te peindra mes regrets d'après son coeur. En France, il sera loin de son frère; il pourra exprimer tout ce que j'éprouve. Je te recommande de toute ma force l'aimable et bon Hippolyte. Jamais je n'ai reçu de lui que services et j'ai toujours trouvé dans son sein les consolations dont j'avais quelquefois besoin. J'espère qu'il trouvera dans le coeur d'Alphonse les mêmes sentiments qui sont profondément gravé dans le mien.

Je te dois une explication par rapport à l'histoire de M^r Berthon. Tout s'est éclairci en causant avec M^r Plasson / qui n'a jamais dit au nouvel agent consulaire de garder les droits de chancellerie pour lui seul et qui a été très fâché de cet acte de profond égoïsme, pour ne point le qualifier d'un autre épithète⁽¹²⁾. [74v]

Ne manque pas, mon bon ami, de penser à ce que je t'ai demandé par M^{me} Procopio⁽¹³⁾. Tu me ferais une vive peine si tu le négligeais, et j'ai déjà bien du regret de ne point encore l'avoir reçu⁽¹⁴⁾. J'espère que la caisse d'oiseaux sera arrivée à bon port. J'espère, avant la

(4) A: repète l' (5) A: être le seul motif

(7) Sur le développement de la culture du cotonnier dans la vallée du Jiquitinhonha, cf. F. Denis, *Brésil*, pp. 354-356; Accioli, *Memórias históricas*, III, p. 261; Archives de l'Etat de Bahia, *Ordens Régias* 118, f. 45.

(8) Ou mieux *cachaça*.

(9) Sur Hippolyte Taunay, fils du peintre Nicolas-Antoine Taunay, cf. *supra*, p. 159, n. 86.

(10) La lettre où Ferdinand parlait de son ami Hippolyte Taunay est perdue.

(11) Hippolyte Taunay se disposait en effet à rentrer en France après un séjour à Bahia où il s'était lié d'amitié avec Ferdinand. Cf. *Sottises quotidiennes*, 19 janvier 1819.

(12) Sur cet incident, cf. *Sottises quotidiennes*, 3 Xbre 1818.

(13) Cf. Lettre 37.

(14) Ferdinand ne pouvait savoir que la Lettre 37 n'était arrivée en France qu'au milieu de mai 1819...

fin de l'année, faire un envoi considérable d'objets d'histoire naturelle. Les oiseaux seront préparés d'après le nouveau système ⁽¹⁵⁾ et auront, je crois, une plus grande valeur en raison du lieu éloigné où ils auront été trouvés.

Ne manque pas de me rappeler au souvenir de Mesdames Vilnave, Le Sueur, Plasson, Camusat, en leur offrant mes respects, et garde-toi bien de m'oublier auprès des demoiselles. Dis surtout à Mademoiselle Mélanie, qui paraît si irritée contre moi ⁽¹⁶⁾, qu'il y < a > au Brésil un espèce de Sauvage qui demande à deux genoux un oubli de toutes ses fautes.

Adieu, mon bon Alphonse, je t'embrasse et t'aime comme un frère et un ami.

F. Denis

41

Ferdinand à son Père

ms. 3417, ff. 75-76^v

[76^v] A Papa

[75]

Bahia, 22 juin 1819

Mon cher Papa,

J'ai déjà eu le plaisir dans ma dernière lettre ⁽¹⁾ de t'apprendre le retour de M^r Plasson et son intention de m'emmener dans un second voyage sur le Rio Jiquitinhonha. Ce projet est au moment de s'effectuer sous un autre plan, et je dois partir ^(a) dans peu de jours avec deux domestiques affidés qui m'accompagneront à S. Miguel (ville de Minas Novas) où je prendrai des cotons que j'acheminerais sur Bahia, M^r Plasson se voyant obligé de rester à Bahia pour y attendre des papiers de ^(b) Rio de Janeiro, de la réception desquels dépendent en grande partie ses vues ultérieures. Le voyage que j'entreprends est assez long, mais sans aucun danger, et le plus grand désagrément / que je puisse éprouver est de ne pas trouver aussi fréquemment que je le désirerais des occasions de t'écrire. Cependant de longues lettres seront toujours préparées d'avance et remises aux mineurs se rendant à la Capitale, d'où une personne de ma connaissance te les fera parvenir; par ce moyen, j'espère n'être jamais plus longtemps que précédemment sans vous donner de mes nouvelles.

Je vais avoir bientôt la possibilité de te communiquer de nouvelles observations. Je mettrai tous mes soins à ce qu'elles puissent t'intéresser. Elles porteront en général sur les productions naturelles et les moeurs des Indiens, en joignant à cela des renseignements ^(c) géographiques que je ^(d) saurai me procurer, et les différents mots de la langue boutikoude que je pourrai peindre par nos caractères ⁽²⁾.

^(a) A: partir sous ^(b) A: de la récen ^(c) A: renseignements géne ^(d) A: je pourrai

⁽¹⁵⁾ Evidemment d'après le système recommandé par M. Le Vaillant. Ce qui me permet d'affirmer que, contrairement à ce que devait dire F. Denis un demi-siècle plus tard, la Lettre 26 lui avait bien été envoyée par son père, et qu'elle lui était parvenue.

⁽¹⁶⁾ Cf. Lettre 27.

⁽¹⁾ Lettre 39.

⁽²⁾ Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 222: «Leur prononciation a quelque chose de barbare que ne saurait fixer l'écriture.»

M^r Hippolyte Taunay, fils du célèbre peintre de ce nom, veut bien se charger de remettre mon paquet de lettres. C'est un jeune homme aimable et instruit. / Autrefois élève de Vauquelin (3), mais s'étant livré depuis à la peinture (4), sa connaissance te fera, je crois, un sensible plaisir. Il pourra te montrer plusieurs productions des bois du Brésil qui lui ont été remis par le Portugais dont je t'ai déjà parlé (5). Cet homme, comme tu sais, se plait à courir les forêts et à en rapporter des choses utiles ou curieuses qu'il peut (6) se procurer. [76]

Adieu, mon cher Papa, je t'embrasse de tout mon coeur et suis pour la vie ton fils respectueux et dévoué.

F. Denis

Je te prie de m'excuser auprès de M^r Ducloux si je ne lui ai point écrit. Cela m'est impossible par cette occasion.

Mes respects, s'il vous plaît, à Madame de la Saudraye.

Mes amitiés respectueuses à MM. Ducloux, Salaville, Johanneau, Drobecq. Tomeoni.

Je te recommande de tout mon coeur M^r Taunay dans ce à quoi tu pourrais lui être utile.

42

Ferdinand à sa Mère

ms. 3417, ff. 77-78^v

Pour Maman

Bahia, 24 juin 1819

[78^v]

[77]

Ma bonne Maman,

Je profite d'une occasion bien précieuse pour te donner de mes nouvelles. M^r Hippolyte Taunay part aujourd'hui pour la France et a bien voulu me promettre d'aller te visiter aussitôt son arrivée à Paris. Pendant tout le tems qu'il est resté à Bahia, une seule journée ne s'est pas écoulée sans que nous vissions, et sa bonté, son amabilité ne se sont jamais démenties. Il a le talent bien rare de se faire aimer de tous ceux qui le connaissent. Cela seul m'eût engagé à te l'adresser; mais indépendamment de cela, il te donnera une foule de détail qu'une / seule [77^v] lettre ne peut contenir.

(6) A: peut en rapporter

(3) Sur Louis-Nicolas Vauquelin (1763-1829), élève et ami de Fourcroy, professeur de chimie à l'Ecole des Mines, puis à l'Ecole Polytechnique, et enfin au Jardin des Plantes, cf. *Nouvelle Biographie Générale Didot*, XLV, col. 1033-1036. Vauquelin semble avoir été parent des Denis.

(4) Les nombreuses gravures ornant les 6 volumes de *Le Brésil ou Histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de ce royaume*, ouvrage publié en 1822 par Hippolyte Taunay et Ferdinand Denis, ont été exécutées d'après les dessins faits par H. Taunay au Brésil.

(5) Cf. Lettres 11 et 16.

Ne prends aucune inquiétude sur le voyage que je vais faire. M^r Hippolyte pourra t'assurer qu'il n'y a absolument aucun danger à courir et que l'on a pas encore vu arriver un seul accident à ceux qui l'ont entrepris. Je serai probablement de retour au mois d'octobre, mieux portant que jamais, car c'est ce qui est arrivé aux personnes dont M^r Plasson s'était fait accompagner.

J'ai écrit à M^r de Tollenare. Je le remercie de toutes ses bontés et le prie de me conserver à tout événement la faculté d'user de sa bonne volonté. Je compte, à mon retour, lui offrir un assortiment de quelques oiseaux précieux ou de minéraux.

Adieu, ma bonne Maman. Je compte t'écrire dans six jours par une goélette de Nantes qui, ne faisant point échelle à Pernambuco, arrivera immédiatement après l'*Olinda*. Je t'embrasse de toute la force de mon âme.

Ton fils bien-aimé,
F. Denis

43

Ferdinand à son Frère

ms. 3417, ff. 79-80^v

[80^v] A Monsieur
Monsieur Alphonse Denis
Rue Neuve Notre Dame des Champs n^o 17
Paris

[79]

Bahia, 6 juillet 1819

J'apprends qu'une goélette française va partir à l'instant même, mon bon ami, et je n'ai absolument que le tems de te dire deux mots à la hâte. Remets la lettre incluse à Cisca; je serais vraiment fâché que la pauvre petite eût pensé que je l'avais oubliée dans mon dernier paquet de correspondance. Mon épître était faite, mais elle est restée dans le carton sans que je m'en aperçusse. Je pars très probablement dans 4 ou cinq jours et j'aurai le plaisir avant ce tems de m'entretenir plus longuement avec toute la famille. En attendant, je te réitère ma prière de ne point oublier de m'écrire longuement toujours à Bahia.

Adieu, mon bon ami, tout à toi de coeur.

Ton frère,
Ferdinand

J'embrasse mille et mille fois Maman, Papa, M^r Arsenne et M^r Ducloux.

[80^v]

Cachet d'arrivée de la Poste: 7 octobre 1819.

Ferdinand à Monsieur Berthon ⁽¹⁾ms. 3417, ff. 83-83^v

< Cachoeirinha, fin août 1819 >

Monsieur et bon ami,

[83]

J'ai attendu jusqu'à ce moment pour vous écrire dans l'espérance de pouvoir ^(a) vous donner quelques nouvelles plus consolantes ^(b) que celles que je vous ai fait parvenir de Belmonte ⁽³⁾. Malheureusement, tout a été de mal en pis depuis cette époque. Georges, que les fièvres ont repris, est dans un état de faiblesse qui lui permet à peine de continuer le voyage ^(c), et cette cruelle maladie, ne se contentant pas d'une seule victime, m'accable depuis plusieurs jours. Les accès sont terribles. Celui d'hier, entr'autres, m'a ^(d) jetté dans un abattement dont j'ai peine à me remettre ^(e). Je ne saurais trop vous dire combien d'obligations j'ai à M^r Vellozo. Il n'y a point de soins qu'il n'ait eu pour moi, et vous savez combien ils sont précieux dans un

^(a) A: pouvoir de ^(b) A: nouvelles mes ^(c) A: voyage, quant à moi malgré to
^(d) A: m'a été ^(e) A: remettre et c'est aux bons soins de M^r Vellozo que

(1) Cette lettre, inachevée, ne porte pas d'adresse. Mais elle était certainement destinée, tout comme la Lettre 45, à Monsieur Berthon, l'agent consulaire de France qui avait succédé à M. Plasson.

(2) Je déduis cette date des indications fournies par la fin de la lettre.

(3) Cette lettre, où Ferdinand racontait sans doute son voyage de Bahia à Belmonte, est perdue. Mais F. Denis a très vraisemblablement fait appel à ses souvenirs au moment où il écrivait *Les Machaëlis*, nouvelle insérée dans les *Scènes de la Nature*. «Ma traversée fut pénible, dit-il p. 133. Mais j'eus enfin le bonheur de parvenir à l'embauchure du fleuve Salsa, et mes yeux, fatigués de n'avoir vu longtemps que la triste étendue de la mer, se reposèrent avec plaisir sur une nature riche et féconde qui conservait encore sa grandeur primitive. J'étais arrivé à Canavieras, petit bourg nouvellement fondé par le gouvernement pour protéger le commerce de Minas-Novas.» Sur la fondation d'un établissement à Canavieiras, cf. *Idade d'Ouro do Brazil*, n°48, 16 juin 1818. Ferdinand dut visiter alors la portion de côte comprise entre Canavieiras et Belmonte, qu'il décrit ainsi dans les *Scènes de la Nature*, pp. 139-140: «Après deux heures d'une marche pénible dans les sables, la nature, qui ne nous avait offert jusqu'alors que des scènes riantes, changea tout à coup et ne nous présenta plus que l'image de la désolation. D'énormes quartiers de rochers, dépouillés de toute végétation, étaient amoncelés sur le rivage, et les flots venaient s'y briser avec fracas. Quelques palmiers épineux, quelques mimosas brûlés par le soleil attestaient cependant que tout n'était pas mort dans ce triste désert, où l'oeil étonné considérait avec effroi une vaste portion de forêt frappée d'une affreuse stérilité et ne présentant que des troncs énormes dépouillés de tout feuillage.» Et F. Denis explique en note: «Cette forêt desséchée existe en effet, et sa stérilité vient peut-être du passage souterrain des eaux de la mer.»

[83v] pays où l'on ne trouve pas même le plus stricte nécessaire⁽⁴⁾. Je vais vous donner un court exposé de notre route jusqu'ici. / Le canot qui nous avait été prêté pour nous et pour le marchand dont je vous ai déjà parlé se trouvant prêt⁽¹⁾, et notre compagnon de voyage payant la moitié de toutes les dépenses, nous partîmes de Belmonte le 17 août. Comme je vous l'avais annoncé, Georges était délivré en apparence des fièvres. Le 19, nous sommes arrivés aux bouches de l'Uhubu⁽⁵⁾ où elles se sont emparé de lui avec une nouvelle violence. Comme il avait été impossible de se procurer de la farine en quantité suffisante, Manuel fut⁽²⁾ s'en approvisionner^(h) à Uhubu où il s'en fabrique en grande abondance⁽¹⁾. Cela nous retint trois jours, au bout desquels nous sommes partis pour Caxoerinha, où nous sommes arrivés le 27^(j), tems, comme vous le voyez, assez considérable; mais la sécheresse est tellement considérable qu'il a été souvent nécessaire de se mettre à l'eau pour pousser le canot. Arrivés à la Caxoerinha nous n'avons point trouvé d'embarcations prêtes⁽⁶⁾...

45

*Ferdinand à Monsieur Berthon*ms. 3417, ff. 81-82^v

[82v] A Monsieur
Monsieur Berthon
à Bahia

[81]

Salto Grande, 13 7bre 1819

Monsieur et bon ami,

[81v] Les fièvres me laissent à peine la force de vous écrire, et cependant je ne veux point négliger l'heureuse occasion qui se présente de vous faire savoir de mes nouvelles. Il est difficile de se faire une idée de ma position. Attaqué d'une maladie terrible dans un pays qui / manque absolument de vivres, il me reste encore à faire 30 lieues, exposé aux nuits humides et à l'ardeur d'un soleil brûlant. Tout cela serait moins difficile à supporter si Georges jouissait d'une bonne santé. Mais le pauvre garçon, bien qu'il commence à se mieux porter, est dans un état de faiblesse effrayant; et cependant la paresse de son compagnon lui laisse le soin de presque tout ce qu'il y a à faire. Mais c'est assez vous entretenir de moi. Parlons un peu des affaires.

(¹) A: prêt nous partîmes (²) A: fut en chercher (^h) A: approvisionner en
(¹) A: abondance. Nous quittâmes (^j) A: 27, ce long

(⁴) Cf. F. Denis, *Brésil*, p. 70: «Ce que nous avons reconnu par l'expérience, durant un voyage dans l'intérieur, c'est que la chair de l'aï (ou paresseux) est détestable quoiqu'il se nourrisse toujours de végétaux. Je dirai même que, malgré un violent appétit, il nous fut impossible d'achever celui qui nous avait été préparé, faute de gibier plus délicat ou moins grossier.»

(⁵) Cf. F. Denis, *Scènes de la Nature*, p. 155: «Nous ne nous arrê tâmes qu'à la nuit et le camp fut dressé près de l'Uhubu, petit fleuve tributaire du Belmonte.» Le véritable nom de cette rivière est *Urubu*. Mais F. Denis l'écrit comme il l'avait entendu prononcer.

(⁶) F. Denis a utilisé ses souvenirs de voyage dans sa nouvelle *les Machaçalis*: cf. *supra*, p. 180.

J'ai appris par un mineur que M^r Plasson était à Rio Janeiro, et je m'en suis réjoui en [82] pensant qu'il y est appelé par quelque bonne affaire. Je le souhaite vivement, car il ne doit pas compter sur les cotons pour cette année. Tout a été brûlé, même les productions nécessaires à la vie, et l'habitant employan[t] son argent à l'achat de vivres me laisse peu d'espérance pour la vente avantageuse des marchandises que j'apporte. Toutefois j'espère que l'intelligen[ce] de Georges trouvera moyen de les débiter avec quelque bénéfice.

Adieu, M^r et bon ami, le seul peut-être qui me plaigne, connaissant la nécessité qui m'a fait entreprend[re] ce voyage. Je vous prie d'agréer l'assurance du respectueux attachement de votre dévoué serviteur,

F. Denis

J'écris à ma famille pour la rassurer sur ma santé. Vous sentez que je lui cache bien la vérité. Mes compliments à M^r Augustin.

M^r Philips Beauchamp, Anglais fort aimable qui ^(^a) a adouci par sa société ma triste position, vous donnera des détails. Nous avons été 3 jours ensemble au Salto.

(^a) A: qui nous

B

[1]

Mes sottises quotidiennes

ms. 3421, ff. 1-20^v

7 octobre 1818

[2]

Pourquoi l'amitié ne succède-t-elle pas toujours à l'amour? Pourquoi deux âmes qui se sont unies par des sensations brûlantes ne peuvent-elles les modifier et goûter encore en paix le plaisir de s'aimer? J'ai peine à me rendre compte des sentiments que j'éprouvai hier; mais certainement mon cœur a souffert, et beaucoup souffert, lorsque Clarisse ⁽¹⁾ a ^(a) semblé m'indiquer ^(b) combien mon départ lui serait absolument indifférent. Serait-ce une mauvaise malice? Non. Elle avait parfaitement le ton de la franchise; mais, j'ose le dire, il y a de la cruauté dans cet aveu. Je lui avouai, dans un moment de confiance parfaite, que le bonheur de la voir, ainsi que sa famille, rendait seul mon existence supportable à Bahia; elle ^(c) vient enlever l'illusion, elle fait succéder la peine au plaisir, et tout cela peut-être pour l'avoir trop aimée. Redoute-t-elle encore quelque folie de ma part? Certainement je ne ferai plus celle de l'adorer. Mais les petits soins que je continue à lui rendre, la manière dont j'agis avec elle, tout devrait lui faire savoir que je veux un peu d'attachement en échange de celui que je lui porte. Est-ce défaut de sensibilité? Est-elle incapable d'éprouver les sentiments que je lui demande? Je l'ignore ^(d). Je veux l'étudier encore et m'assurer de ce qu'elle ressent.

[2^v]

Maintenant, et après avoir réfléchi longtemps ^(e), il ne m'est plus possible de douter ^(f) /des sentiments de M^r Plasson pour Clarisse. Mais je ne puis réellement me persuader qu'il l'aime. Elle est peut-être de meilleure foi. Mais je persiste à penser que ce n'est qu'un échange de coquetterie de part et d'autre. Comment cette passion serait-elle venue? Quels indices nous

^(a) A: m'a indiqué ^(b) A: m'indiquer que ^(c) A: elle vint ^(d) A: l'ignore mais
^(e) A: longtemps réfléchi ^(f) A: douter que

⁽¹⁾ Clarisse ou Clara Vaugien, fille de M^{me} Procopio de Castro: cf. *supra*, p. 160.

font croire qu'elle existe? Aucuns. Tout cela ne serait tout au plus qu'une amourette, tenant entièrement au physique, et ne peut absorber à un tel point les idées de M^{elle} Clara qu'elle ne songe plus qu'à la personne en question sans daigner s'occuper des autres. Voilà bien des sottises, et peut-être les deux à la fois. Qu'importe après tout? Ce que je désire maintenant, peut-être un peu d'éclat, un peu de richesse me le feraient-ils obtenir demain. Définitivement, je ne veux plus penser à tout cela, et il y en a déjà beaucoup trop de dit sur un pareil sujet.

La petite Madame Plasson⁽²⁾ est doué d'un caractère qui mériterait d'être détaillé par un observateur plus exercé que moi. Sensible, vive à l'excès; capricieuse, bonne et spirituelle, elle a tout ce qu'il faut pour être aimée et faire enrager ceux qui auront le malheur de lui rendre leurs hommages. Nouvelle Roxelane, à nez retroussé⁽³⁾, à la taille élégante, elle saura, je crois, inviter au plaisir, mais n'accordera des / faveurs que difficilement. Peu de personnes [3] ont le bonheur de lui plaire. Il y en a moins encore qui sachent conserver son amitié.

8 octobre <1818>

J'étais hier plongé dans une profonde mélancolie. Mes pensées erraient sur la France. Je cherchais à lire dans l'avenir qui m'est réservé. J'ai écrit à mon frère une lettre dont il ne verra probablement jamais le contenu: elle était aussi triste que mon coeur⁽¹⁾. Certainement, elle lui ferait de la peine, et je dois lui éviter le chagrin de connaître ma position. Toute sa douleur serait infructueuse; il ne peut m'aider d'aucune manière. La dernière lettre de mon père est bien loin d'être consolante: ma bonne mère malade, son revenu diminué, Alphonse forcé à reprendre un état qui n'offre plus d'avantages, tout cela m'accable à la fois. Je dois être d'un caractère bien maussade. Pas encore tout à fait, à ce qu'il paraît: M^{me} Plasson me le dirait. Mais, si tout cela continue, je ne sais comment je ferai pour conserver même les apparences de la gaieté. C'est une singulière petite personne, Madame Plasson. Elle m'a repris en amitié et me détestait il y a quelques mois, après m'avoir aimé d'abord. Du reste, elle me l'avoue avec sa franchise ordinaire, et ne^(a) se gêne pas le moins du monde pour me dire que j'étais insupportable l'année dernière. Elle ne peut se décider à croire qu'elle a^(b) changé sans que j'aye cessé un moment d'être ce que je suis.

Nous nous sommes trouvés hier, M^r de Villebrenne et moi, dans une de ces positions

(^a) A: ne manque (^b) A: ait

(²) Dans ses lettres familières, Ferdinand ne fait jamais allusion à la femme de M. Plasson.

(³) Roxelane, favorite du sultan Soliman le Magnifique, sur lequel elle exerça une très grande influence. Un «nez à la Roxelane» est un nez un peu retroussé.

(¹) Cf. Lettre 34.

[3v] désagréables en elles-mêmes, quoiqu'elles ne soient d'aucune importance. Je (°) / ne désirais pas le moins du monde aller chez Madame Procopio; mon intention était de passer la soirée à écrire à mes parents. Le Chevalier vint, m'y entraîna, je ne sais pourquoi et comment. Heureusement j'eus le bon esprit de prendre avec moi des livres que je devais rendre. Nous entrâmes. La porte des appartements était fermée; mais il paraît que nous avons été vus, car un domestique vint nous ouvrir sans dire un mot. Personne n'était au salon, et je ne pus m'empêcher de m'apercevoir de l'intention de M^{me} Procopio de ne voir personne malgré l'invitation que ces demoiselles avaient faite à Monsieur de Villebrenne de venir passer la soirée. Je fus trop heureux alors de trouver mes livres qui me sauvèrent de (d) l'embarras de causer de l'ennui, ou du désagrément de voir des visages peu satisfaits de ma visite.

Je ne vois pas encore très clair dans les intentions de M^r Berthon (2). Il a reçu à ma connaissance près de 40000 reis (3), et sa générosité est allée jusqu'à me remettre 30 francs. Mes droits sont, je crois, incontestables. J'ai travaillé longtemps à la chancellerie sans que les circonstances permissent que j'eusse des appointements. Maintenant, il me semble de toute justice qu'on veuille bien les partager. Un sentiment de délicatesse, peut-être mal entendu, m'oblige à garder le silence. Mais M^r Berthon devrait le sentir et se conformer aux conventions qui avaient été faites avant le départ de M^r Plasson (4). Je puis me tromper, mais je vois beaucoup d'égoïsme dans un caractère (e) dont l'unique crainte est de se compromettre, et qui ne sait pas avoir assez de fermeté pour diriger ses propres idées sur un point d'utilité pour les autres, sans [4] penser premièrement à ce / qui en résultera pour lui.

9 octobre <1818>

J'ai bien peu de choses à dire sur ma journée d'hier. Elle s'est passée dans une triste monotonie. Après le travail ordinaire, je suis rentré à la maison, apportant avec moi Valmont de Bomare (1) et le *Dictionnaire des Moeurs* (2), ouvrages qui m'ont été prêtés à la Bibliothèque. Je n'ai point vu de lumière dans le salon de M^{me} Procopio. Son fils est venu nous visiter: nous avons dit des enfantillages, il nous a engagé à venir voir ces dames. Je penche à croire

(°) A: je n'avais (d) A: l'ennui (e) A: caractère qui

(2) M. Berthon avait succédé à M. Plasson comme agent consulaire: cf. Lettre 33.

(3) Environ 250 francs de l'époque.

(4) Cf. Lettre 33.

(1) Valmont de Bomare (1731-1807), naturaliste français, auteur d'une *Minéralogie ou Nouvelle Exposition du Règne minéral*, 2 vol., Paris, 1762 et 1774, et d'un *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire Naturelle*, 9 vol., Paris, 1775, 1776 et 1791. Si l'on en croit le catalogue de la bibliothèque privée du chanoine Luis Vieira, compromis dans l'*Inconfidência Mineira*, Valmont de Bomare aurait également composé des *Mémoires instructives de l'Histoire Naturelle*, 1 vol.: cf. Raimundo Trindade, *São Francisco de Assis de Ouro Preto*, Rio de Janeiro, 1951, p. 224. Il est probable que c'est cet ouvrage que Ferdinand emprunta à la Bibliothèque de Bahia.

(2) Il s'agit vraisemblablement du *Dictionnaire des Moeurs* de Jean-François de Bastide, Paris, 1773: cf. A. A. Barbier, *Dictionnaire des Ouvrages anonymes*, I, col. 969 Sur J. F. de Bastide (1724-1798), cf. *Nouvelle Biographie Générale Didot*, IV, col. 722-723.

qu'il est préférable ^(a) de mettre de l'intervalle dans nos visites. J'ai été, par désespoir, en mauvaise société; mais il m'est bien difficile d'y trouver du plaisir. Diversité, dans ce cas-là, ne deviendrait ^(b) jamais ma devise.

Le gouvernement portugais sera probablement tôt ou tard la victime de sa triste apathie. Hier la chaleur était accablante et les rayons brûlants du soleil qui frappaient sur les tas d'ordures en dégageaient des miasmes aussi malsains que désagréables à l'odorat.

Brown est, dit-on, malade de cette ^(c) jaunisse qui a enlevé ^(d), il y a environ 8 jours, le jeune Carteracq auquel il donnait des soins d'amitié. Pallu a reconnu dans cette maladie tous les symptômes de la fièvre jaune de la Martinique. Il est vraiment surprenant que l'on ne prenne pas davantage de précautions pour éviter les progrès de ce mal affreux qui, j'en suis sûr, / ferait des ravages épouvantables dans un très court espace de tems. [4v]

10 octobre <1818>

La journée d'hier a été assez plaisante. M^r de Villebrenne désirait aller acheter des confitures chez les religieuses. Je l'ai conduit au couvent de la Soledade ⁽¹⁾. Pallu nous a accompagné. Comme il fallait attendre fort longtemps avant de pouvoir entrer dans le parloir à grille, nous avons pris le parti de nous avancer, avec beaucoup d'assurance, vers une petite varende ouverte où se trouvaient deux vénérables Mères. Elles nous ont reçus avec plus de grâce que je ne m'y attendais. Les Noirs nous ont apportés deux chaises et nous avons commencé l'importante négociation des confitures. Selon l'antique usage, les petites soucoupes nous ont

^(a) A: préférable *quelquefois* ^(b) A: deviendrait *pas* ^(c) A: cette *fièvre* jaune
^(d) A: enlevé *dit*

⁽¹⁾ Le couvent des Ursulines de la Soledade n'était pas seulement célèbre par l'excellence de ses confitures. «C'est dans le couvent de la Soledade, rapporte F. Denis, *Brésil*, p. 235, qu'on a poussé au degré de perfection une gracieuse industrie qui est encore dans son enfance chez nos plus habiles modistes de Paris. Des plumes éclatantes, que l'on obtient de la dépouille des guaras, des garças, des toucans, des aras, des perruches, des colibris même, et d'une foule d'autres oiseaux des tropiques sont façonnées en bouquets de fleurs et en guirlandes pour garnitures de robes. Les couleurs de ces fleurs artificielles sont inaltérables, et le feuillage se compose presque toujours des plumes nuancées des perroquets. Quelque abondants que puissent être les oiseaux à brillant plumage dans les grandes forêts du Brésil, on comprend qu'il y a toujours de la difficulté à se procurer certaines nuances indispensables pour les bouquets variés: aussi, rien n'est-il plus étrange, dit-on, que les espèces de volières qui existent dans certains couvents. Les pauvres oiseaux y sont perpétuellement dans une mue forcée; car on les dépouille entièrement de leurs plumes à certaines époques de l'année, et ils sont revêtus alors d'une petite livrée d'étoffe jusqu'à ce que leur plumage ait eu le temps de croître, pour les condamner à un nouveau supplice.» Voir également F. Denis, *Arte Plumaria*, Paris, 1875, pp. 54-58.

été ^(a) offertes avec profusion. Nous avons goûté, fait notre choix et, comme il fallait attendre un tems avant que les pots fussent emplis, parés de découpures, etc... nous avons ^(b) entamé une conversation qui nous a donné une idée du degré de crédulité ^(c) nécessaire pour être religieuse. Naturellement elles nous ont demandé si nous étions Anglais ou Français. Il eût été bien sot à moi de ne pas profiter des avantages que nous possédons à leurs yeux. Je les ai fait valoir, et à ces mots: «Nous avons le bonheur d'être < de > la même religion que vos Seigneuries», on nous [5] a régalé / d'une légère inclination tout à fait gracieuse m'indiquant parfaitement que je serais encore mieux vu si je pouvais faire entendre avec adresse que les Français étaient les premiers chrétiens d'Europe. Une nouvelle inclination m'a confirmé dans mon idée et nous avons continué la conversation. Ce diable de Pallu, avec son baragoin moitié espagnol moitié portugais ^(d) possède une assurance admirable pour débiter des mensonges. Il jugea à propos de me donner et de prendre le titre d'officier français et commença à conter nos campagnes d'une manière si singulière et si plaisante que j'avais toutes les peines du monde à retenir de longs éclats de rire qui voulaient [t] se faire jour à travers mon mouchoir. Je me jugeai heureusement capable de le seconder. Bientôt je fus admiré à un tel point qu'en m'écoutant les braves religieuses roulaient les yeux et s'écriaient à chaqu' instant: «Ah Jésus! le pauvre enfant!» Toutefois Pallu avait fait une impression bien plus vive et mon imprudence pensa me perdre. Je m'avisai de dire qu'il était possédé du démon et qu'elles seules pourraient chasser cet ennemi du genre humain. On ne goûta pas la plaisanterie: les oreilles avaient peut-être été choquées de mon expression, bref, on ne m'accordait plus que des souris très dédaigneux. Mais, aux grands maux les grands remèdes! Je vis qu'il était nécessaire de frapper un coup violent et je m'approchai de Pallu en le priant de me faire rentrer en grâce par le récit de quelques aventures surprenantes telles que celles que j'avais contées à son avantage précédemment.

[5v] Je m'éloignai pour causer avec M^r de Villebrenne, spectateur bienveillant de toutes ces mauvaises plaisanter[ies] et mon cher compagnon eut l'impudence insigne d'assurer que, dans les dernières guerres, attaqué par vingt-cinq grenadiers ennemis qui voulaient me faire renier le Saint Nom de Jésus, j'avais combattu vaillamment pendant une heure et reçu 7 petits boulets dans le corps, dont il offrait de faire voir les marques. De fréquents «Dieu le rende au seigneur Farnando» me firent voir que je pouvais me montrer de nouveau. On me fit alors l'accueil le plus flatteur jusqu'au moment du départ. Mais je ne reçus pas comme José une bague or ^(e) et l'invitation de revenir deux jours après. Ces dames ont jugé de me donner pendant la visite ^(f) mon premier nom de João.

Il y a maintenant au couvent da Solidade 50 pensionnaires, 40 religieuses, 4 novices. La pension coûte par an 50.000 reis ^(g), indépendamment des frais de nourriture et d'entretien. On conte plus de 100 esclaves appartenant à la maison. Je tiens ces détails de la Mère Maria Joaquim de Jesus, assistante do governo et conquête charmante de l'ami Pallu que je féliciterais davantage si elle avait quelques années de moins. Elle a dû être fort bien. Son ton est excellent, ses manières engageantes. Un certain air de soin répandu sur toute sa personne [6] peut ^(h) encore en / voiler pour quelques moments ses 50 ans à un jeune homme de 22 printemps

(^a) A: été apportées (^b) A: avons commencé (^c) A: crédulité qu'il faut avoir
 (^d) A: portugais à (^e) A: seconder et (^f) or et cheveux (^g) A: visite le nom
 (^h) A: peuvent

(²) L'Anglais, généralement protestant, était considéré avec une instinctive défiance; cf. G. Freyre, *Ingleses no Brasil*, p. 52.

(³) Environ 300 francs de l'époque.

qui ne désire rien tant au monde que de lier une connaissance un peu intime avec une religieuse. D'ailleurs il y a un avantage que je me suis empressé de lui présenter sur toutes les faces possibles: celui de pouvoir avoir des confitures à discrétion. Il n'a pu résister à mes arguments. Pendant tout le tems de la conversation, ce pauvre M^r de Villebrene s'est fort peu amusé, l'ignorance de la langue l'empêchant d'y prendre part, et ces bêtises traduites perdant tout leur prix.

Je suis allé le soir chez Madame Procopio avec M^r le Chevalier. On nous a fait mille reproches obligeants. J'ai beaucoup causé avec M^r Procopio qui, je le vois tous les jours de plus en plus, est un excellent homme et ⁽¹⁾ est fort loin de manquer d'esprit.

11 octobre < 1818 >

Une seule ligne me suffit pour me retracer la triste monotonie du jour qui vient de s'écouler. Les religieuses m'ont fait dire par l'ami Pallu mille choses obligeantes.

12 octobre < 1818 >

Hier dimanche, j'ai fait un peu le Brésilien, c'est-à-dire le paresseux ^(a). Les heures se sont assez rapidement écoulées dans la lecture et la musique ^(b). Vers les quatre heures, / j'ai [6v] été dîner chez Madame Procopio. Je suis arrivé comme on allait se mettre à table, mais le plus aimable accueil m'a prouvé que je n'étais pas indiscret. Le soir, il a fallu se décider à faire de l'harmonie avec M^r Procopio. Rien n'est plus comique que nos concerts impromptus. Quand il a le bonheur d'attraper le ton du piano, les oreilles de la famille sont étourdies pendant au moins une heure de la gavotte et des londous. Trop heureux quand il n'y mêle pas sa voix! Comme tous les hommes de sa nation, il a vraiment de l'oreille et je suis bien convaincu que jamais il n'a appris l'instrument dont il joue (la guitare à cordes de laiton). Nous avons eu ensemble une discussion littéraire assez longue. Je ne le crois pas de très bonne foi dans son opinion. Il est infiniment probable qu'il voulait me faire causer ou m'impatienter. Il m'a montré un sonet de sa façon qui n'est pas absolument mauvais; il ne vaut pas les vers à Joséphine. A propos de Joséphine, je ne sais pourquoi elle s'est imaginé de me donner le titre de mari. Jamais je n'ai eu l'idée de lui faire ma cour et peut <-être > n'y a-t-il pas au monde deux êtres dont les goûts diffèrent davantage. / Dans tous les cas, ma chère femme serait un fort [7] bon morceau à croquer. Je lui souhaiterais seulement une plus forte dose d'esprit. Peut-être cela lui viendra-t-il. Tout le monde sait comme l'esprit vient aux filles.

13 octobre < 1818 >

Grande journée pour les fonctionnaires publics: c'était l'anniversaire de la naissance del-Rey Nosso Senhor ⁽¹⁾. Il y a eu *Te Deum*, bal, etc... Ce que j'ai trouvé de plus admirable dans

⁽¹⁾ B: et peut être regardé comme loin

^(a) A: paresseux j'ai mis ^(b) A: musique il a fallu ne se

⁽¹⁾ Il s'agit en réalité de la célébration de l'anniversaire du prince héritier Dom Pedro, né le 12 octobre 1798. Ces fêtes eurent un éclat tout particulier, car c'était son premier

la fête, ç'a été d'entendre chanter un morceau de *Tancredi* (2) à la fin de la messe. La musique

en est admirable. Mais je dirai avec le bon Horace: *Hic non erat locus*.

19 octobre <1818>

[7v] Qu'aurais-je pu dire pendant toute cette semaine? Elle s'est écoulée comme tant d'autres sans m'offrir rien d'intéressant, rien de nouveau à me transmettre à moi-même. J'acquiers un nouveau talent, bien mince (a) aux yeux de beaucoup de personnes, et peut-être plus intéressant qu'elles ne le pensent: c'est celui de préparer les oiseaux (1). 20 ou 30 colibris, tombés sous nos coups, ont été empaillés en partie par moi. Décidément nous allons faire une collection qui ira en France et dont le produit, je l'espère, offrira à mes bons parents quelques avantages pécuniaires. / J'ai reçu le 14 des lettres de France adressées à M^r Plasson. Ah! mon Alphonse, si tu connaissais l'état de mon âme, tu n'eusses pas oublié ton frère (2). Je le sens bien, il y a un tel degré d'union dans nos pensées que je n'ai point toujours besoin de connaître les tiennes (b), car je les ai souvent en même tems que toi. Mais la santé de ma mère, mais ces détails que toi seul peut m'offrir, pourquoi négliger de me les faire parvenir quand on t'en offrait les moyens? Merci, bon Père Ducloud, de votre exactitude à m'écrire (3). Encore merci de l'amabilité de vos lettres, surtout au moment où je pouvais attendre avec justice quelques reproches, peut-être peu mérités, que m'eussent valu la lettre du 9 a <vril> (4). Peu mérités! non; cette expression n'est pas convenable. La simple équité, je le crois, a dicté cette lettre et, si mon coeur ne l'approuva jamais, il n'osa point en refuser l'envoi.

[8] Deux jours sont passés depuis le départ de M^r de Villebrenne. Le détail de son caractère devrait nécessairement trouver place ici. Mais, l'avoueraï-je, je me sens peu disposé à (c) en tracer les braveries ou les ridicules. Je l'ai vu sans plaisir, nous nous sommes quittés sans peine, et je ne vois pas qu'il soit nécessaire de s'occuper aussi longtemps de lui. Disons cependant un mot de ses bonnes qualités. Je le crois d'une / humeur assez égale et s'accomode assez facilement aux gens et aux circonstances. L'ami David (5), qui rentre à l'instant même, prétend que c'est une espèce de bête. *Fiat voluntas sua*.

(a) A: mince en lui-même et (b) A: tiennes et que (c) A: à le

anniversaire depuis son mariage avec l'archiduchesse Léopoldine. Cf. dépêches de Maler, 8 et 22 octobre 1818, Archives Quai d'Orsay, *Portugal et Brésil 1818*, ff. 334, 339.

(2) Il s'agit certainement du *Tancredi* de Rossini.

(1) Cf. la note de F. Denis à la Lettre 26, p. 239, n. 1.

(2) Cf. Lettre 36: «Et M^r Alphonse? Oh! quel déluge de gronderies si j'en avais le loisir!»

(3) Cf. Lettre 36: «Le Père Ducloud, grâce à son exactitude, a bien voulu m'écrire.»

(4) Je rétablis a <vril>. Ferdinand envoya en effet au début d'avril plusieurs lettres à ses parents: cf. Lettres 23, 24, 25.

(5) S'agirait-il de Grain?

23 octobre <1818>

Je rentre à l'instant de chez Madame Procopio. La soirée a été aimable, peut-être plus pour moi que pour tous les autres ^(a). Il ^(b) ne m'est plus permis d'en douter: je ne suis pas indifférent à l'aimable petite Madame Plasson. Que voulait dire ce changement dans ses manières avec moi? Je l'ignorais encore il y a deux ou trois jours; mais ses yeux ^(c) m'ont instruit de ce que son coeur se cache peut-être encore à lui-même. Ses naïvetés, ses soins, son joli sourire, tout m'indique, je n'oserai pas dire de l'amour, mais un sentiment plus tendre que l'amitié, et si aimable en lui-même qu'il est impossible de ne pas le partager. Les caprices et les bouderies de notre charmante Yaya m'amuse beaucoup. Rien n'était plus drôle que la petite colère qu'elle éprouvait ^(d) à me voir rire en lisant des épitaphes que nous trouvions, Madame Procopio / et moi, très plaisantes. Il est résulté de ma lecture comico-larmoyante une fâcherie qui n'a pu durer cependant toute la soirée. [8v]

Le matin, j'avais été à la chasse avec Pallu. Elle a été assez heureuse. J'ai tué plusieurs choses curieuses, entre autres un oiseau de proie qui s'est défendu *unguibus et rostro* et deux oiseaux mouches si petits que je les ai pris véritablement pour l'insecte dont ils portent le nom. Il ne m'a été possible que d'en trouver un, qu'avec toute son adresse Grain n'a pu empailler. J'ai fort bien préparé mon mouche. Ce travail me devient tous les jours plus familier, et j'espère que bientôt nous serons dédomagés de nos peines par l'acquisition d'une collection assez nombreuse. L'argent manquait en arrivant à la maison. Je suis allé chez M^r Berthon en le priant de me prêter quelques pièces de trois pataques que je comptais lui rendre le lendemain matin. Il m'a dit que je ne lui devais rien, m'a donné 26 francs en me promettant quelque chose pour la semaine prochaine. C'est plus que je n'attendais.

25 octobre <1818>

[9]

Pauvre papillon, prends garde de te brûler; évites le danger, puisque, tu le vois, il en est tems encore; et plus tard!... Eh bien, plus tard qu'arrivera-t-il ^(a)? Me laisserai-je mener par un enfant? Non, je suis trop sage maintenant, et cependant, toute cette sagesse ne m'a pas empêché d'éprouver un sentiment bien vif de regret lorsque la petite m'a indiqué avant-hier que bientôt sa famille quitterait Bahia ⁽¹⁾. Pourquoi m'a-t-elle dit alors: «Qu'avez-vous, mon petit secrétaire?» Elle le voyait, l'éprouvait et continua à me parler de choses ayant rapport à notre première conversation. Non décidément, si je suis faible, je dois conserver assez de force pour le cacher. Et d'ailleurs, ne m'ont-elles pas indiquées elles-mêmes que nous devons conserver l'empire qui nous appartient? Taisez-vous, taisez-vous, mon ami, vous dites de grands enfantil-

^(a) A: autres. *Je n'en puis plus douter* ^(b) A: Il m'est ^(c) A: yeux ont pris
^(d) A: éprouvait de ^(e) A: Berthon et l'ai prié

^(a) A: qu'arrivera-t-il? je

⁽¹⁾ *Iaiá* est le terme familier par lequel les nourrices et domestiques noires désignent les jeunes filles de la maison. Il s'agit ici d'Iphigénie, la plus jeune des filles de M^{me} Procopio.

⁽²⁾ La *pataca* était une petite monnaie d'argent d'une valeur de 320 reis.

⁽¹⁾ Il s'agit de l'annonce du départ de la famille Procopio de Castro pour Rio de Janeiro.

lages. Demain peut-être, celle-ci ferait-elle encore de vous ce qu'elle voudrait^(b), comme les autres.

[9v] Cette sotte famille Carneiro était chez Madame Procopio. M^{lle} Mariaquinha a le don de me déplaire souverainement. Je me sais cependant mauvais gré de ne pas lui avoir offert ma main pour / descendre les escaliers. Madame Procopio m'a fait appercevoir de mon étourderie. Il était trop tard et, je l'avouerais, je fus fâché d'avoir commis cette impolitesse involontaire. Yaya s'en aperçut, m'entraîna dans le salon. Sa jolie main prit la mienne, nous allâmes à la croisée, elle s'appuya sur mon bras pour voir la voiture. Alors je sentis les palpitations de son coeur, alors ma tête se perdit et je fis très prudemment de m'éloigner! pauvre sot, oui, de m'éloigner! Pesez bien mes raisons, vous verrez combien elles sont raisonnables. Puissent-elles venir toujours à mon secours^(c)!

[10] Hier nous avons fait une partie de chasse que le père Berthon a dû trouver assez peu divertissante. Il s'est égaré dans les bois, n'a rien tué, et est arrivé au rendez-vous accablé de fatigue. Plus heureux que lui, Pallu et Vaugien, j'ai tué quelques jolis oiseaux, sans me donner beaucoup de peine. Le soir, j'ai vu ces dames. Rien de nouveau. Presque toute la soirée s'est passée à attraper une chauve-souris que je croyais très curieuse et que j'ai abattue après une heure d'un exercice fort peu divertissant. M^r Ricken m'a fort aidé dans / cette chasse. Ces demoiselles ont beaucoup ri de nos cabrioles. Le vilain animal a trompé notre espoir et on ne lui a pas fait l'honneur de l'empailler. Aujourd'hui, j'ai échappé à la fièvre, à l'affreuse *constipação*. Heureusement j'ai transpiré et, ce soir, tous frissons m'ont quitté.

14 novembre <1818>

[10v] J'ai négligé depuis longtemps d'écrire mon journal. Cependant ce n'est pas faute de matériaux. Il y a mille choses qui me sont arrivées, depuis le vingt-cinq octobre, dont j'aurais pu me rendre compte à moi-même. Mais, j'ose l'assurer avec confiance, il y a peu d'hommes disposés à retracer sur le papier ce qu'ils ont pensé, ce qu'ils ont fait dans leur journée. Si l'on en trouvait un capable de mettre une rigoureuse exactitude dans ce petit travail et qu'il eût comencé à 16 ou 17 ans, combien à quarante il éprouverait de jouissances, pour peu qu'il eût voyagé ou vu la société! Combien il serait satisfait de retrouver l'expression de ces sensations si vives et si éphémères qui nous transportent dans notre^(d) jeunesse! Mais encore, où trouver des couleurs assez vives pour les peindre, surtout à cet âge heureux dont je parle, où nous / sentons tout avec rapidité sans pouvoir nous expliquer ce que nous éprouvons? Oui, sans doute^(b), un livre^(c) dans lequel un homme d'esprit et de moyens aurait retracé sa vie jour pour jour serait un ouvrage également instructif et amusant. Mais, je le répète^(d) encore, il est presque impossible qu'il existe, parce que premièrement l'adolescence ne voit pas une grande nécessité^(e) à rappeler des choses peu importantes en elles-mêmes à cet âge, et qui, cependant, donneraient la meilleure gradation des idées jusqu'à l'état d'homme et qu'en second lieu, la vanité nous empêchant sans cesse de nous avouer certaines choses^(f), certaines petites choses dont on aurait trop à rougir, nous ne pourrions avoir, dans l'ouvrage dont je parle, qu'un caractère dépouillé des nuances innom-

(^b) A: voudrait de moi de vous (^c) A: secours! Ce soir

(^d) B: notre première (^e) A: doute le (^f) A: livre où (^g) A: répète mais je le répète (^h) A: existe et (ⁱ) A: nécessité de (^j) A: choses à nous-mêmes

brables qui lui donneraient un intérêt si vif. Je pourrais compter encore, parmi les ^(b) obstacles qui existent à ce ⁽¹⁾ que mon journal soit continuel, la chaleur accablante du climat où nous sommes. Elle anéantit toutes les idées, elle frappe l'imagination d'une stérilité absolue, elle laisse à peine à l'esprit la possibilité de se ranimer pour le plaisir même.

J'ai lu depuis mon arrivé à Bahia plusieurs bons ouvrages, et je dois encore me reprocher [11] de n'en avoir point donné l'analyse. La *Décade Philosophique* m'eût fourni à elle seule une foule d'extraits intéressants. Mais, comme l'a dit l'Évangile où quelquefois on trouve de grandes vérités, le paresseux est tourmenté de désirs.

Je cause maintenant avec La Bruyère. Je n'avais pu jusqu'alors le comprendre et je ne saurais bien exprimer l'impression qu'il m'a fait ⁽¹⁾. Tout le cœur humain semble se déballer, se dérouler devant moi. Quelles observations fines! Quelle délicatesse dans les pensées! Cet homme sera de tous les tems; il a su être un peintre immortel. Les pauvres humains ne peuvent s'empêcher de se reconnaître dans le miroir exact qu'il leur présente. Théophraste peut être admiré de beaucoup de personnes. Quant à moi, je l'avouerai ingénument, il ne me semble pas mériter toute sa réputation et je ne le goûte guère que dans la peinture qu'il nous fait des moeurs de son tems.

15 novembre < 1818 >

Je rentre de chez Madame Procopio et j'en rapporte une tristesse qui ne m'est pas accoutumée. Pourquoi me le dissimuler ^(a)? Yaya ne m'aime plus, ou plutôt elle n'a senti pour moi qu'une étincelle rapide du feu sacré. Si jeune et si coquette! Encore / avant-hier, j'étais caressé; [11v] aujourd'hui, on m'a reçu avec l'accueil le plus froid. Pourquoi m'étonner? La famille avait été au bal la veille, et sans doute un aimable danseur m'aura éclipsé. J'attache du reste beaucoup trop d'importance à cette bagatelle qui ne mérite pas un moment d'attention. Disons tout avant de finir sur ce sujet. J'ai eu l'enfantillage d'avouer dans le cours de la conversation que je faisais un journal. On m'a plaisanté. Je doute que l'on soit très satisfaite d'y voir retracé tout ce que je pense et tout ce qui m'est arrivé depuis quelque tems. Il faut beaucoup mieux dormir et lire avant quelque passage de La Bruyère que de conter de pareilles ^(b) sottises.

< Vers le 25 novembre 1818 >

Voilà encore plus d'une semaine d'écoulée sans que je me sois rendu compte de ce qui m'est arrivé de plus intéressant. Les matériaux ^(a) ne manquaient cependant pas. J'aurais pu décrire une foule de brouilleries et de raccommodements. J'aurais pu retracer les différentes émotions qu'elles m'ont fait éprouver. Mais que ne peut-on point quand on sait remuer sa paresse? Malheureusement, la mienne est plus forte que la raison. / De tristes pressentiments m'occupent [12]

^(b) A: les cho ⁽¹⁾ A: ce qu'un ⁽¹⁾ A: fait éprouver

^(a) A: dissimuler? Elle ^(b) A: pareilles fadaïses

^(a) A: matériaux cependant

⁽¹⁾ Sur la *Décade Philosophique*, cf. *supra*, p. 149, n. 28.

depuis 5 ou six jours. Je n'ose parler de M^r Plasson, et j'y pense sans cesse. Un songe funeste ^(b) m'a frappé vivement; il me présage des malheurs affreux et toute la force de mon esprit ne peut effacer entièrement l'impression qu'il m'a fait ⁽¹⁾. Il est inutile de le rappeler ici: jamais je ne l'oublierai. C'est une de ces choses que la mémoire ne laisse pas échapper, quand bien même nous vivrions le siècle.

J'entends d'ici les violons qui animent tout chez M^r Brandford. Triste et singulière opposition: la joie et la gaité sont à quelques pas d'ici, au milieu d'un cercle nombreux, et moi, je ^(c) reste seul avec mes tristes réflexions. Quelques sacs d'argent établissant cependant cette différence et cela tout considéré doit me faire moins regretter les plaisirs auxquels je ne puis prendre part.

3 Xbre < 1818 >

Il est bien pénible pour moi de penser que M^r Plasson ^(a) m'a quitté sans m'offrir des ressources assurées. Celles qu'il disait m'avoir laissées sont imaginaires. La pension de 16.000 [12v] reis ⁽¹⁾, que M^r de Lacerda devait me faire, se trouvait fondée ^(b) / sur une dette dont le paiement était trop incertain pour qu'on pût raisonnablement y compter, et je dois y renoncer. M^r Berthon, dont je ne puis suspecter la véracité, assure qu'on lui a dit de ne rien me donner. Pourquoi alors me laisser dans le doute sur ce qu'on avait l'intention de faire à mon égard? Pourquoi ne pas me dire franchement: «Vous ne pouvez m'être utile maintenant, et je vous dégage entièrement des liens qui vous attachaient à moi? Cette franchise n'eût pas été fort délicate, mais elle m'eût évité les mille et un chagrins de toute espèce que je dois m'apprêter à voir fondre sur ^(c) ma tête d'ici à peu de tems. Loin d'employer avec moi le langage de l'exacte vérité, M^r Plasson m'a fait voir le consulat comme un azile assuré contre ce qui pouvait m'arriver de fâcheux. On voulait si bien me faire penser que la moitié des fraix de la chancellerie m'appartenaient, que M^r Berthon ouvrit un compte qui devait se régler entre nous deux. Il est [13] vrai qu'une lettre écrite ⁽²⁾ / des environs de Bahia m'engage à me livrer à l'agriculture en m'offrant pour ressource, dans l'endroit où je me transporterai, la pension qui m'était accordée, et dont je n'ai jamais touché qu'un mois. Mais j'ai déjà démontré l'absurdité de ce projet, et le fait prouve d'un autre côté que je n'ai pas eu tort de le laisser sans exécution. Grain va peut-être s'éloigner; du moins, tout doit me le faire présumer, et je l'approuverai fort. Mais que deviendrai-je alors? Je l'ignore! Je ^(d) ne suis pas à charge de ce bon ami. Je crois pouvoir

^(b) A: funeste a *suffi* ^(c) A: je suis

^(a) A: Plasson a ^(b) A: fondée / était fondée ^(c) A: sur moi ^(d) A: Je crois n'être

⁽¹⁾ M. Plasson était parti de Bahia le 16 septembre pour entreprendre une expédition commerciale: cf. Lettre 33. Mais au début de novembre, Ferdinand en avait reçu de mauvaises nouvelles: cf. Lettre 36. Au moment où il rédigeait ce passage de son Journal, il continuait à être inquiet sur son sort.

⁽¹⁾ Environ 90 francs, monnaie de l'époque. Il s'agissait probablement d'une rente mensuelle.

⁽²⁾ Par qui? par M. Plasson?

lui être de quelque utilité dans l'exécution de son plan, dont je puis faire ce qu'il y a de plus ennuyeux, et cela suffit pour rassurer ma délicatesse. Mais, encore un coup, je vais être probablement privé de Grain, et je ne sais trop où je pourrai donner de la tête. Je ne puis me décider à accepter la proposition de M^r Berthon. Il y a, je crois, peu de personnes moins disposées que moi à être garçon de boutique, et l'on aura beau me répéter sans cesse que l'amour-propre me fait voir tout à travers son prisme, je ne consentirai que le plus tard possible à auner de la toile et vendre de la bière, surtout sur la surveillance du vétilleux M^r Berthon.

J'ai été hier chez Madame Procopio. L'accueil agréable que je reçois tous les jours dans cette maison est pour moi une véritable consolation. M^r Taunay (3), fils du peintre de ce nom, s'est présenté à ces dames. J'ai presque retrouvé dans cette société l'ancienne folie qui me caractérisait en Europe. Clarisse semble m'accorder plus d'amitié que précédemment. Quand à Madame Plasson, elle est toujours espiègle, brouillée ou raccomodée, et, au définitif, gentille à croquer. Elle m'a décoré avant-hier d'un ruban blanc pour rendre avec plus de perfection M^r de Reverdré. [13v]

4 Xbre < 1818 >

Une profonde mélancolie, dont je puis à peine modérer les effets, s'est emparée de mon âme et l'avenir ne m'offre plus qu'un assemblage de malheurs de toute espèce. Grain décidément va s'éloigner; il partira peut-être avec Pallu dans un mois. Que me restera-t-il alors? Où pourrai-je trouver des consolations? Quel ami viendra partager mes peines? Partout je rencontre des cœurs égoïstes. Que sera-ce lorsque j'aurai besoin de leur aide (a)? A Dieu ne plaise / que je la sollicite auprès d'eux, cette aide qu'ils oseraient peut-être me refuser. [14] J'ai su me contenter de peu, je saurai me contenter de moins encore, et je n'endurerai (b) une froide pitié qui révolte sans consoler. Mais je dois démêler en moi-même les divers sentiments qui m'occupent maintenant et, certes, celui de mon intérêt particulier n'est pas celui qui domine. La misère (c), lorsqu'elle est partagée par un ami, devient supportable; elle accable lorsqu'on est seul. Grain doit sans doute compter sur ses frères. S'il ne les trouve pas, que fera-t-il? Les colonies doivent être (d) le refuge d'un foule d'artistes, et je doute qu'il puisse y faire fructifier son talent. Pourra-t-il se décider à être sans cesse à charge à Pallu? Non, sans doute. Le parti de l'Inde m'eût paru plus raisonnable et je regrette qu'il ne l'ait point adopté.

16 décembre < 1818 >

Il y a longtemps que je devrais être convaincu. Le jeune homme sans fortune et sans protection doit plus que tout autre s'observer en société. Comme rien ne lui est pardonné et que l'indulgence n'est pas faite pour lui, il est absolument nécessaire qu'il mette la plus grande circonspection dans ses paroles et ses actions. Cette réflexion m'est suggérée par ce qui m'est arrivé, il y a plusieurs jours, chez Madame Procopio. J'étais mieux que jamais avec Yaya et je

(a) A: aide? Mais (b) A: endurerais cette (c) A: misère d'un ami (d) A: être habituées

(3) Sur Hippolyte Taunay, cf. *supra*, p. 159, n. 86.

J'avais instamment priée de chanter *Pensa alla patria* (1). Elle consentit avec beaucoup de grâce à ma demande. Mais, je ne sais par quelle fatalité, cette étourdie de Joséphine vint faire devant moi (a) des folies de toute espèce qui m'entraînèrent à ne plus écouter et à me joindre à elle en contrefaisant le violon. La petite tint bon; mais quelques instants après, ses regards, ou plutôt ses paroles (b), auraient pu m'indiquer à n'en plus douter combien mon étourderie l'avait choquée (c). Je ne sus malheureusement pas démêler le vrai sujet de sa colère, et je l'attribuai à une toute autre cause, plus flatteuse pour ma vanité. Cependant, sa maman eut bientôt l'air de recevoir des confiden[ces,] et ce fut ce qui acheva de m'enlever le peu de sang-froid que j'avais su conserver. Jamais de ma vie je n'ai été aussi embarrassé et aussi mal à mon aise (e). Ce qui [15] m'étonne encore maintenant, c'est d'avoir pu gagner assez sur moi / pour aller demander d'un air tout à fait contrit ce dont j'étais accusé et ce qui me valait la foule de choses aimables que l'on m'adressait indirectement depuis une demi-heure. Répéter ici mes excuses et mes protestations serait inutile. Quelques minutes après, j'étais parfaitement raccomodé et, grâce à un mal de tête prétendu ou presque réel, on (f) finit par me plaindre après m'avoir pardonné. Mes questions n'ont pas été reçues aussi gracieusement de la maman. Il m'est revenu que < je > lui avais beaucoup déplu dans cette occasion. Il en est résulté un peu de froideur entre nous avant-hier. Cependant, cela semblait s'être beaucoup adouci et mes soins finiront ce que l'indulgence a commencé.

Il y a déjà plusieurs jours que nos deux jeunes prisonniers sont sortis du Fort San Pedro (2). J'ai négligé de parler d'eux et cependant leur caractère n'est point difficile à esquisser. Ils se ressemblent aussi peu par l'esprit que par la figure, M^r Martin (3) est un fort joli garçon, bien élevé, un peu fat. M^r Chéret, condisciple de mon frère au lycée de Versailles (4), est une tête à l'envers, un vrai soldat, et ne sait point racheter ces défauts-là / par [15v] les charmes de l'éducation. Sa brusquerie a cependant un côté assez plaisant. Je le crois doué d'un assez bon cœur. Il serait à souhaiter que ses parents le forçassent à prendre d'autres manières. Il s'est grisé hier et est allé chez les conquêtes de Pallu, comptant y passer la soirée, et peut-être (5) la nuit. J'étais pacifiquement avec Vaugien et Pallu et notre tête créole lorsque la bonne femme est venue me supplier de venir chez elle faire sortir le diable que Pallu y avait introduit et qui, ne sachant pas un mot de portugais, les embarrassait beaucoup et les faisait craindre pour la nuit. Ce n'est pas sans peine que nous (h) sommes parvenus à faire déguerpir notre lancier du taudis où il était tranquillement couché. Il doit à son sang froid de ne pas avoir reçu une volée de coups de bâton dont deux grands cafres voulaient le gratifier. Tout cela m'a beaucoup contrarié. Je déteste les aventures de ce genre. La mère m'a adressé une foule de remerciements, et qui auraient signifié beaucoup si j'avais voulu être plus entreprenant.

[16] Ce qui m'est arrivé avec Récamier (5) doit nécessairement trouver place ici. Tout nous

(a) A: moi *une* (b) A: paroles *m'indiquèrent* (c) A: choquée *mais* (d) A: confidences *qui n'en* (e) A: aise *et* (f) A: on *fit* (g) A: peut-être *plus de tems* (h) A: nous *y*

(1) Je n'ai pu identifier ce morceau.

(2) Sur le fort São Pedro, construit à partir du milieu du xvii^e siècle pour défendre les abords sud de Bahia, et qui, depuis 1811, servait de prison civile, cf. J. da Silva Campos, *Fortificações da Bahia*, Rio, 1940, pp. 135-157.

(3) Cf. Lettre 39. Ce Martin était le principal associé de la maison Martin et Bournichon, fort connue sur la place de Bahia.

(4) Alphonse Denis avait été boursier au Lycée de Versailles: cf. *supra*, p. 146.

(5) Sur Récamier, cf. *supra*, p. 146, n. 78.

a prouvé qu'il avait dû s'entendre avec Monsieur Lima pour tromper ce pauvre diable de Pallu que je prévenais cependant bien sur les intentions de ceux avec lesquels il se liait d'affaires. Après l'avoir balloté jusqu'au départ de la goélette, on lui a refusé, pour ainsi dire, la moitié de ses appointements. Certes une tête créole se fût échauffée à moins. Celle de l'ami Pallu n'est pas des mieux organisées sous le rapport de la patience. Il s'est répandu en invectives devant Madame Chapulot et M^r Martin. La dame n'a pas manqué de faire son rapport. Mais auparavant, M^r Récamier en était venu à des intentions un peu plus louables et, lorsqu'il est venu à apprendre ce dont il était menacé, il s'est cru obligé de les changer de nouveau. Il en est résulté une scène assez comique ou assez ridicule. Pallu a fait arrêter le palanquin de M^r Récamier, l'a forcé à en descendre et l'a obligé avec un peu de fermeté à lui promettre le payement de ce qui lui est si justement dû. L'illustre négociant a cependant voulu entendre de ma bouche le récit de ce qui s'était passé chez Madame Chapulot. Comme je suis persuadé / que la crainte [16v] peut beaucoup sur une pareille âme, je n'ai pas manqué, d'après le désir de Pallu, de lui répéter avec un grand sang-froid, qu'il serait un J...-F... s'il ne tenait pas sa promesse, et que cette épithète était accompagnée de la promesse d'une *chicotada*. La physionomie de notre homme indiquait tellement la crainte que je n'ai pas voulu pousser les choses plus loin. M^r Martin a jugé convenable d'adoucir les choses. Je crois que Pallu sera payé aujourd'hui.

M^r Taunay, avec qui j'ai fait une assez longue ⁽¹⁾ visite à la Bibliothèque et aux autres édifices publics, m'a proposé 60 francs par mois pour venir chez lui de 10 à 2 h. J'accepterai probablement, malgré la modicité de la somme.

19 décembre < 1818 >

Décidément Yaya m'abandonne. Les serremments de main sont supprimés. M^r Taunay, à qui l'on a accordé le titre de frère semble devoir me succéder. On devient rêveuse, on lui donne les noms les plus aimables. Jamais rupture ne s'est faite plus doucement. Je la prévoyais, j'ai cédé / le plus tranquillement du monde. Je ne puis voir sans étonnement la manière dont Clarisse en agit avec moi. Elle a repris toute son amabilité, et peut-être?... Mais elle se trompe, je ne < veux > plus être dupe de sa coquetterie. J'entrevois d'ailleurs dans ce petit manège une intention dont l'examen doit me servir d'éguide. On a grand raison de dire que la gaité véritable n'est point bruyante. Jamais je n'ai fait autant de folies. Tous les jours j'invente des caricatures nouvelles qui divertissent beaucoup ces dames, mais ^(a) me ^(b) font sentir bien cruellement la différence qui existe chez moi entre l'homme de la journée et celui du soir. [17]

L'isolement où je vais me trouver m'effraye quelquefois. La famille Procopio, où l'on me témoigne plus d'amitié que jamais, va s'éloigner dans un mois ⁽¹⁾. Grain part dans quelques jours. Je dois me regarder comme fort heureux d'avoir rencontré M^r Taunay, dont le caractère et les idées semblent devoir s'accorder parfaitement avec les miens.

Que puis-je écrire < à > ma famille? Que dois-je dire à celle de M^r Plasson? En vérité, je suis bien tenté de ne donner de mes nouvelles que lorsque j'en aurai de plus satisfaisantes à offrir.

⁽¹⁾ A: longue promenade

^(a) A: mais en ^(b) A: me fesant

⁽¹⁾ M. José Procopio de Castro avait été appelé à d'autres fonctions à Rio de Janeiro.

[17v] 10 janvier 1819

La reconnaissance ou l'amitié^(a) m'ont déjà plus d'une fois^(b) inspiré le désir de leur consacrer quelques lignes. Mais le genre de travail auquel je suis employé depuis quelques jours et^(c) le nouveau genre d'existence que je viens d'adopter ne me l'ont point encore permis. Je veux cependant aujourd'hui, second dimanche de l'année 1819, me retracer ce qui m'est arrivé dans les derniers jours de celle qui la précédait.

Mon bon, mon excellent ami⁽¹⁾ est parti le [date en blanc] décembre avec Pallu. Nous étions malheureux tous deux. Notre séparation a été moins pénible qu'elle l'eût été si l'avenir nous eût offert la fortune et le bonheur comme le^(d) prix certain d'un plus long séjour de Grain dans le Brésil. Mais qu'eût-il pu faire? Il n'avait que son talent et mon amitié. Les années commencent à lui fermer le chemin de diverses carrières. Pallu sait l'apprécier. Il peut, il doit le faire réussir. Il est trop heureux de pouvoir alléger le poids du malheur qui accable si longtemps^(e) notre ami commun.

[18] L'absence de mes deux compagnons d'infortune me laissait dans la solitude la plus désagréable et la plus attristante; un être bienfaisant et sensible est venu^(f) me tendre une main consolante. / La bonne Madame Procopio n'a pas voulu me laisser seul avec mes regrets. Tout ce que la délicatesse a de plus aimable a été mis en usage pour m'obliger à venir tous les jours m'asseoir à sa table, comme un second fils. Comment résister à tant de prévenances? Comment ne point accepter ce qu'on vous offre avec tant de grâces depuis^(g) une ou deux semaines? J'ai presque vraiment retrouvé la gaieté bruyante qui me distinguait au milieu de ma famille. Clarisse m'accorde enfin ce que je désirais: de la bonne et douce amitié. Un sentiment plus pur et plus tranquille a succédé à ce que j'éprouvais pour Iphigénie. Joséphine est toujours la même, et mon cœur ne peut en exiger davantage. En un mot, ce sont trois soeurs attentives qui semblent faire peu de différence entre leur frère et moi. Je ne dirai qu'un mot de ce frère: c'est que son amitié ne s'est point refroidie depuis le renouvellement de notre connaissance.

M^r Procopio, qui néglige souvent les hommes riches ou importants, semble me distinguer par amitié.

[19v] 19 janvier < 1819 >

Je suis vraiment heureux et content, autant qu'on peut l'être dans les circonstances où je me trouve. Combien de tems cela doit-il durer? Toute cette félicité doit bientôt s'éloigner avec Madame Procopio et sa famille. Je vais être solitaire, et plus solitaire que précédemment. Les souvenirs me poursuivront sans que je puisse trouver nulle part ce qui causera mes regrets. Je ne serai cependant pas le seul malheureux. M^r Taunay aura pour le moins autant de *saudades* que moi. Il aime Clarisse et il paraît en être aimé^(a). Et moi aussi^(b) je l'aime, mais de ce sentiment si doux et si tendre que l'on éprouve pour une femme intéressante qui veut bien vous accorder de l'amitié! J'ai obtenu maintenant de mes anciennes amours ce que je

(^a) A: l'amitié aurait dû (^b) A: fois m'engager (^c) A: et la nouvelle existence
(^d) A: le gage (^e) A: longtemps un être (^f) A: venu m'offrir (^g) A: depuis dix ou douze jours

(^a) A: aimé ainsi (^b) A: aussi j'en sc

(1) Il s'agit de Grain.

désirais avec ardeur: je suis aimé comme on aime un frère. Amitié, baume consolateur, tu guéris bien des plaies, tu adoucis bien des douleurs! Et vous, ma chère et jolie femme, parlons un peu < de > ce qui vous regarde. Vous vous mettez en colère, vous battez des Nègres, et malgré cela vous êtes la meilleure personne du monde. Ne changeons pas ce que nous éprouvons l'un pour l'autre contre un sentiment plus vif. De fréquentes promenades comme celle d'hier ne vaudraient rien^(e) pour ma raison de vingt ans. Vous avez, dites-vous, envie de pleurer, et à moi^(d) aussi cela m'arrive quelquefois, et j'éloigne le plus qu'il est en moi toutes ces idées-là.

Parlons maintenant de M^r Taunay. Il y a longtemps qu'il devrait avoir ici son article. [20] Je travaille depuis environ quinze jours avec lui⁽¹⁾ et je commence à le connaître. Dans ce laps de tems, son caractère n'a point changé; j'ai vu partout la même douceur et la même patience. Il ne manque pas de talent. Son style ne me plaît pas toujours; cependant, il s'élève et prend une couleur plus harmonieuse que de coutume. En peinture, je n'émettrai pas de jugement: je dirai seulement que l'on s'aperçoit fréquemment de la nécessité où il a été de négliger cet art en suivant la carrière militaire. Bref, M^r Taunay est bon et aimable. Comme ces deux qualités-là ne s'assemblent pas toujours, on ne saurait être trop satisfait quand le hasard les a placées dans le même individu. Demain, on doit présenter M^r Martin chez Madame Procopio. Ce surcroît de société ne peut manquer de plaire et je me vois beaucoup de besogne au piano. Quelle impression fera notre jeune cavalier? Nous l'avons, je crois, trop vanté; il est probable qu'on le trouvera inférieur à sa réputation. C'est un mauvais service que l'intérêt qu'il inspire lui a rendu. En vérité, j'eusse été bien fâché que l'affaire d'honneur qu'il a eue avec Chéret⁽²⁾ ne fût pas arrangée à l'amiable. Mon coeur sans doute palpitait plus que le leur, lorsque je les suivais pour être témoin de cette triste affaire. La prudence de Grain a heureusement tout arrangé. Pourquoi aller sur le champ de bataille sans un motif suffisant? J'irai peut-être, mais ce ne sera pas sans / doute pour un enfantillage pareille à celui qui les [20v] conduisait dans cette occasion. Nul ne se sent moins disposé que moi à recevoir une offense quelconque^(e). Cependant je saurais distinguer la brusquerie d'un ami de la véritable insulte, et je pardonnerai à la mauvaise humeur^(f) ce que je ne souffrirais pas dans la raillerie.

Quand je songe à tout ce qui arrive depuis quelque tems, je finis par croire aux miracles. Le capitaine Gedart⁽³⁾ a changé presque entièrement. Il a su, en conservant sa franche et bonne gaité, quitter plusieurs de ses mauvaises habitudes. Il est rangé, sobre, se plaît dans la bonne société et l'amuse souvent par ses histoires. C'est le caractère marin tel qu'on nous le présente^(g) souvent^(h), quoiqu'il ne se rencontre que bien rarement.

J'ai reçu le [date en blanc] des lettres de Paris, d'une date antérieure à celles que j'ai reçues il y a quelque tems. Alphonse seul m'écrit depuis quelque tems. Pourquoi mes bons parents ne me disent-ils points quelques mots? Ma bonne mère a été malade, et l'on me cache sans doute que ses attaques de nerfs la font encore souffrir. Pourquoi donner de l'inquiétude sans s'empresser de la faire cesser? Les voyages, plus que toute autre chose, indiquent cela.

Et vous aussi, bonne Elisa⁽⁴⁾, vous m'avez tracé quelques lignes. Vous vous êtes rappelé un véritable ami et vous l'avez enchanté pendant quelques jours. O femmes, que vous êtes consolantes quand vous daignez vous intéresser à nous!

(^c) A: rien contre (^d) A: moi quelquefois (^e) A: quelconque. Mais aussi
(^f) A: humeur plutôt (^g) A: présent et (^h) A: souvent quoiqu'on nous le présente

(1) Cf. *supra*, 16 décembre, p. 280.

(2) Cf. *ibid.*, p. 279.

(3) Ferdinand veut évidemment parler de Chéret. Mais je ne comprends pas l'allusion.

(4) Très probablement Lisy Rolls.

C

APPENDICE

Le Sermon du Vendredi-Saint à Bahia
d'après F. Denis, *Luiz de Sousa*, II, pp. 321-330

Or, un Vendredi Saint, la grande cathédrale de San-Salvador avait été disposée pour ce pieux mystère. Trente ans s'étaient à peine écoulés depuis que Mem de Sà l'avait bâtie au sommet de la ville haute et l'humidité de la mer avait déjà noirci ses grandes murailles comme si elle avait compté plusieurs siècles. Aux poutres immenses qui la traversaient et qui remplaçaient la voûte, à ses fenêtres étroites et peu élevées, on eût dit d'une vieille nef échouée sur un rocher. Le vent, qu'on entendait gémir dans la Praya, et la pluie qui tombait sur ce toit gigantesque donnaient à la basilique quelque chose de désolé qu'on trouve rarement dans nos églises.

Dès la veille, tous les ornemens avaient été enlevés et il ne restait plus rien de ses bizarres magnificences. Plus de larges festons de satin balançant leur couleur d'arc-en-ciel au grand cintre du chœur; plus de têtes d'anges couronnées de feuillage, qu'on eût pu prendre pour de joyeux enfants s'appelant au faite des colonnes avec des harpes d'or; plus d'apôtres magnifiques vêtus selon le siècle, comme quelque prince de la chrétienté; plus de madones aux pierreries scintillantes; plus de ces grands reliquaires de vermeil environnés de fleurs d'azur, que l'ara fournit de ses ailes et que le soleil a dorés. L'orgue était muet, le fond du chœur était voilé, et une large draperie noire tombait sur la chaire, comme si le prédicateur eût reposé dans le cercueil.

Cette chaire paraissait vide, mais une petite lumière y brûlait près d'un livre entr'ouvert, et le peuple était dans un tel recueillement qu'on pouvait entendre par intervalles des mots graves et tristes qui montaient vers la voûte, comme la prière que l'on dit aux agonisants.

Vers trois heures, ce repos fut un peu interrompu. Les diverses confréries de pénitens commencèrent à défiler dans la nef. En un instant, les dalles du parvis qui leur étaient réservées se couvrirent d'hommes que la couleur de leur vêtement confondait; leurs bannières étaient inclinées, et les femmes, enveloppées dans leurs mantes noires, se prosternaient aux pieds de ces images. Tous semblaient être dans une grande attente.

Le prêtre se leva du fond de la chaire, il regarda tristement cette foule immobile venue pour l'écouter, ensuite il prit un crucifix de bois noir posé de lui, et il le baisa. Ses yeux, tournés vers le ciel, demandaient la force. Il baisa de nouveau le crucifix, puis il se réfugia au fond de la chaire. Il se releva plus austère et plus grave; sa main fit un geste... Il y eut alors entre lui et le monde la religieuse solitude qu'il cherchait.

Et comme tous ces hommes rassemblés se préparaient à écouter le sermon qui allait dérouler tous les actes du grand sacrifice, le voile attaché à la voûte tomba. Un Christ nu, sanglant, couronné d'épines, et cloué à la Croix, apparut sur le mont du supplice. A ses pieds, le soldat romain, armé de sa lance, passait et repassait avec l'indifférence d'un idolâtre; les hommes de la foi naissante, les Apôtres, contemplaient le Fils de l'Homme, et, les yeux tournés vers le ciel, cherchaient à y lire le mystère de sa mort. La Vierge, tout près de défaillir, honorait son Fils d'un divin courage; car elle avait tout vivant en elle le symbole de la Résurrection; la Magdeleine, la femme aux amours repenties, gémissait sourdement aux pieds de son Créateur, appelant l'éternel pardon sur les mondaines amours qu'elle avait crues durables, et dont elle sentait le néant.

Dans cette cérémonie, confession religieuse léguée par le moyen âge, tout était sincère: le prêtre, c'était le *choeur* sacré des drames antiques, et cette femme, arrachée aux joies désordonnées du monde, disait réellement au peuple, par ses sanglots, qu'elle se repentait, et qu'au sortir de l'église, elle irait chercher dans les austérités du cloître le pardon qu'elle attendait.

Le moine baissa la tête comme on s'incline devant l'hostie... Un murmure plein d'anxiété sortit de la multitude et grandit dans l'édifice. Le prêtre parla au milieu d'un silence formidable:

— Arrête-toi, soldat romain.

Le soldat s'arrêta.

— Le sacrifice est consommé, les anges voilent leurs faces dans le ciel, en détournant les yeux de ce divin supplice... Eloigne-toi, soldat. Voilà que la terre est changée; tu passerais et tu repasserais vainement le long du chemin de cette croix, que tu ne saurais empêcher le divin mystère de s'accomplir. Christ n'est plus le Roi de Nazareth, c'est le Roi du monde; son royaume a été triste à conquérir et bien triste à garder: il en a coûté à Dieu toutes les misères des hommes.

— O Christ, divin Rémunérateur, continua le moine d'une voix abattue, oui, il t'en a coûté toutes les misères de la terre et toutes ses hontes... Détachez cette couronne d'épines, ôtez ce diadème sanglant que lui ont mis les Juifs...

Et un de ses disciples, vêtus d'une blanche dalmatique, obéissant à la voix du prêtre, détacha la couronne d'ignominie, et la face du Crucifié parut alors toute sillonnée par les traces du sang et montrant à peine sa mortelle pâleur dans l'obscurité du sanctuaire.

Un sanglot de la Magdeleine interrompit le moine.

— Tu pleures, femme, s'écria-t-il d'une voix tremblante; tu pleures et tu as sans doute raison de gémir ainsi. Les angoisses de ceux qui ont obéi aux amours de la terre sont grandes et le repentir qui les efface laisse son amertume... Et cependant il y a des mystères de souffrance qu'on ne peut déposer qu'au pied de la Croix... Tristes amours de l'homme, voilà ce que vous êtes! Si beau que vous vous soyez fait votre rêve, le trouble des jeunes années ne peut toujours s'endormir... Qu'il y a de larmes au réveil! Quel est celui d'entre vous qui a passé par la vie douloureuse et qui pourrait montrer son cœur cicatrisé?... Les insoucians du monde rient-ils donc toujours de leur jeunesse, et leur faut-il faire un bien long retour pour avoir à pleurer?

Un lent soupir de la multitude monta vers le prêtre, comme ces bruits qui passent entre l'orage et l'ondoiement des plaines.

— Demandez à ceux qui souriaient hier aux enchantemens du monde et qui se frappent maintenant la poitrine aux sanglots de Magdeleine... Cette femme pleure, voyez-vous, parce qu'elle a été vaincue par les joies de la terre; elle dit peut-être en elle-même: Christ ne saurait plus me pardonner, et sa bonté s'épuiserait sur mes souffrances... Comprenez-vous bien?... Elle a tant souffert qu'elle doute en priant; elle a tant gémi qu'elle appelle vainement la foi à son aide. Hélas! comprenez la durée du tourment: elle porte encore au fond d'elle-même ce monde qui l'avait enchantée de ses mensonges; elle essaie de se guérir par la prière, et la prière

est peut-être moins forte que le trouble de son cœur... Ah! femme, vous êtes l'image funeste de ceux qui ont trop compté sur le temps et sur le repentir; mais le Christ vous pardonne, car il sait ce que vous avez souffert... Femme repentie, quittez ces pieds sanglans, et toutefois demeurez comme un exemple.

La pécheresse réconciliée demeura au pied de la croix. Selon les ordres du prêtre, chacun des liens était détaché, et les lèvres de cette femme y imprimaient de pieux baisers avant de les remettre aux Apôtres; et, comme le marteau du disciple frappait toujours la croix, il détacha les clous sanglans qui retenaient les pieds du Sauveur. Au milieu des gémissemens, au bruit des coups de disciplines, le nom de Magdeleine fut encore répété...

— Enlevez ces instrumens de supplice, ordonna le prêtre, Descendez le corps divin, préparez le saint tombeau.

Chaque parole était l'objet d'un nouveau symbole représenté près de l'autel.

— L'apôtre Jean, qui a souri à l'enfance du monde racheté, pleure. Courbez-vous dans la poussière... Que feront les hommes, si celui qui a frappé aux portes de l'avenir demeure ainsi atterré de ce que le salut des hommes a coûté au Rédempteur!

Un grand bruit de prosternation monta vers lui, et des milliers de voix répétèrent: *Meâ culpâ, meâ culpâ*. Il y avait des cris; on demandait miséricorde; et des femmes, pleines de douleur, élevaient leurs enfans vers la croix, en appelant à haute voix les saints.

— Et maintenant que cette image sanglante est près de descendre de la croix, maintenant que vous voyez les stigmates de la couronne et l'ironie de cette royauté, maintenant que la croix vous apparaît dans toute la nudité du gibet, écoutez-moi encore... Avez-vous bien médité? L'expiation est-elle au fond de vous-même? Comprenez-vous par le sacrifice de Dieu ce qui est demandé à l'homme? Ah! si c'était encore dans un moment tel que celui-ci que la mort vint vous endormir de son souffle glacé, laissant à la foi le soin que le monde enchante, ceux qu'il trompe de son sourire menteur ne le quittent qu'en pleurant; il ya mille souvenirs et mille regrets quand il devrait y avoir joie et dédain... Ah! femme échevelée qui pleures encore au pied de cette croix, tu es bien l'image du monde...

Et le moine continuait ainsi, contemplant la croix, appelant les hommes aux expiations, et, comme si la multitude eût compris qu'il y avait un grand et douloureux mystère dans la vie du religieux, elle élevait vers lui ses lents soupirs.

Ce fut ainsi que le pieux mystère s'acheva près de l'autel; la nuit allait venir, la foule s'écoula dans un silence respectueux...

